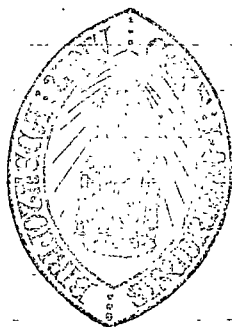


LFB

31



V. Malevé.



Le Romantisme français

et la critique belge

dans la presse périodique, de 1830 à 1850.

"On ne connaît pas une province pour en avoir vu les grandes villes et les beaux édifices: et l'on ne doit pas se flatter d'être fort habitué dans la République des Lettres quand on n'en connaît que les héros."

Paquot. Mémoires.....Préface. page XL

Introduction

Cette étude a peut-être un intérêt moins littéraire qu'historique. C'est que la presse littéraire belge, de 1830 à 1850, est peu utile pour la connaissance de la poésie romantique en elle-même. Tout au plus pourrait-on trouver des poésies de Van Hasselt ou de Weustenraad qui permettraient d'écarter ces auteurs d'une manière plus critique. Il ne faut pas s'attendre à découvrir un vrai critique dont il serait intéressant de suivre la pensée dans son développement.

On ne trouve dans la presse belge d'alors que des noms peu connus ou peu intéressants par eux-mêmes, les collaborateurs des revues sont très variés, assez nombreux et n'écrivent pas beaucoup. Il n'y a donc pas moyen de faire, dans ce fatras une monographie utile à l'étude d'un littérateur. Il est intéressant peut-être de savoir comment le romantisme français a été reçu par un peuple jeune et vigoureux.

Mais la véritable utilité de ce travail n'est pas là. Elle réside dans l'étude d'une naissance littéraire. Toute une région qui s'ouvre à la littérature dans des conditions tout à fait spéciales et d'une manière tout à fait différente de celle que l'on voit habituellement.

Et de fait, les littératures, en général, suivent une courbe semblable dans leur évolution. Elles partent d'une période d'enfance pour arriver à un point de perfection qu'elles tâchent de maintenir, mais en vain, car une litté-

rature, pas plus qu'un art, qu'un Etat ou un individu ne peut demeurer stationnaire. L'âge classique passé, les littératures vont se renouvelant dans des proportions plus ou moins importantes.

Toutes, cependant, naissent d'un cataclysme qui a séparé les peuples d'un tronc commun, leur a donné ainsi une langue nouvelle et un tour d'esprit particulier. Elles commencent par des oeuvres qui ont entre elles certains caractères communs: La Chanson de Roland, le Nibelungenlied, le Beowulf, le Poème du Cid et le Dit de la bande d'Igor, sont rédigés dans des langues qui n'ont pas encore acquis une grande maturité, sont destinés à un public encore très primitif et construits en conséquence, sont composés par des artistes géniaux, sans doute, mais dont il serait imprudent, sinon ridicule, de dire qu'ils sont en possession de toute la maîtrise de leur art et de toute la souplesse de leur technique. Les genres primitifs existant d'une manière bien nette, sont peu nombreux: chanson de geste, poésie religieuse, chants à danser. Peu à peu, les autres genres apparaissent, gauches et maladroits, pour aller se perfectionnant jusqu'au moment où, les artistes devenus parfaits et le public exigeant dans la même mesure, tous descendent de plus en plus à force de chercher du neuf.

La littérature belge est une rare exception à cette marche ordinaire. C'est que la Belgique, toujours dominée par l'étranger, n'a jamais eu les moyens matériels de

se créer une place dans la littérature.

Certes, une littérature patoisante pouvait exister et n'aura pas manqué de fleurir dans notre pays, et des chansons, au moins, eurent continuer la tradition bonhomme et impersonnelle des chambres de rhétorique. Tradition orale à prétentions purement légères, car les textes écrits ne commencent guère à exister qu'à partir du XVIIe. Siècle. (1) La pression nationalisatrice étrangère à laquelle la Belgique fut toujours soumise depuis le moyen-âge estompa son caractère propre, sans l'effacer, car l'influence d'une mentalité différente de la sienne fut toujours combattue. Le XVe. siècle vit la décadence de la production littéraire en Belgique; le XVIe. vit la naissance de la production érudite; les XVIIe. et XVIIIe. virent la décadence à peu près complète des lettres dans notre pays. Occupé de soucis plus matériels et plus pressants, il n'avait pas assez de temps ni de force pour prendre une conscience de lui-même et la concrétiser en des œuvres littéraires. Tout son effort s'est borné à refuser inconsciemment certaines œuvres trop incompatibles avec sa mentalité, et à encourager d'autres œuvres qui pouvaient servir à sa prospérité matérielle ou morale.

(1) Wilmotte. Le Wallon. Histoire et littérature des origines à la fin du XVIIIe. siècle. Bruxelles. Rosez S.D. [1893] in-8° (Bibliothèque belge des connaissances utiles) Les chapitres V et VII, mais surtout le chapitre VI sont intéressants en ce qui concerne cette vitalité orale du Wallon. Il y a une réelle interruption dans la littérature écrite, mais les œuvres du XIXe. Siècle sont la continuation d'une tradition toute orale attestée par plusieurs faits.

Mais avec le XIXe Siècle, commence une ère nouvelle, sinon pour les états, du moins pour les nationalités. Les Belges ne manquent pas d'en profiter, et c'est surtout après 1830, qu'ils chercheront d'une manière consciente, ardente et âpre à se rendre compte de leur personnalité, dans le but tout pratique de se faire une littérature.

Au moment où ils naissent à la vie littéraire, ils sont donc déjà des adultes. Ils auront à se mettre dans la tête et à les y coordonner, des matériaux très nombreux d'arts déjà très avancés. Ils auront à se servir d'une langue déjà formée, et parfois ils se demanderont s'ils ne doivent pas s'en faire une particulière. C'est cette situation qui fait la curiosité et l'intérêt de leur position. Seuls, ou à peu près, dans l'histoire, ils commenceront par des œuvres d'hommes et non plus d'enfants. (1)

A ce souci s'en joignait un autre. En 1830, la littérature française (et c'est celle-là qu'il importait de surveiller à cause de la similitude de langue) passait elle-même par une crise qui suffisait à occuper les esprits de tout ce pays.

(1) La littérature italienne a débuté, elle aussi, par des œuvres décelant un art raffiné, elle a même commencé par un chef d'œuvre. Mais les littérateurs n'avaient qu'à continuer en langue italienne, une tradition qui existait depuis longtemps en langue latine, provençale ou franco-italienne.

Voir H. Hauvette. Littérature italienne. Paris. Colin 1906 in 12° p. 18 et suiv.

La Belgique était ainsi mise en demeure de trouver une solution à deux problèmes éminemment compliqués: comprendre sa propre neutralité pour la mettre en littérature et choisir parmi les opinions littéraires possibles.

Il est alors aisé de comprendre qu'ils soient restés plus de vingt ans avant d'avoir des littérateurs vraiment marquants. Mais le labeur plus obscur des premiers chercheurs n'en a pas moins sa valeur importante, puisqu'il fut ^{la} condition indispensable pour que pussent apparaître les fortes personnalités de De Coster, Pirméz, Lemonnier et de la Jeune Belgique.

Ce travail sera un premier défrichement de cette période confuse de notre histoire littéraire. Il sera comme une exploration à coups de sonde à travers cette longue série de volumes qui renferment dans leurs feuillets poudreux le résultat d'efforts longs mais fructueux.

Nous ne pouvons, évidemment, nous flatter d'avoir tout vu, dans la ~~ca~~ence des documents nécessaires à notre travail, et particulièrement des documents bibliographiques, il était difficile de se rendre un compte absolument exact de l'abondante production périodique de cette époque.

Nous devons un remerciement à Monsieur Lomba qui avait commencé ce travail et nous a communiqué d'abondants détails bibliographiques qu'il nous a suffi de compléter légèrement pour établir la base de cette étude.

Nous devons surtout des remerciements à Monsieur le

Professeur Doutrepont, qui a bien voulu nous diriger dans cette oeuvre, avec un dévouement et un désintéressement qui n'ont d'égaux que l'érudition à laquelle il nous a permis de puiser sans ménagements, et qui a en outre revu notre travail et nous a donné de si utiles conseils pour nous diriger dans cette matière confuse.

Pour donner à cette étude la place qui lui convient, il ne sera pas inutile de tracer brièvement l'esquisse de l'activité intellectuelle en Belgique, à l'époque qui nous occupe.

Les Belges, qui viennent de naître à la vie politique éprouvent le besoin irrésistible de montrer qu'ils sont une nation. Le monde européen les regarde et ils sentent là comme une interrogation; on leur demande des preuves de viabilité comme état. Les difficultés qu'ont eu à vaincre les diplomates et la nouveauté même de leur situation le leur font sentir d'une façon vivante. Mais ils veulent encore et surtout se le montrer à eux-mêmes. Il y a encore, dans le pays, des Orangistes qui voudraient voir régner la famille hollandaise; il y a des unionistes qui demandent l'annexion à la France. (1) De plus, l'étude de

est très probant

(1). A ce sujet, Nothomb, le dernier chapitre de son ouvrage est dirigé contre les orangistes et les unionistes. Nothomb. -- Essai historique et politique sur la révolution belge - avec le fac-similé d'une lettre autographe de Léopold au général Belliard, les appels nominaux sur l'exclusion de la maison d'Orange, sur l'adoption des dix-huit, et des vingt-quatre articles, et sur plusieurs autres questions soumises aux débats du Congrès National ou des chambres législatives; suivi de documents politiques. Bruxelles. Meline. 1855. 1 vol. in-8° X-3/5 pp.

leur histoire, autre qu'elle raffermira leur confiance en eux-mêmes, leur indiquera la voie à suivre en leur montrant quel est le "génie belge". "Dans ces jours de lutte et de scepticisme, appelons parfois à notre aide nos souvenirs historiques. Le premier livre d'un peuple, c'est son histoire." (1) Et Nothomb fait un tableau des gloires nationales que l'étranger veut nous voler. Victor Joly, dans la préface à son drame sur Jacques Van Artevelde dit: "Chez une nation qui vient de revêtir la robe virile et de prendre place parmi les peuples, le drame historique doit avoir quelques chances de succès." (2) La préoccupation de connaître l'histoire de Belgique existait dans tous les esprits, car nous n'avons donné ces deux exemples que pour préciser notre pensée et non pour la prouver, nous pourrions les multiplier indéfiniment.

Les Belges se mettent à la besogne avec ardeur. Les revues se fondent, nombreuses. Revue Belge, en 1830; Journal historique et littéraire, en 1834; Revue Belge, en 1835; Nouvelles archives historiques, philosophiques et littéraires, en 1837; La Renaissance, en 1839; Revue nationale de Belgique, en 1839; Revue belge des Beaux-Arts, en 1842; Trésor national, en 1842; Revue de Belgique, en 1846.

Il est à noter que ces revues s'occupent bien plus du passé que du présent.

(1) Nothomb. op.cit. p. 305 et suiv.

(2) Cité par CH. Potvin. Du théâtre en Belgique - Historique et statistique. - Bruxelles. Lelong 1862. Broch. in 8° 80 pp. Page 5.

Les associations ne manquent pas, non plus, de se former un peu partout. Mons crée, en 1833, une Société des Sciences, arts, lettres. En 1835, ce sont les Bibliophiles de Mons, qui en 1856 s'intituleront: Société des Bibliophiles belges. En 1839, Bruges forme une Société d'émulation pour l'histoire et les antiquités de la Flandre occidentale.

C'est le moment où l'Académie Royale divise son travail pour étudier sérieusement l'histoire nationale. Elle crée quatre grandes commissions (celle de l'histoire en 1834), publie ses mémoires, recherche les textes littéraires, publie d'anciennes lois et ordonnances, commence sa Biographie nationale. (1)

Les individus, eux aussi, poussés par ces exemples, se mettent à la besogne et produisent des œuvres historiques. André Van Hasselt publie en 1836, son Essai sur l'histoire de la poésie en Belgique. Mais d'autres défrichent encore, sans mettre beaucoup plus d'ordre que Paquet. Je ne donne qu'un titre, mais il est significatif:

Goethals. Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique, en Bel et dans les pays limitrophes, commencées en 1818 en publiées en 1837 (et 1881) - avec gravures à l'eau-forte et fac-similé. Bruxelles, chez l'auteur. 1837, 1838. 4 vol. in 8°

Le seul ordre que l'auteur respecte, est l'ordre chronologique. Le baron de Reiffenberg, dans ses Archives périodiques.

(1) Nous ne donnons ces détails qu'à titre d'exemple. L'ouvrage de Potvin dont ces renseignements sont tirés donne une idée plus complète et plus puissante de l'activité de cette époque.

Ch. Potvin. Cinquante ans de liberté. T. IV Histoire des lettres belges. Bruxelles. Weissenbruch. 1882. 1 vol. 8°
Voir tout le premier chapitre et surtout les pages 17 et 18.

diques, ne suit pas même cet ordre. Il mélange tout et ses études, toujours très courtes, se réduisent parfois à une simple note de cinq ou six lignes sur un document, un passage d'auteur, un trait de biographie.

D'un autre côté, les littérateurs se jettent à corps perdu dans le roman et le théâtre historiques que Walter Scott et Goethe venaient de leur révéler. (1) Toute cette agitation a produit beaucoup d'œuvres hâtives. Les éditions de textes ne sont nullement critiques. Il est d'ailleurs permis de douter qu'elles le fussent beaucoup plus à l'étranger. "Reiffelberg, dit Potvin, qui représente le plus cette hâte de produire à l'étourderie s'est acquis des relations européennes dans une époque où aucune édition n'était exempte de reproches nulle part." (2)

Un pareil souci marque un état de patriotisme exaspéré qui se fait jour à travers toutes les œuvres. La Revue Belge qui commença de paraître en 1837, porte en sous-titre: "publiée par l'association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique." Pareil titre dispense de prospectus. A tout moment, le point

(1) Pour le roman historique, voir Potvin. Histoire des lettres belges, et Liebrecht et Remy. Histoire illustrée de la littérature belge en langue française. (Des origines à 1925). Bruxelles. Vanderlinden; 1926. 1 vol. in 8° 454 pr.

Quant au théâtre historique, d'après la statistique de Potvin: Du théâtre en Belgique, pour la période de 1830 à 1840, on aurait joué sur des théâtres belges 17 drames ou tragédies historiques composés par des auteurs belges, parmi lesquels il y en aurait onze dont les sujets sont belges. Pour la période de 1840 à 1850, vingt-trois pièces nouvelles auraient été jouées, dont neuf seulement représenteraient l'histoire de Belgique.

(2) Potvin - Histoire des lettres belges. op.cit. p.21

de vue belge est mis en avant dans les articles de nos revues. Le sentiment patriotique est d'ailleurs porté à un si haut degré qu'il devient farouche. Les Belges redoutent leurs voisins, car ils savent très bien que les douaniers n'arrêtent pas l'influence intellectuelle, et ils ne redoutent rien tant qu'une influence qui diminuerait tant soit peu la pureté de leur caractère. A ce point de vue, c'est la France qu'ils craignent le plus, car l'identité de langue est un danger perpétuel de main-mise sur la culture nationale. Nothomb avait déjà dit: "L'irruption de l'esprit français pourrait retarder d'un quart de siècle notre avènement littéraire." (1) Mais le type de ce Belge sauvage et vaniteux, c'est Grandgagnage. D'après lui, nous n'avons que faire d'imiter les français, nous ne saurions prendre que des exemples qui ne conviendraient pas à notre caractère. N'allait-il pas jusqu'à proposer, comme préservatif, de créer une langue belge? Ce ne serait d'ailleurs que du français gâché de wallon. Et il donne des exemples: rawette est un terme intraduisible dans la langue parisienne, dont il faut s'en servir sans crainte. "Saisis de mode française, nous avons prétentivement rougi d'user, dans nos relations familières, du langage familier de nos bons aïeux;" "On re-parle le wallon, maintenant." "Bien, très bien; et dans ma wallonnade, je pourrai me permettre encore de risquer le joli mot wallon."

(1) Cité par Potvin . Ibid. p.210

Il remarque sans doute qu'il va trop loin et ajoute aussitôt: "Non pas que la langue française ne soit la vraie langue littéraire des Belges" (1) Devant ce patriotisme exclusiviste, on pourrait se demander comment la France, l'Angleterre, l'Allemagne ont pu s'infiltrer chez nous, avoir une influence sur nos idées.

Il est certain qu'elles ont eu infiniment de peine à se faire reconnaître. Les esprits encore échauffés par l'ardeur patriotique de la révolution, voulaient tout tirer de leur propre fond.

Certes et ceci me paraît être un trait caractéristique de la mentalité littéraire belge, la littérature classique, importée jadis dans nos pays, n'est pas méprisée comme un apport étranger. La tenue générale des Belges est classique, et nos premiers partisans des théories nouvelles, lorsqu'ils combattent, ne disent pas, que je sache, qu'il y a là un apport exotique qu'il faut rejeter pour cette raison. C'est au nom du progrès, ou bien au nom de l'art, ou bien au nom de l'intelligence qu'ils réclament le droit d'inaugurer une nouvelle forme d'art.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous les Belges fussent des Grandgagnage en plus ou moins grand, ou en plus ou moins petit. Nous avons André Van Hasselt, Théodore Weustenraad et encore bien d'autres poètes romantiques. D'ailleurs, soucieux de l'équilibre intellectuel,

(1) (J.F. Grandgagnage) Wallonnades par l'auteur d'Alfred Nicolas. Liège. Oudart. 1845. Broch. in 8°

plutôt qu'enflammés par une théorie, bien des Belges sentaient immédiatement qu'il fallait recourir aux voisins pour former notre lot intellectuel propre. Une sorte d'induction rapide leur avait montré que le peuple belge, mi-latin, mi-germain, devait emprunter aux deux races, des idées qu'il fondrait, unirait et dont il formerait ainsi son fond intellectuel. Dès 1834, Nothomb disait de la Belgique: "Elle doit rester neutre entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France, n'accepter de ces trois peuples que ce qui peut s'approprier à son génie." - "Mais pour s'approprier ce qui nous convient des littératures, il faut les connaître et les juger." Il faut les connaître directement: "Les matériaux dont elle a besoin, elle ne doit pas les acquérir de seconde main. Faut-il que la France s'interpose entre elle et l'Allemagne, entre elle et l'Angleterre ? (1)

D'autre part, de nombreux Français étaient en Belgique pendant notre révolution. Arnould, Bory de Saint-Vincent, Issot, Cauchois-Lemaire. "Il n'est pas une ville où l'on ne se souvienne de l'un d'eux, comme du charmant Bouillé à Liège. La plupart de nos écrivains leur doivent beaucoup, comme Polain à son parrain Mirampol, J.-B. Nothomb à Thuriot de la Rozière, Lesbreussart à Jauy". (2) Cependant, à part le nom de Raoul, on ne rencontrera guère tous

(1) Cité par Potvin. Histoire des lettres belges - o.c. -

(2) Cité par Potvin. Ibid. p. 51 [p. 208]

ceux-là dans ce travail. C'est qu'ils furent bien plus des excitateurs que des directeurs; et que ce sont les Belges qui ont fait la vraie besogne.

Les Français ont donc eu une influence en Belgique, par les hommes qui s'y trouvaient par l'étude que l'on fit de leurs oeuvres. C'est cette étude critique qu'il nous faut suivre dans la presse de cette époque, pour voir ce que nous avons pris alors à nos voisins.

Il serait évidemment utile de savoir, à ce point de vue, ce qu'ont fait les Belges de l'époque suivante, car la chose intéresse l'histoire de la littérature française et l'histoire de Belgique

Nous n'avons pas dépassé l'année 1850, dans cette étude de la critique belge. Nous devons en donner les raisons. Il semble bien que depuis 1830, les Belges aient suivi une marche ascendante dans leur perfectionnement littéraire. Cependant, le travail intellectuel et artistique, très actif, n'a pas produit, ce nous semble, d'autre oeuvre vraiment durable que celle d'A. Van Hasselt; Clesse, Wacken, Weustenraad ne laisseront probablement, à notre humble avis, que des extraits assez brefs.

Toute cette activité n'en a pas moins été fort utile en préparant les Belges à produire des oeuvres qui pussent s'imposer d'elles-mêmes.

Suys, Navez, Wappers et leurs disciples, ont fait faire un grand pas à l'architecture, et à la peinture puis-

qu'ils les ont tirés du néant où les avait plongées l'équipée Napoléonienne et la domination hollandaise. Ils ont fait plus; ils ont ouvert la voie aux arts plastiques à Beyaert, Balat, Janssens et Poelaert, à Stevens, De Groux, Wiertz, Boulenger et Constantin Meunier, comme Van Hasselt, Weustenraad et Clesse l'ont ouverte à De Coster et Pirmez, à C. Lemonnier, Verhaeren et à la Jeune Belgique. Ils ont assoupli les esprits, relevé les mentalités et amené ainsi les lecteurs à comprendre la littérature et les arts. Ils ont créé un milieu favorable à tous ceux qui se sentaient du talent pour écrire, peindre ou bâtir.

Et même, si l'on en croit M. Fontaine, artistes et littérateurs se sont heureusement inspirés les uns les autres. (1)

Mais le cours de cette élévation a été considérablement accéléré par un fait tout fortuit. Ces Belges, qui en 1830, avaient si peur des Français, ont été forcés de les recevoir chez eux, et ils s'en sont bien trouvés.

La mentalité belge, avait, sous ce rapport, bien changé, d'ailleurs. Dès 1830, beaucoup d'auteurs dont j'ai parlé étaient français de naissance, mais depuis leur séjour chez nous, ils étaient belges de coeur. C'est avec

(1) "Bref, en passant en revue tous les écrivains, qui, de 1860 à 1900, ont présidé à la naissance des lettres belges, on en rencontrerait bien peu dont le talent ne semble pas avoir subi, dans les débuts tout au moins, l'influence des arts plastiques, et ceci semble la démonstration indirecte de cette vérité, encore contestée, que l'âme belge est une âme artiste au sens le plus large du mot".
A. Fontaine. L'Art Belge depuis 1830. Paris, Alcan. 1925
1-vol. in-12° (Art et Esthétique)

ceux que l'on appelle en général "les proscrits du coup d'Etat du deux décembre" que l'activité littéraire et artistique va se développer rapidement; c'est avec eux que la roue, qui tournait à vide, commencera à mordre sur la voie, et presque aussitôt apparaîtront les grandes œuvres belges, à commencer par Ulenspiegel.

David, en Belgique, ne fit sans doute pas d'école, il n'excita pas moins les peintres au travail sérieux et original. Mais les proscrits littérateurs firent plus de besogne. Obligés de travailler pour vivre, ils écrivirent des livres, enseignèrent, collaborèrent aux journaux, inaugurèrent la conférence. Ils firent du bruit, suscitèrent des polémiques et remuèrent ainsi la masse bougeoise plus que ne l'avaient fait nos pauvres auteurs qui, évidemment, n'étaient pas prophètes chez eux. (1) L'effet obtenu par tout ce travail fut que les Belges passèrent rapidement par toutes les étapes littéraires. La mentalité générale évolua rapidement et les vieux pseudo-classiques furent bientôt périmés. Les esprits étaient mûrs pour toutes les audaces.

Il nous faut aussi dire un mot de la presse littéraire avant 1830. Jusqu'en 1815, elle fut à peu près nulle en Belgique. Depuis le commencement de la domination française, la censure, contrôlant tout, ne laissait rien subsister de la documentation périodique, sinon quelques copies

(1) Voir l'article de Monsieur G. Doutrepont, dans la Revue Générale du 15-Septembre/1920
Les proscrits français du coup d'état du deux décembre, réfugiés en Belgique.

du 15
 1830

du Journal officiel, des anas et des casse-tête. Napoléon estimait qu'il valait beaucoup mieux s'absorber dans la recherche des solutions de jeux de mots que dans la discussion de ses plans de politique intérieure ou extérieure, aussi n'avait-il laissé que huit imprimeurs à Bruxelles et sept à Tournai(1); aussi fallait-il faire censurer au chef-lieu, jusqu'aux annuaires poétiques; encore était-on heureux, non pas de n'avoir dit aucun mal de l'empereur, mais bien de lui avoir donné assez de louanges.

Dans une époque aussi dépourvue de talents littéraires, dans une province aussi peu ouverte à la vie intellectuelle, on conçoit facilement à quel degré d'apathie tombèrent les belges, à l'égard des Belles-Lettres.

1815 fut pour eux une sorte de délivrance. Enfin toutes les vexations allaient cesser! La liberté de presse venait d'être proclamée et l'on attendait d'elle bien des merveilles. Quelques hommes ne manquèrent pas, en effet, de se mettre à la besogne, aidés d'ailleurs par des étrangers, surtout par des français. Il leur fallait bien du courage, car ils étaient si peu nombreux, tellement isolés et si mal encouragés.

D'ailleurs, aussitôt proclamée, la liberté de presse fut considérablement restreinte; je n'en veux pour preuve que l'aventure de l'abbé de Poere. Rédacteur au Spectateur belge, il cherchait à améliorer le sort du pays et particulièrement à réveiller l'esprit national, surtout au

(1) Ces renseignements sont tirés, pour la plupart, de l'ouvrage de M. Frits Masoin Histoire de la Littérature en Belgique
op. cit. pp. 282 et suiv.

moyen de l'histoire. Il acceptait d'ailleurs l'union telle qu'elle était et croyait que la langue néerlandaise convenait, aussi bien aux Belges qu'aux Hollandais.

Seulement, il combattait pour le bien général, et était toujours prêt à défendre les provinces du sud contre le particularisme gouvernemental.

Représentant l'opposition catholique, il ne parut pas assez souple au gouvernement hollandais. Il se fit réprimander, dès 1815. (1) De 1816 à 1821, la presse fut particulièrement surveillée, et en 1817, l'abbé de Foere subit deux ans d'emprisonnement pour avoir attaqué les prétentions antiréligieuses du gouvernement (2).

D'un autre côté, le public s'intéressait peu à la littérature. Il avait bien autre chose à discuter que la poésie, il fallait tout refaire, ou à peu près, dans le pays, et il ne fallait pas se laisser hollandiser, car nous sommes à l'époque où toutes les forces nationales latentes commencent à se faire sentir confusément. Et l'Observateur Belge, en 1818 redoutait la vogue des questions littéraires parce qu'elle eût détourné les esprits de problèmes plus pressants. "Gardons-nous, conclut-il, d'imiter le travers de ces agronomes mal avisés, qui négligent la culture de la vigne et du blé, pour s'adonner à celle des ananas et même des fleurs." (3) C'est le bon sens fort terre

(1) H. Masoin. op.cit. p. 266 et suivantes

(2) H. Pirenne. Histoire de Belgique -- Bruxelles: Lamertin T. VI page 291

(3) cité par M. Gustave Charlier dans son discours sur Le mouvement romantique en Belgique dans le Bulletin de l'Académie royale de Langue et de littérature Françaises Tome V page 130

à terre qui régnera jusqu'en 1850.

Cinq grands périodiques, cependant, ne s'occupèrent pas uniquement de politique.

1815 en vit se fonder deux: Le Spectateur belge et l'Observateur. (1)

L'abbé de Foeré, rédacteur au Spectateur, avait, au point de vue littéraire, l'esprit large et assez avancé. Il savait admirer le Génie du Christianisme et n'était guère favorable au classicisme français? Il croyait que pour produire quelque chose de bon, il fallait s'en dégager le plus possible et étudier Shakespeare. Moins attaché à la culture française, il avait moins de peine à se défaire des idées classiques si fortement enracinées dans l'esprit de ceux dont la langue naturelle était le français. Il était persuadé que l'avenir était dans la langue néerlandaise, ce qui explique sa facilité à adopter le romantisme.

De 1817 à 1821, pendant l'emprisonnement de son rédacteur, le Spectateur ne parut point. Il reprit en 1821 pour tomber définitivement en 1823.

En face de ce journal catholique, s'élevait l'Observateur qui parut de 1815 à 1819. Organe de l'opinion libérale, il n'était cependant pas sectaire. Il sut, par exemple,

(1) - Le Spectateur belge, par l'abbé de Foeré, 1815 - 1823 Bruges, de Moor.
L'Observateur politique, administratif, historique et littéraire de Belgique, rédigé par M. M. D'Elhougne, Doncker et Van Meenen. Bruxelles. De Mat. 1815-1819. - 20 vol.

protester contre l'emprisonnement du rédacteur de son adversaire, ce que n'auraient certes pas fait les "anti-éteignoirs" de 1840 qui déversèrent tant de fiel sur André Van Hasselt. Mais ce journal était beaucoup moins littéraire que le précédent.

Un autre périodique très intéressant, c'est le Mercur
re Belge (1) fondé en 1817 par Lesbroussart, Raoul et Reiffenberg. Il visait particulièrement à favoriser la littérature nationale; ses préférences allaient au classicisme.

La même année, se fondaient les Annales belgiques (2). Jusqu'en 1821, ce périodique eut une teinte plus scientifique et artistique que littéraire. Il manquait d'ailleurs complètement d'unité; mais en 1821, le Mercur
re belge fusionna avec lui et on y trouva plus de littérature. Raoul, l'irréductible classique, y écrivait, mais Lesbroussart et Quellet, élargissaient les horizons.

Enfin, de 1822 à 1830 parut le Messager des sciences et des arts du Royaume des Pays-Bas. (3) A cette époque il s'occupait exclusivement d'art, de science et d'histoire. Nous le signalons dès maintenant, mais nous le retrouverons dans la période suivante.

Sur la foi de Monsieur Gustave Charlier (4), nous dirons quelques mots des petits revues de théâtre, de format in-octavo. Il y avait La Sentinelle où Aimé de Loy tenait

(1) Le Mercur
re belge. Recueil consacré à la littérature, aux arts et aux sciences, rédigé par une société de gens de lettres. 1817 - 1821. 10 vol. Bruxelles. T. I-IX Weissenbruch; T X Delemer.

(2) Annales belgiques des sciences, arts et littérature. 11 vol. 1817-1824. Gand - Houdin.

(3) 6 vol. Gand - Goossin Verhaege

(4) Voir le discours cité plus haut.

les rênes du classicisme. En 1826, un groupe de collaborateurs se séparent de l'ancienne revue et fondent: La Sentinelle du Royaume des Pays-Bas, à la tête de laquelle se trouva Charles Froment; libéral et Voltairien, ce qui suffit à le classer.

Il y aurait^{eu} encore l'Aristarque, l'Argus, le Manneken, la Minerva des Pays-Bas.

On voit que, malgré tout, la production périodique est loin d'égaler celle de la période suivante.

Nous ferons remarquer, dès à présent, que le souci d'une ^{adap} adoption des théories romantiques à notre littérature ne se fait guère sentir, tandis qu'à partir de 1830, il sera toujours présent, consciemment ou inconsciemment, à la pensée de nos critiques.

- Trente années de la littérature belge. Bibliotheca Belgica. Catalogue général des principales publications belges depuis 1830 jusqu'à 1860.
Bruxelles 1861. in 8°
- A. Berrewaerts - Recherches sur la presse périodique louvaniste. Louvain - Peeters. 1898 in 8°
Supplément Ibidem. 1902
- Biographie nationale
- U. Capitaine. - Recherches historiques sur les journaux et écrits périodiques liégeois. Liège. J. Desoer 1850
1 vol. in 12°
- G. Charlier. - Le mouvement romantique en Belgique. Dans le Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises. T. V. p. 130
- Ch. M. Desgranges. - Le Romantisme et la critique. La presse littéraire sous la Restauration. 1815 - 1830. Paris
Mercure de France. 1907 1 vol. in 8°
- A. Le Roy. - Die französische Literatur im Jahre 1859.
Dans le Jahrbuch für romanische und englische Literatur.
T. III. 1861. pp. 32 à 38
- H. Liebrecht et G. Rency. - Histoire illustrée de la Littérature belge de langue française. (Des origines à 1925)
Bruxelles. Vanderlinden. 1926. 1 vol. in 8°
- F. Masoin. - Histoire de la Littérature française en Belgique de 1815 à 1830. Dans les Mémoires couronnés et autres..... publiés par l'Académie royale des sciences, etc.

de Belgique. Collection in 8° T. LXII Bruxelles 1902.

- Ch. Potvin. - Cinquante ans de liberté. T. IV. Histoire
=====
des lettres belges.

- Bruxelles - Weissenbruch. 1882. in 8°

- Ch. Potvin. - Du théâtre en Belgique. - Historique et
=====
statistique.

- Bruxelles. Lelong. - 1862. Broch. in 8° 80pp.

- V. Rossel. - Histoire de la littérature française hors
=====
de France.

- Lausanne. Payot; 1894. 1vol. in 8°

- Warzée. - Essai historique sur les journaux belges.
=====

Journaux politiques.

- Gand. Léonard. 1845. in 8°

- M. Wimotte. - La culture française en Belgique. Paris.
=====

1912. 1 vol. in 12°

=====

La critique belge de 1830 à 1850.

1

Relevé historique des périodiques littéraires belges.

- Annales littéraires et philosophiques. Rédigé par M.M.
l'abbé Césair, J. Louis, C. Ubachs, etc. Imp. et édit. J.G.
Lardinois - Janvier à déc. 1837. 12 numéros 8°
- Annuaire dramatique. Années 1^{re} à 7^{me} (par Félix Delhasse)
Bruxelles. Taride, Lelong, etc. 1839-1847. 9 vol. in 12°
- Annuaire de la littérature et des Beaux-Arts; dédié aux
littérateurs et aux artistes du royaume des Pays-Bas. Lié-
ge. De Sarterius Delaveux. 1830. in 16°
- Nouvelles archives historiques, philosophiques et litté-
raires. Revue trimestrielle, publiée par M.M. d'Ham, Huet,
Lenz et Moke, avec la collaboration de plusieurs savants
et hommes de lettres. Gand 1837 - 1840. 2 vol. 8°
(Se réunissent à la Revue Nationale de Belgique) (1)
- L'Artiste. Journal des salons, Revue des arts et de la
littérature. Bruxelles. Dewasme. 1833-1837. in 4°, 4 vol.
plus 1 vol. de lithographies.
- La Belgique littéraire et industrielle. Revue de la lit-
térature, des Arts, des Sciences et de l'Industrie. Sous la
direction de M.M. Auguste Gaussoin, Théodore Just et Fé-
lix van Roosbroeck. Bruxelles. Jamar. 1837 8° 2 volumes
(a duré 9 mois)

(1) Trente années de la littérature belge. op. cit. p. 72

- Courrier des Pays-Bas. Journal quotidien, in fo. fait suite au Vrai libéral.

EN 1822-1823, Rédacteurs: Lesbroussart et Ch. Froment.

En 1824-1825, Rédacteurs: Lesbroussart et Mackintosh.

En mars 1826, Rédacteurs: Lesbroussart et Jottrand. En 1828

association: Van Meenen - Lesbroussart - Jottrand -

Claes - Van de Weyer - De Brouckère. En 1832, Jottrand est

propriétaire. De 1832 à 1837, ont collaboré: Jottrand - Bau-

welers - Claes - Thonet - Barthels et Jobard.

Le 1er Janv. 1831, il prend le titre de: Ancien courrier des Pays-Bas - Le 1er Janv. 1832, celui de Courrier belge - en 1839, il devient le Fanal. (1)

- Courrier des Théâtres. - Bis. - hebdomadaire ; paraissait en 1841. (2)

- Le Dandy, moniteur des théâtres et des salons. - In 4°
quotidien. Rédacteur en chef, L. Béthune. Cette feuille, tirée à 1000 exemplaires, paraissait en 1841; le premier numéro porte la date du 1^{er} juillet de cette année. (3)

- L'Entracte, pamphlet théâtral, politique et littéraire.

Premier pamphlet, 6 mai 1832. La Cabale

"L'Entracte paraîtra quatre fois par mois, mais n'aura pas de jour fixe. On ne prendra pas d'abonnement. Chaque pamphlet se vend 15 cents, et se trouve à Bruxelles, à la

(1) Cfr. Warzée - Essai historique. op. cit. p. 77

(2) Warzée. op. cit. p. 115

(3) Warzée. op. cit. p. 117

librairie parisienne, rue de la Madeleine; chez Melle. David etc.."

Le 13 mai 1832. "L'Entracte, journal des comédiens." Au N° 7, ajoute au titre: "nouvelles des sciences et des arts".
au No. 10: "L'Entracte, Revue des spectacles, de la littérature, des arts, des sciences et des modes."

Le 30 septembre 1832, il devient;

- L'Echo. "Spectacles, politique, littérature."
- L'Echo des théâtres. - In 4°, 3 fois par semaine. Editeur -
rédacteur, Sillier. Paraît depuis le 1er. avril 1840 (1)
- L'Echo, théâtre, littérature, beaux-arts, modes, nouvelles
diverses. Bureau, rue du Nord, 5 (chez Hauman) Petit in
f° - 3 fois par semaine, jusqu'en septembre 1843; à dater
de cette époque, il se publie tous les jours. Paraît de-
puis janvier 1842. - (2)
- L'Echo de Bruxelles et de la Province. Spectacles, poli-
tique, littérature. Edit. Jouhaud - bis-hebdomadaire 4° puis
petit f° 1832 et 1833. - Seul distribué à l'intérieur du
théâtre royal. (3)
- Le Follèt belge, courrier des salons, journal des modes,
paraît tous les dimanches. Bruxelles, Deprez-Barent.

(1) d'après Warzée. op. cit. p. 115

(2) d'après Warzée. op. cit. p. 123

(3) Warzée. op. cit. p. 101

Depuis le 4 oct. 1834. Le 7 janvier 1842 se réunit à L'Es-
méralda, qui devient in 4°

- Le Fashionable, Revue pittoresque artistique, littéraire,
des salons, et des modes. - in 4°, bis-hebdomadaire; éditeur
le sieur Boiste, libraire. Contenait des vignettes, dessins
et romances. A paru en 1835, à dater du 15 février (1)

- Le Flambeau, journal politique et littéraire.

"La liberté de presse est un Flambeau qui éclaire en
même temps les gouvernements et les peuples"

Parole de Louis XVIII

Le N° 1 est du 1er janvier 1821

- Le Foyer, journal de théâtre, de littérature et de modes.

In f° a 3 colonnes. Red. M * * * , Français - Edit. et
impr. Max Ghilain. - Hebdomadaire. -

Journal éphémère créé le 7 déc. 1845 (2)

- Gazette de Liège et Journal de Liège. - In 4°, puis pt. in
8°; Edit. J.F. Desoer. Le journal publié par M. Desoer, exis-
tait dès l'année 1759; il a paru sous le titre de Gazette
de Liège jusqu'en 1810. En 1811 il prit le titre de Jour-
nal du département de l'Ourte, et en 1814 celui de Jour-
nal de la province de Liège. Depuis 1831 il est intitulé
Journal de Liège et de la province. Au commencement de
ce siècle, M. Luc de Lignac, médecin et littérateur, contri-

(1) Warzée. op. cit. p. 107

(2) U. Capitaine. Recherches sur les journaux liégeois
op. cit. p. 224

buait à la rédaction de cette [feuille]. Les rédacteurs actuels sont M.M. Muller et Frère. M. l'avocat Fallise rédigeait autrefois les articles de théâtre; aujourd'hui c'est l'avocat Delbouille qui est chargé de cette tâche. (1)

- Le petit homme gris. - feuille officielle des théâtres
de la Belgique et de l'étranger.

in 4° hebdomadaire. Edit. Aug. Jouhand. Commencé le 16 oct. 1831

- L'Indiscret. - Littérature, beaux-arts, mœurs, politique,
causeries, bruits de salons, modes. -

petit f°; 2 fois par semaine. Directeur gérant, François Byse, et rédac. chef, L. de Béthune. Impr. de Slingeneyer. a paru entre 1842 et 1843. (2)

- Journal de la Belgique. Depuis le 2 févr. 1814. Créé par M.M. E. Rampelbergh. In 8° jusqu'au 30 avr. 1814. In 4° jusqu'en 1833. Petit in f° jusqu'au 19 mars 1842. Ensuite in f°

Rédacteurs M.M. Milon - Deselliers, etc. Le baron de Stasart a fourni, dans le temps, un assez grand nombre d'articles littéraires. Depuis 1842, nouveaux rédacteurs - (3)

(1) Warzée. op. cit. p. 139

(2) Warzée. op. cit. p. 123

(3) Warzée. op. cit. p. 65

- Journal historique et littéraire de Liège. Livraison mensuelle T. I - XXVII. 8° Liège 1834 - 1860. Publié par M. Kersten. (1)

- Le lutin, écho des théâtres, journal artistique et littéraire, paraissant de dimanche.

Petit in-folio à 2 col. - Edit. M. Dorbe - Imp. J.G. Carmanne.

"Petit journal créé le 18 novembre 1849 et exclusivement destiné à la défense des intérêts dramatiques. Il se distribue de Dimanche aux habitués des théâtres de Liège." (2)

- Mémoires de la Société littéraire de Louvain. 1839-1889. 8°. Tables par M. F. Leuridant. Bruxelles Librairie nationale. 1916. 8°

1. - 1841-Vanlinthout et Vandenzande, Louvain

2. - 1842-Vanlinthout et Vandenzande, Louvain.

3. - 1845-Ickx et Geets, Louvain.

4. - 1848-Ickx et Geets, Louvain.

5. - 1850-Ickx et Geets, Louvain.

6. - 1853-Ickx et Geets, Louvain.

7. - 1857-Fonteyn, Louvain.

8. - 1860-Vanlinthout, Louvain.

9. - 1863-Peeters, Louvain.

10. - 1869-Peeters, Louvain.

11. - 1872-Vanlinthout, Louvain.

(1) 30 années de la littérature belge op. cit. p. 72

(2) Ulysse. Capitaine. op. cit. p. 241

- 12. - 1872-Peeters, Louvain.
- 13. - 1877-Peeters, Louvain.
- 14. - 1889-Desclée, Bruges.

- Méphistophéles. Bruxelles Mignolet 1831 petit in f°

- Messenger des sciences et des arts. (1823-1830) A reparu en 1833 sous le titre complet suivant: Messenger des sciences et des arts de la Belgique, ou nouvelles archives historiques, littéraires et scientifiques; recueil publié par de Reiffenberg, Jacquemyns, Serrure, Van Lokeren, Voisin et Warnkoenig. - En 1839 il prit le titre de Messenger des sciences historiques de Belgique, et de 1845 jusqu'à 1896, il se publia sous le titre de Messenger des sciences historiques.

Des tables générales de 1823-1830 et de 1833-1853, un autre volume de tables, de 1875 à 1894.

Gand. Vanderhaegen. 1823 - 1896 70 vol. 8°

- La nouveauté. Théâtre, littérature, beaux-arts, modes.

Petit in f°, quotidien. Impr. rue du Nord, 5 (chez Hauman et C°). - Créé le 12 juin 1844, à l'occasion de l'ouverture du Théâtre des nouveautés, hors la porte de Cologne. (1)

- La Pandore Liégeoise, journal historique, anecdotique et littéraire rédigé par une société d'hommes de lettres et destiné aux classes instruites des deux sexes.

in 8° de 8 p. - Hebdomadaire - 1836 - Impr. H. Rougier (à Liège) -

Recueil éphémère et insignifiant, rédigé par M * * *, Français. (2)

(1) Warzée. op.cit. p. 125

(2) U. Capitaine. op.cit. p. 205

- La Papillote, journal des dames. [parut aussi avec le sous-titre: Caricature, modes, lithographies]

1832. in 4° à Bruxelles, chez Derobeker.

non pas mensuel comme le dit Warzée, mais hebdomadaire.

Depuis 1834 jusqu'en 1836, 3 fois par semaine.

"Editeurs (en 1832) les sieurs L. De Béthune et Lucien de Saint-Firmin. Ce journal contenait des caricatures, vignettes sur bois, etc., et était plus littéraire que politique. En 1836, il prit le titre de Gazette des théâtres, et parut 2 fois par semaine. (1)

- La Phalange artistique, journal du monde élégant, des amateurs et des artistes; musique, théâtres, littérature, beaux-arts, modes, annonces. - In-4°, hebdomadaire, éditeur, L. Lahou, impr. de F. Parent, A paru du 8 juillet 1841 au 15 janvier 1843. (2)

- Die freie Presse, la presse libre - feuilles belges-germaniques. Bruxelles, Slingeneyer (publiée par Coreman ?)

Journal publié en Allemand avec la traduction française en regard. 1840 in f°

- Recueil encyclopédique belge ou revue des productions belges dans toutes les parties des sciences, des lettres et des beaux-arts. Bruxelles 8° 1833 à 1834; 5 vol.

(1) Warzée op. Cit. p. 102

(2) Warzée op. cit. p. 117

- La Renaissance. Chronique des Arts et de la littérature
publié (sic) par l'association nationale pour favoriser
les arts en Belgique. Bruxelles - Imprimerie de la so-
 ciété des Beaux-Arts. 12 volumes 1839 à 1850.

Tables de la Renaissance (1839 à 1850) par G. Demeter

Bruxelles. Librairie nationale d'art et d'histoire.

1916. 1 broch. in 8°

- Revue belge

Bruxelles

1830.

- Revue belge, recueil mensuel d'histoire, des sciences, de
littérature et beaux-arts, de mélanges, publié par l'Asse-
ciation nationale pour l'encouragement et le développe-
ment de la littérature en Belgique.

Liège - Audart (+ 1835 - 1843. 25 vol. 8°

Tables de la Revue Belge - Histoire, Littérature - par

M. F. Leuridan Bruxelles Librairie nationale. 1916.

1 broch. 8°

- Revue de Belgique. Littérature et Beaux-Arts.

Bruxelles 1846 - 1848. 3 années en 6 volumes, 8°

Idem. 2e série 1848 - 1851 avec de nombreuses planches;
 format in 4° ; formant les années 3, 4 et 5 en 6 volumes.

La Revue de Belgique a cessé de paraître en 1851 (1)

- Revue de Bruxelles 1837 - 1841 - in 8° - 2e série 1842
 gd. in 8°

Nouvelle Revue de Bruxelles. Bibliothèque périodique de
la littérature, des sciences et des arts. 1843 - 1845

(1) 30 années de la littérature belge. op.cit. p. 72

Revue de Bruxelles. Nouvelle série 1846 - 1850.

- Revue catholique. - Recueil religieux, philosophique, scientifique, historique et littéraire. Créée à Liège en 1844, et publiée là jusqu'au 15 mars 1846. De là, ^{elle} passa à Louvain. Publiée jusqu'en 1884 (1)

- Revue de Liège, sous la direction de Félix Van Hulst. Liège 1844 - 1847. 7 vol. 8°

- Revue nationale de Belgique. Bruxelles. Librairie polytechnique 1839 - 1847. 17 Tomes et Tables

- Robert le diable. Edit. Jemnaud.

du 30 septembre 1832 au 20 octobre 1836. En 1837, remplacé par le petit homme gris, qui reparaît (2)

- La Ruche, ou Mathieu Laensbergh à Paris. Recueil de poèmes et chants nationaux, composés depuis la révolution de France et de la Belgique, par Casimir Delavigne, Béranger, Barthelemy, Méry, Victor Hugo, Duapty, Scribe, et plusieurs littérateurs belges.

Liège. Lermanns 1830. 8°

D'après U. Capitaine, il n'en aurait paru qu'une livraison. (3)

(1) D'après Berrewaerts. La presse périodique louvaniste.

op. cit. p. 36

(2) Warzée. op. cit. p. 101. (article à l'Echo de Bruxelles et de la province)

(3) U. Capitaine op. cit. p. 189

- La Sentinelle des théâtres, journal des abonnés, des artistes et des gens du monde, publié par une société d'amis des arts. - Quotidien, in 4°; impr. de Parent. Directeur gérant, Victor Nancy. Créé le 16 septembre 1838 (1)

- Trésor national, recueil historique, littéraire, scientifique, artistique, commercial et industriel.

Bruxelles Wouters - 1842 - 1843. 4 vol. 8°

- Vert-Vert, Moniteur des théâtres. - Quotidien, gr. in 8° jusqu'au mois d'août 1840, et in-folio depuis lors.

Editeur, Detramazure; gérant, Gambin. Imp. de N. J. Slingeneyer. Se publie depuis le 1er décembre 1839. - Ce journal a modifié plusieurs fois son titre. En 1839, il s'intitulait: Vert-Vert, journal spécial de l'Entracte; en 1841, Vert-Vert, Moniteur des théâtres (2)

Après avoir donné un relevé disposé alphabétiquement pour faciliter les recherches, il ne sera, sans doute, pas inutile d'en donner un disposé chronologiquement. Il permettra de se rendre compte de l'activité avec laquelle on cherchait à s'instruire et à se tenir au courant.

(1) D'après Warzée, op. cit. p. 111

(2) Warzée, op. cit. p. 112

Périodiques existant en 1830:

Le Messager des sciences et des arts..... cfr. - p. 7.

Le Journal de la Belgique..... " " 5.

Le Journal de Liège..... " " 4.

Le Flambeau..... " " 4.

Le Courrier des Pays-Bas..... " " 1.

A part le Messager, ces journaux sont à peu près
exclusivement politiques.

1830. Revue belge..... cfr. - p. 9.

La Ruche..... " " 10.

Annuaire de la littérature et des Beaux-
Arts..... " " 1.

1831. Méphistophélès..... " " 7.

Le Petit Homme gris..... " " 5.

1832. La Papillote..... " " 8.

L'Entracte..... " " 2.

L'Echo de Bruxelles..... " " 3.

Robert le diable..... " " 10.

1833. L'Artiste..... " " 1.

Recueil encyclopédique belge..... " " 8.

1834. Journal historique et littéraire..... " " 6.

1835. Revue Belge..... " " 9.

Le Fashionable..... " " 4.

1836. Esméralda..... " " 20.

La Pandore liégeoise..... " " 7.

1837. Annales littéraires et philosophiques..... " " 1.

	La Belgique littéraire en industrielle.....	cf. p.	1
	Nouvelles archives historiques.....	" "	1
	Revue de Bruxelles.....	" "	9
1838.	La sentinelle des théâtres.....	" "	11
1839.	<u>Revue nationale de Belgique</u>	" "	10
	<u>La Renaissance</u>	" "	9
	Annuaire dramatique.....	" "	1
	Vert-Vert.....	" "	11
1840.	L'Echo des théâtres.....	" "	3
	La presse libre.....	" "	8
1841.	Mémoires de la société littéraire de Louvain	" "	6
	La Phalange artistique.....	" "	8
	Le Dandy.....	" "	2
	Courrier des théâtres.....	" "	2
1842.	<u>Trésor national</u>	" "	11
	L'Indiscret.....	" "	5
	L'Echo.....	" "	3
1844.	<u>Revue de Liège</u>	" "	10
	<u>Revue catholique</u>	" "	10
	La nouveauté.....	" "	7
1845.	Le Foyer.....	" "	4
1846.	Revue de Belgique.....	" "	9
1849.	Le lutin.....	" "	6

L'inspection de ce tableau fait déjà présager bien des choses. En 1830, le Messager des sciences et des arts, subit une interruption jusqu'en 1833. Nous n'avons donc,

comme revue convenable, que la Revue Belge, qui, à ma connaissance n'a vécu qu'un an. Il faut donc attendre jusqu'en 1833 avant d'avoir un périodique sérieux: L'Artiste qui nous conduit jusqu'à la Revue Belge de l'association nationale. C'est la première revue vraiment sérieuse. Elle durera jusqu'en 1844 pour devenir alors la Revue de Liège. Aussi ne trouvons-nous plus rien de valable jusqu'en 1838 où paraît la Revue de Bruxelles qui donne aux catholiques, un organe de confiance, mais moins important que la Revue Belge. Il durera jusqu'en 1851. L'année suivante, deux périodiques importants sont lancés. La Renaissance, première revue artistique et la Revue Nationale, la première ira jusqu'à la moitié du siècle, l'autre tombera en 1847.

Ainsi, en 1840, les Belges ont à leur disposition quatre périodiques importants et sérieux: La Revue Belge, la Revue Nationale (libérale), la Revue de Bruxelles (catholique), la Renaissance. - En 1841, la Société littéraire de Louvain publia ses meilleurs mémoires. C'est peut être là que l'on trouve les opinions les plus sensées sinon les plus profondes, mais ce recueil ne paraissant qu'une fois par an au minimum et très irrégulièrement ne pouvait suffire à tenir au courant. L'année suivante parut le Trésor national qui ne vécut que deux ans. En 1844 parut la Revue catholique. Puis ce fut tout. En 1850, il restait donc la Revue de Bruxelles, les Mémoires louvanistes, la Renaissance, la Revue de Belgique, et la Revue Catholique. La meilleure revue: la Revue Belge était tombée, la Revue nationale aussi, le Messenger des sciences ne

s'occupait plus que d'histoire, la Revue de Bruxelles, la Renaissance, la Revue de Belgique allaient tomber. Il semble que le feu s'éteigne. Mais la comparaison est faite pour tromper. En réalité toute cette activité n'a pas été inutile, ce fut une première vague, il en vient une autre, plus lente, mais plus forte, elle s'annonce dans les journaux qui commencent à publier de petits feuilletons et même parfois l'un ou l'autre article critique. C'est la vague qui doit porter Charles Decoster et Octave Pirméz, lancer Camille Lemonnier et faire la place à la Jeune Belgique et à la troisième vague littéraire, celle qui nous porte.

La date de 1850 n'est donc pas arbitraire, elle termine la première période de notre littérature, celle où apparaît le mieux la naissance de notre esprit littéraire, celle, peut-être, où il est le plus Belge.

Les réimpressions de revues françaises.

On sait combien, aux yeux des français, la Belgique fut, jusqu'en 1852, un lieu mal famé. Il n'est pas nécessaire de relever ici toutes les expressions, plus ou moins obligeantes, que l'on trouve dans les ouvrages et surtout dans les périodiques français de l'époque. (1)

(1) On trouvera de nombreux renseignements sur la question, dans la thèse doctorale de M. Herman Dopp.

La Contrefaçon belge des livres français de 1815 à 1852 (thèse doctorale défendue en 1925)

Il est inutile de reprendre le travail fait par M. Dopp. Mais au point de vue de la littérature belge, il est bon de savoir jusqu'où allait l'information de nos compatriotes, et donc de connaître quels périodiques littéraires français circulaient en Belgique.

La Revue des deux mondes était rééditée à Bruxelles par la société typographique belge; En 1837 chez Méline, Cans et Cie., en 1840, chez Wahlen et Cie. On y ajoutait d'ailleurs quantité d'articles empruntés à des recueils moins estimés. Cette réimpression comme celle de la revue suivante dura jusqu'en 1852.

La Revue Britannique était textuellement réimprimée chez Méline, Cans et Cie. depuis 1825.

La Revue de Paris. Elle était réimprimée en Belgique à deux éditions, chez Hauman et chez Dumont, paraissait douze heures après celle de Paris et coûtait 15 à 20 fr. l'an au lieu de 30.-.

On réimprima l'Almanach populaire de France pour 1839, par E. Lamennais, George Sand, Cormenin, Garnier-Pagès, E. Cabert, Laurent, N. Gallois, Altaroche, J. Bastide, F. Degorge, etc...etc...

Saisi à Paris le 3 décembre 1838, pour 12 articles incriminés (voir Gazette des tribunaux 4 décem.) - Bruxelles, J. Gêruzet, librairie éditeur, rue des Eperonniers, 6. 1839.
1 vol. 18° 184 pp.

On réimprima encore Les nouvelles à la main chez Hen.

Le 1er n° est de mars 1843. mensuel. in 18° (1)

Mélanges politiques, scientifiques et littéraires
de l'Avenir. Devise: Dieu et la liberté

" In-8° paraissant à des époques indéterminées. - Edit.
M.L.S.M. Peurette.

Les premières livraisons de ce recueil, fondé à Liège en
novembre 1830, parurent chez M.H. Rongier; l'impression fut
ensuite transférée à Louvain chez M.M. Vanlinthout et Van-
denzande." (2)

"Journal paraissant par livraisons de 40 à 48 pages in
8° ou plus, suivant la matière. Prix de la souscription pour
toutes les villes de la Belgique: 4 francs par volume de
200 pages. - N° 1: octobre 1830; dernier numéro: 25 sep-
tembre 1832.

Ce recueil n'était que la réimpression, faite en Belgi-
que, des principaux articles du journal français l'Avenir."
(3)

Le Nouveau Conservateur Belge. Recueil ecclésiastique et
littéraire.

(1) Tous ces renseignements sont tirés du catalogue des
ouvrages contrefaits en Belgique? H. Dopp. op. cit.

(2) U. Capitaine. Recherches sur les journaux liégeois.
=====

op. cit. p. 189

(3) A. Berrewaerts. La presse périodique louvaniste.
=====

op. cit. p. 26

Extrait du Mémorial et de la revue Catholique, du Correspondant, de l'Ami de la religion et du roi, et autres ouvrages périodiques.

"Par cahiers mensuels de 100 pages au moins formant annuellement deux volumes in 8°. N° 1: février 1830. Fait suite aux 24 volumes du Conservateur belge. Imprimerie Vanlinthout et Vandenzande."

(En 1834, on annonce une livraison mensuelle de 50 pages)

"L'éditeur ne s'en tint pas littéralement à cet avis et fit paraître une livraison d'environ 100 pages tous les 2 mois; celle de Novembre-décembre 1835 fut la dernière. (4)

Revue universelle. Bruxelles. Hauman. Composée des principaux articles extraits des revues françaises. (2)

La Revue des Revues. "Créé par un industriel de Bruxelles, passée depuis entre les mains d'un autre libraire qui contrefait sans raisons la Revue des deux mondes, en l'enrichissant d'interpolations belges. Elle n'est plus que la reproduction presque littérale, fort peu correcte, de celle-ci, sauf le titre. Même composition, même tirage; la couleur de la couverture et le feuillet du titre distinguent seuls les 2 publications. Personne cependant ne s'avise de la métamorphose. (3)

(1) A. Berrewaerts. Ibid.

(2) H. Dopp. op.cit. Catalogue

(3) Revue des deux mondes 1844. Article de Robin: De la contrefaçon belge. Cité par M. Dopp. Ibid.

Revue de la Presse contemporaine, ou choix des meilleurs articles publiés dans les ouvrages nouveaux et les revues périodiques.

Bruxelles. Jamar et Hen. 1^{re} année 1843. gr. 8°

On voit que les belges ne se contentaient pas de réimprimer, ils résumaient la presse française.

La première année de cette revue commence en portant le titre: Nouvelle encyclopédie des gens du monde. On y rencontre les signatures de Jules Janin, Charles Nodier, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve.

Puis sous le titre donné plus haut: Jules Janin et Nisard (oh ironie !) Alex. Dumas, Michelet, Gautier, Chateaubriand, A. Thierry, Abel Hugo, Fred. Soulié, A. de Musset, V. Hugo, Mme Desbordes-Valmore, A. Houssaye, A. de Lamartine, G. Sand. Ch. Nodier, tous romantiques avérés.

On rencontre aussi A. Michiels, et un compte-rendu élogieux signé K.B., de l' Histoire abrégée de la littérature française par Baron que Monsieur Gustave Charlier estime favorable aux romantiques, mais Monsieur Charlier est trop large, à mon humble avis. (1)

Le Charivari. Journal quotidien, politique, littéraire et d'art.

La réimpression à Bruxelles du Charivari commença le 16 [en réalité le 1^{er}] mai 1838; le 15 octobre 1839 il devint pour ainsi dire une édition originale, par les articles inédits y ajoutés. Le 10 avril 1841, il se réunit au journal suivant."

(1) Voir dans le bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. Tome V Mars 1927. l'article de M. Gustave Charlier. Le mouvement romantique en Belgique. p. 132

"Aujourd'hui", journal des ridicules. Beaux-arts, littérature, théâtres, modes et nouveautés." (1)

Il ne serait guère facile de retrouver ces articles inédits ajoutés par l'éditeur belge. la question est d'ailleurs d'importance secondaire comme le journal dont il s'agit.

Esméralda. Revue littéraire, artistique et fashionable (modes de Paris) gd. 8° Bruxelles. Melle. Mestre. Les premiers numéros portent: "Ce journal paraît une fois par semaine, par livraisons de 15 pages, gd. in 8° sur papier vélin satiné. Chaque livraison se compose d'articles de littérature choisis, etc., et est accompagnée d'une gravure de modes nouvelles exécutées à Paris par les premiers artistes en ce genre."

Bruxelles 1836 - 1859. 14 vol. 8° et 4°

On trouve dans le prospectus: "Les entreprises littéraires ont deux buts; l'art et l'agrément, sous le rapport du premier, nous emprunterons à l'étranger tout ce qui pourra concourir à la solution des grandes questions littéraires qui s'agissent aujourd'hui, et ce, sans prédilection d'école, sans ostracisme irréfléchi et passionné."

Sous le rapport de l'agrément, notre journal offrira au public un choix intelligent et varié des articles les plus remarquables des journaux littéraires de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Sous un cadre restreint, nous offrirons à nos abonnés la matière contenue dans quatre numéros des petits

(1) Warzée. Essai historique sur les journaux belges.

petits journaux hebdomadaires, qui coûtent dix francs par trimestre." - "Mais il est une autre considération plus importante à nos yeux, et que tenons surtout à réaliser, c'est celle d'offrir à la littérature nationale, un écho, une tribune où elle puisse s'essayer et où chacun pourra juger ce qu'il y a d'avenir dans ces quelques jeunes talents qui, depuis deux ans se sont révélés au pays d'une manière qui promet de si beaux fruits pour l'avenir."

Nous donnerons ici, pour n'y plus revenir, le contenu critique de ce périodique. Il prend parti, et d'une manière peu aimable, pour Hugo contre Nisard. Parmi les noms d'auteurs français, c'est celui d'Alphonse Karr qui revient le plus souvent. On rencontre aussi Th. Gautier, L. Gozlane, E. Labiche, F. Davin, A. d'Andely, A. Dumas, Clamel, Bauchery, E. Sue, A. Jaquin, George Sand. En 1836, (43e, 44e et 46e livraisons) il publie le Belphegor de Loeve-Weimars, en 1838, Le Fils du litien d'A. de Musset.

Quant aux collaborateurs belges, dans la 20e livraison, le rédacteur, qui signe V. J. stigmatise une tentative de M. Desnard d'expulser Dumas, Vigny, Hugo, du théâtre royal. Ce rédacteur pourrait bien être Victor Joly. (1) qui a donné :

(1) Victor Joly né à Bruxelles, le 13 Janvier 1811, mort à Ixelles, le 2 Février 1870. Il débuta par des écrits politiques; en 1835 il donne :

Jacques Artevelde, drame en 5 actes et 7 tableaux, précédé d'une chronique sur Jacques Artevelde et les troubles des Flandres au XIVe Siècle.

La 1e. représentation, au théâtre royal, le 24 juillet 1835. Imprimé à Bruxelles, Wahlen, 1835 in 48°

En 1837, à Lyon et à Marseille, en 1838 à la monnaie il fait représenter Louis de Bedford ou les proscrits. La pièce n'a pas été imprimée.

Il donna aussi de la critique artistique, des guides pour touristes et Histoires ténébreuses. Bruxelles. Schnee et Cie. 1857. 4 vol. in 18.

En 1864, le théâtre du Parc représenta de lui, Les Proscrits ou une nuit de Noël sous le duc d'Aube.

plusieurs articles au cours de l'année 1836: De l'avenir de la comédie et du drame au théâtre de Bruxelles. (17^e livraison); D'une question d'art national (14^e livraison); Exposition de l'Institut d'art national (13^e livraison); à propos d'un livre (Confession d'un enfant du siècle) (11^e livraison), tous nettement romantiques.

Fétis y étudia la musique des Huguenots. Félix Bogaerts (1) y écrivit ainsi que J.L.C. Dekeyser. (2)

Les Belges comme on le voit ne manquaient pas d'information littéraire. La question morale et la question juridique mises à part, il n'en reste pas moins que la confection a fait un tort immense aux écrivains et au public belges. Aux écrivains, car les imprimeurs et les éditeurs trouvaient bien plus de profit à éditer des ouvrages français. Ils n'avaient

(1) Félix Bogaerts. Professeur d'histoire à l'Athénée d'Anvers - né à Bruxelles, le 2 juillet 1805, décédé à Anvers, le 15 mars 1851.
Ferdinand Alvarez de Tolède, drame historique en 3 actes (Prose). Anvers, Ancelle, 1834 - 18°, 2^e édition: Bruxelles, Neirinckx et Laruelle, 1835, in 18° - Traduction en flamand par Knops à Gand en 1842.
Pensées et maximes. Bruxelles, Méline et Cie. 1837. 1 vol. in 18°; traduites en flamand par Robert Van Halmacle. Anvers, Jacobs fils 1837.
Mère et martyr. Drame en deux parties. Anvers, Jacobs fils, 1839. in 8°
El Maestro del Campo. Anvers. Jacobs fils, 1841. in 8° - Traduction italienne, ibid en 1841. - Tradt: flamande. Anvers Hamilton 1856. 2 vol.
Nuées blanches. Avec Antonin Rogues. Anvers. Jacobs fils 1839.
Quelques réflexions sur le Juif Errant de M. Eugène Sue. Anvers, De Cort, 1844 in 32
Epigrammes. Anvers. De Cort. 1849. petit in 18 Il donna aussi des études historiques.

(2) J. — L. — C. Dekeyser
 Je n'ai pu rencontrer ce nom.

rien à payer à l'auteur et ils étaient sûrs de trouver un marché. On a remarqué qu'il ne savaient pas toujours quels étaient les grands auteurs, mais connaissaient fort bien les auteurs à la mode. Ils récitaient surtout E. Sue et F. Soulié, puis viennent les quatre grands poètes avec l'abondant Dumas. A côté de ces noms populaires, quelle figure devaient faire nos auteurs, Baron, Raoul, Lesproussart et d'autres encore ?

S'ils se résignaient donc à se faire imprimer à leurs frais, ils trouvaient en Belgique, un public aux yeux tournés vers l'étranger et surtout vers la France. A peu près tout ce qui était le meilleur venait de France, revues et livres. La mentalité était faite, et les auteurs se plaignent de la rareté de leur public, ce qui tient à la révelution et de son insouciance, ce qui tient à la contrefaçon.

Un lecteur préférait ne payer qu'un franc cinquante ou deux francs et avoir du Hugo, du Sue ou du Soulié, à du Morel, du Jules de Saint-Genois ou du Reichenberg à trois francs ou trois francs cinquante.

La réimpression n'aidera-t-elle pas cependant au relèvement intellectuel du pays ? Peut-être jusqu'à un certain point, en mettant la littérature française plus facilement à la portée du public. Mais elle détourna ce public des lettres belges et les empêcha ainsi de se développer d'une manière rapide et normale.

Les périodiques à tendances classiques.

La Revue belge. (1830)

Je n'ai pu en découvrir que la première année; aucune des rares bibliographies ne la signale et j'ignore absolument si elle a continué à exister par la suite. Un exemplaire de cette revue se trouve à la Bibliothèque Royale.

L'auteur anonyme qui rédige les chroniques théâtrales est décidément partisan des nouvelles théories. Il ne regrette nullement la chute de "l'unité de lieu: "L'inévitable vestibule tragique est démoli." (1) Il est beaucoup plus explicite encore à propos d'Henri III et sa cour (1829) d'Alexandre Dumas; il attend Hernani, (1830); mais Henri III est déjà une "escarmouche d'avant-garde" mais en cela comme en d'autres choses, l'avantage devait rester à la nouvelle génération. Le public a accepté l'oeuvre comme un tableau fidèle et comme une pièce très attachante et l'auteur attend "des théories claires et impartiales, une connaissance plus approfondie des chefs d'oeuvres étrangers; et surtout de bons ouvrages indigènes" pour "détruire la dernière enceinte où se retranchent encore les préjugés de l'ultra-classicisme." (2)

Quant à Scribe, il ne se fait pas d'illusions sur son talent; il lui reconnaît une entente parfaite de la

(1) Revue belge T.I. p. 183

(2) Ibid. C'est l'auteur qui souligne

scène, une observation exacte des événements, une dialogue étincelant d'esprit et de grâce, un dénouement amené avec un art infini, mais rien de bien profond et un dialogue peu naturel. Le lecteur intelligent doit conclure: "un auteur qui restera, mais au second plan." (1)

Mais à côté de ce chroniqueur "à la page", dirait-on aujourd'hui, on rencontre des plumes authentiquement classiques. Ce sont elles qui écrivent les articles sérieux de la revue. Ils y tiennent ^{le} haut du pavé et lui donnent le ton. Nous ne les citerons pas toutes, car dans cette revue-ci comme dans toutes les autres, les noms inconnus qui n'apparaissent qu'une fois ou deux dans l'ensemble de la presse belge, sont indifférents et très nombreux.

Parmi les auteurs les plus notoires, il faut signaler (2) Philippe Lesbroussart qui écrit un article sur la littérature dramatique sous Louis XIII. Certes, il croit, comme

(1) Ibid.

(2) Philippe Lesbroussart. Né à Gand, le 24 mars 1781, décédé à Liège, le 4 mars 1855. Ancien professeur à l'université de Liège, membre de l'Académie Royale des Sciences etc... de Belgique. Poète, disciple de Delille, mais qui ne dédaigne pas d'aller puiser son inspiration dans Ossian. Poète officiel, il a essayé du théâtre mais sans succès, il a collaboré à de nombreux périodiques et en particulier au Courrier des Pays-Bas. Ses principales œuvres sont: Fanny Seymour, ou l'innocence persécutée. Traduit de l'anglais. Paris. Gide 1807. 3 vol. in 12. Réponse à l'ouvrage de M. de Chateaubriand, intitulé: De Bonaparte, des Bourbons et des alliés. Par Philippe Lesbroussart-Dewaele. Seconde édition Paris et Bruxelles. 1814. 8° 36 pp. Voyage pittoresque de la Grèce, par Choiseul-Gouffier. Nouvelle édition, avec des notes historiques sur les événements actuels, par Lesbroussart. Bruxelles, Wahlen et Cie., 1823-25, 2 vol. in 8° et atlas in folio. Notice biographique sur François-Balthazar Solvyns, auteur des Hindous. S.l.n.d. 8°. Extrait du Messager des Sciences, 1826.

Sainte-Beuve dont il est question, que la littérature est modifiée par les mêmes causes que la société, (ce qui n'est pas toute la vérité et ce qui est souvent faux) Il adopte aussi la formule: la littérature est l'expression de la société (de qui ne traduit pas la pensée dont il s'agit et ce qui est plus faux qu'elle.)

Mais cette concession faite, Lesoroussart s'applique à démolir Sainte-Beuve. Certes, il lui reconnaît du talent, mais combien de "témérité"! Ne tente-t-il pas, le "sacrilège", de donner "une nouvelles appréciation des vieilles gloires qui se refléchirent avec tant d'éclat sur le trône de Louis XIV".

Mais la charge finale est bien plus savoureuse encore, elle nous prouve d'ailleurs que les citations précédentes doivent être prises au sérieux: "je n'examinerai même pas si tous ces démolisseurs d'antique sont également désintéressés, soit dans leur blâme, soit dans leur admiration, et si, parmi leur bande noire, il n'en est pas plus d'un qui trouve commode de faire ses poétiques avec les défauts de ses ouvrages, et qui,

Discours prononcé le 7 avril 1827, à l'ouverture de son cours (Bruxelles) s.d. 8°. 16 pp.
Poésies. Bruxelles. De Vroom. 1827. 1 vol. in 18°
Poèmes, épitres, fables et poésies diverses. Bruxelles Langiat 1837. 1 vol. in 18°
Silius Italicus. Quinzième chant de la seconde guerre punique. Traduit en vers français avec le texte en regard. Sommaire du poème, etc. suivi de poésies diverses, par J.G. Madaave, Liège. Oudart. 1842.
Moeurs populaires de Londres. Les sept cadrans. Liège. 1843. in 8°

"De sa religion blasphémateur profane
 Abjure en libertin, la loi qui le condamne."

(1)

(Voltaire, épître à Uranie)

=====

L'autre critique est J.B. Vautier. (2) En bon classique, il ne conçoit pas qu'Horace et Boileau soient autre chose que des inspirés qui auraient reçu du ciel les ^{régles} immuables de tous les genres littéraires.

Aussi "convient"-il que la découverte de Cuvillier-Fleury, "a ce caractère de bonhomie prétentieuse qu'on remarque aujourd'hui dans les opinions de ceux qui se chargent de mettre à la refonte quelques-unes de nos vieilles pièces d'or littéraires." Pensez donc! Non seulement Cuvillier-Fleury n'accepte pas toutes les règles classiques mais il en présente d'autres, et qui plus est, ne conçoit pas le rôle du poète comme l'ont fait les législateurs du Parnasse: "à l'exemple de ses collaborateurs qui crient contre les règles et ne cessent d'en présenter eux-mêmes, qui se gendarmant contre les principes reçus en en posant tous les jours de nouveaux, M. Cuvillier-Fleury se donne aussi pour apprendre à son siècle en quoi consiste la mission du poète."

(1) Revue Belge. T.I. p.16

(2) Jean-Baptiste Vautier né à Dieuze (Meurthe), en 1792, décédé à Ixelles, le 23 février 1846

On a de lui:

Chants patriotiques et autres, publiés à Bruxelles, en 1830, par J.B. Vautier S.I.N.D. in 32

Ceuvres choisies, précédées d'une notice par M. de Reiffenberg.

Bruxelles. Parent 1843. 1 vol. in 18

Il y a mieux, Vautier est de ceux pour qui la lune, comme un point sur un i s'est étendue en accent circonflexe; il a pris la célèbre ballade au sérieux, et naturellement, il s'est fâché.

"Gardons-nous de trouver quelque chose à redire à la ballade de M. Musset; son excuse est prête, il cède en écrivant à la vocation qu'il entraîne." (1) Il serait curieux de savoir quelle figure a faite Vautier quand il a lu la réponse de Musset.

On voit dans quel esprit était rédigée la Revue Belge. C'était un périodique sérieux, mais dont les idées, très arrêtées, ne suivaient pas avec bienveillance les transformations littéraires.

; ..

Le Messager des sciences et des arts de la Belgique (1823-1896)

Ce périodique, dont nous avons exposé plus haut les transformations, ne doit nous retenir que jusqu'en 1839, où il devient à peu près exclusivement historique. La teinte de la revue est classique, elle aussi.

Le baron de Reiffenberg (2) y écrit. Prenons, dans son

(1) Revue Belge T. II. Contes d'Espagne et d'Italie par M. Alfred de Musset. p. 42 à 64.

(2) Frédéric, Auguste, baron de Reiffenberg, né à Mons le 14 novembre 1775, mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 18 avril 1850. Professeur à Louvain - Conservateur en chef à la Bibliothèque royale, membre de l'Académie royale.

(2) Donna aux études historiques en Belgique une impulsion énergique. Il s'occupa aussi d'éditer des textes d'auteurs anciens. "Reiffenberg, qui représente le plus cette nôte de produire à l'étourderie, s'est acquis des relations européennes dans une époque où aucune édition n'était exempte de reproches nulle part." (Ch. Potvin) 50 ans de liberté. T. IV. p. 21). Il écrivit aussi des romans historiques, des romans de mœurs, qui, paraît-il, ne sont pas très observés.

Il a composé de 1825 à 1832, 6 volumes d'Archives philologiques. Il y montre un esprit modéré, il s'y occupe beaucoup de Walter Scott. - 1er volume. P. 110. Étude sur les sources auxquelles a pu puiser Walter Scott, pour son roman de Kenilworth. P. 117. 1e lettre à Sir Walter Scott. Il y dit en particulier: "prétendre l'enseigner (archéologie) exclusivement sous une forme romantique, est une idée qui veut être profonde et qui n'est que ridicule." - Page 243. Philosophie. On rencontre dans cet article, une phrase significative, à propos de l'école nouvelle qui veut tout discuter, Reiffenberg dit qu'elle "doit inquiéter ceux qui trouvent plus commode de ne donner raison de rien. Petits esprits qui n'enseignent que l'obéissance passive, ne demandent que le pouvoir et les richesses qu'il procure." Mais au Tome II dans un article sur l'Egmont de Goethe p. 155, il trouve que la pièce eût plus de valeur si elle avait été écrite en vers.

Mais en général Reiffenberg fait plus de critique érudite que de critique esthétique, les quatre autres lettres à Walter Scott, par exemple, ne sont plus que de la critique historique à propos, des détails qui, dans ses romans, appartiennent à la Belgique (T. II. p. 23), de Quentin Durward, (3e et 4e lettres T. II p. 235 et III p. 19), des fous en titre d'office (4e lettre, T. II. p. 259) Dans une addition au Tome 6e, p. 437, il annonce que plusieurs de ces lettres ont été traduites en Anglais dans les journaux de Londres, M. H. Smith.

La liste de ses ouvrages serait trop longue à reproduire ici. Qu'on se reporte à la Bibliographie nationale. op. cit. T. I. p. 500. On peut en outre consulter les recueils généraux déjà signalés, l'Annuaire de l'Académie royale des sciences des lettres et des Beaux-Arts de Belgique. 1852. p. 91. Notice sur le baron de Reiffenberg, par M. Quetelet. et Quérard. Les supercheries littéraires

=====
dévoilées. T. III colonne 356

article intitulé:

Poésies et œuvres d'imagination en Belgique depuis 1830., deux appréciations d'auteurs belges. Voici les Primevères d'André Van Hasselt. (1) "Petit livre tout rose, où il y a des vers tous roses aussi et d'une mignardise un peu affectée, où la rime a fait plus d'une usurpation sur la pensée, où la forme empiète sur le fond, où les défauts du style à la mode sont parfois poussés à un tel excès, qu'un homme d'esprit a cru devoir en faire justice dans l'Artiste (2) mais où il a des morceaux charmants de conception et de diction, un tintement heureux de l'harmonie, tour à tour de la grâce et de l'énergie toujours du mouvement, où, en un mot, les fautes sont l'effet d'un système qu'on peut abandonner, et les beautés, le fruit d'un talent qu'on ne se donne pas." Plus loin Reifenberg rencontre le Sardanapale d'Alvin, qui est parmi les poètes "qui désirent enlever au style dramatique la pompe orgueilleuse du siècle de Louis XIV et les périphrases énigmatiques de l'Empire." (3)

Certains critiques sont même larges, pour des pièces où l'influence romantique est prépondérante. Il s'agit de Gobert-Alvin. (4) qui vante le drame de Prosper Noyer: Jacqueline de Bavière. (5) Cette pièce n'a pas "des mœurs

(1) André van Hasselt. Les Primevères. Bruxelles, Hauman, 1834. in 12°

(2) Il s'agit de J.B. Vautier qui a critiqué Van Hasselt, dans l'Artiste. 1833. 4p. 152

(3) Messager des sciences et des arts de la Belgique. 1834. p. 217

imaginaires et tout exceptionnelles;" Noyer ne provoque pas les émotions "à coups de machines et d'incidents bien extraordinaires, bien noirs, bien affreux; en un mot, il n'a pas recherché les honneurs du drame frénétique." (1) Evidemment ceci est une manière détournée de critiquer Victor Hugo en louant Noyer ne l'avoir pas imité. Mais voici une affirmation plus nette; celle de Coomans (2) qui, à la suite

(4) Gobert-Alvin (selon la bibliographie nationale) Valenciennes, 1787; Laeken 1853.
 Etudes de littérature comparée. Gand, Dujardin, 1836; 8°
 Id. à l'usage du cours supérieur d'humanité. Anvers. Ancelle 1841 in 12°
 Auteurs classiques comparés (1837); Vie de P. P. Rubens (1840)
 Exercices sur La Fontaine (1840) Athalie commentée (1850)

(5) P. Noyer. Jacqueline de Bavière, drame en 5 actes.
 Bruxelles, Méline. 1834. in 8°. Réédité sous le titre suivant:
P. Noyer. Jacqueline de Bavière, drame en 5 actes, représenté pour la première fois au théâtre royal de Bruxelles, le 14 octobre 1835. Bruxelles. Jouhann. 1836. in 32°

(1) Messenger. 1835. p. 127

(2) Messenger. 1836. p. 381

Coomans. Jean-Baptiste. Avocat, député. 1813

Il a écrit beaucoup d'ouvrages d'histoire et l'un ou l'autre de droit. Il a donné aussi: La clé d'or. Histoire merveilleuse du XVe siècle (1837); Richilde, ou épisodes de l'histoire de la Flandre au XIe siècle (1839); Baudouin Bras de Fer, ou les Normands en Flandre. (1841); Vonck, roman politique (1846); Jean le Victorieux. Comédie historique en 3 actes (1854); La bourse et le chapeau de Fortunatus, roman philosophique (1858); Une académie de fous (1861) et 1874); Portefeuille d'un flâneur (1863 à 1875).

d'Henri Conscience rit cependant du roman-historique.

Il est vrai que ce genre littéraire venait plutôt de Walter Scott que du romantisme français. Dans un article sur Laruelle de Weustenraad (1), il écrit: "Les écrivains modernes se sont affranchis avec tant d'éclat des règles théâtrales, qu'il n'est presque plus permis d'en parler. C'est dommage, moins pour les règles ^(pour) que la raison et la morale. On tend aujourd'hui vers un but unique, on ne cherche plus ^(qu'à) intéresser le spectateur, qu'à émouvoir profondément son âme. Contentons-nous d'examiner Laruelle, sous ce rapport." Le résultat de l'examen est piquant, car la conclusion pourrait aussi bien se retourner contre l'œuvre de Coomans lui-même: l'unité d'intérêt fait défaut dans Laruelle, aussi le drame n'a-t-il eu qu'un succès incomplet, c'est la faute du genre.

D'ailleurs l'auteur veut être impartial et relève des qualités littéraires, et il conclut: "Toutes ces qualités plaisent d'autant plus dans l'auteur, qu'elles ne sont pas mêlées aux excès littéraires des dramaturges et autres écrivains du jour."

La place faite à la littérature, dans le Messenger, fut toujours assez restreinte. Les préoccupations des collaborateurs étaient ailleurs, du côté de l'histoire nationale qui avait, elle aussi, bien besoin qu'on s'occupât d'elle.

(1) Th. Weustenraad. Laruelle, drame historique en cinq actes. Liège. Jeune homme 1836. 1 vol. in 18

Nous ferons ici une brève mention du Journal historique et littéraire. Ce journal avait des tendances uniquement religieuses. L' "Avant Propos" le déclare ouvertement. C'est un journal ecclésiastique "Spécialement destiné à M.M. les Ecclésiastiques et aux hommes religieux. On n'y relève pas d'article proprement littéraire. Quand il s'agit d'un littérateur, son oeuvre est toujours étudiée au point de vue doctrinal. Le principal auteur qui soit réfuté dans ce journal est Lamennais, évidemment; mais d'autres littérateurs sont aussi étudiés.

En 1835 Lamartine est condamné pour ses "Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient" (1835). C'est un livre "dangereux sous le double rapport de la foi et des mœurs; l'ouvrage porte évidemment l'empreinte de l'indifférentisme religieux et du déisme." (1)

Le romantisme en général était mal vu, d'ailleurs, des collaborateurs, car romantique était un qualificatif péjoratif sous leur plume. Ainsi à propos d'un article de M. Robinet, sur Lamennais, on le cite ainsi: "Cette notice est une apologie en style pompeux et romantique de M. de La Mennais."

Mémoires de la société littéraire de Louvain. (1841-1889)

On rencontre dans ces mémoires des études très diverses: de la philosophie, de l'économie sociale, de l'archéologie chrétienne, de l'histoire nationale, de la philosophie du droit, de la linguistique et mêmes des études orient-

(1) Journal historique et littéraire. 1835. p. 141

tales.

Deux "mémoires" cependant nous retiendront, car on pourrait espérer trouver des idées jeunes ou avancées dans ce milieu étudiant.

Un étudiant en droit, Max Deprez, présente le 3 janvier 1842, quelques mots sur la poésie lyrique en France. (1) Le tableau n'est pas brillant. "La gloire de Rousseau a subi plus d'un échec, son astre a bien pâli, tandis que ceux de Corneille..." (2) Ah! voilà le ton donné. C'est André Chénier qui est le vrai poète de l'époque. Nous ne contesterons pas la haute valeur littéraire d'André Chénier, mais, pour reprendre la comparaison de l'auteur, nous constaterons que son astre a bien pâli, tandis que ceux de Hugo, de Musset, de Lamartine... Il est difficile de comprendre ce que l'auteur veut dire lorsqu'il ^(prétend) que "la distinction des poètes en romantiques et en classiques" est inutile et même dangereuse, "parce que ces mots ont été pris en France dans un tout autre sens qu'ils ne l'ont été partout ailleurs." (3) Est-ce horreur de l'étiquette? Je ne vois pas que "nouvelle école" dise plus, ni mieux et soit moins dangereux..

(1) Mémoires. Tome 2 - Max Deprez, ne doit plus rien à-

(2) Mémoires. p. 140 - voir donné dans la suite

(3) Mémoires. Ibid. p. 170

L'étude de cette nouvelle école est menée méthodiquement et révèle une faculté d'observation assez développée. Evidemment les changements profonds apportés par le romantisme échappent à Deprez, mais il découvre assez clairement pour l'époque certains caractères extérieurs communs aux poètes romantiques: le besoin du sentiment religieux, le constant retour de l'âme sur elle-même, la peinture des sentiments par des comparaisons prises dans l'ordre matériel et en même temps l'emploi de l'expression métaphysique, le rejet de la théologie païenne et le retour au temps de foi du moyen-âge.

Mais alors Deprez sent le besoin de classer les poètes et voici le curieux schéma qu'il présente. Les romantiques se divisent en poètes du désespoir, en poètes de l'espoir, parmi lesquels les uns n'ont que de la religiosité, d'autres sont chrétiens, enfin il y a les poètes politiques. Evidemment, ce sont les poètes chrétiens qui seront supérieurs.

Parmi les poètes désespérés se trouve Musset. Il a, d'ailleurs, un talent distingué, une facture nerveuse, de l'entrain, de la verve lyrique, mais "la plupart de ses oeuvres portent le cachet d'une immoralité et d'un cynisme révoltant." (2) D'ailleurs, malgré ses qualités il ne satisfait que le besoin "de neuf et d'inattendu".

Lamartine et Hugo sont de très grands poètes, malheureusement ils n'ont que la religiosité. Il faut aller

(2) Ibid. p. 172

à Jean Rebaul et à Turquety pour avoir des poètes vraiment chrétiens.

Il doit y avoir ici l'influence de certains professeurs que nous rencontrerons particulièrement dans les Annales littéraires et philosophiques et dans la Revue de Bruxelles.

L'autre mémoire est plus intéressant parce qu'il est fait par Benoît Quinet qui s'était déjà fait un nom dans les lettres belges. (1) Il est nettement pour Pousard contre Hugo, voici pourquoi: "Que de simplicité, que de naturel dans les incidents de la pièce de M. Pousard ! Quelle vraisemblance, quel enchaînement dans la succession des scènes, et dans le développement de l'action ! Aucun

(1) Mémoires. Volume III, 1845. Etude sur la Lucrece de M. Pousard et sur les Burgraves de V. Hugo, suivie de quelques considérations sur le théâtre moderne en France, par B. Quinet (Séance du 25 Juin. 1843)
B. Quinet. Né à Mons le 2 avril 1818. Mort à Mons en 1898.

Il publia beaucoup et se répéta souvent, à force de remanier ses œuvres. Il fut plein de grâce et de lyrisme dans ses odes et ses poésies légères, plein de verve dans ses poésies satiriques. Ses principales œuvres sont:
La voix d'une jeune âme. Bruxelles Librairie Belge-française, 1839. in 18° (poésies)

Le théâtre français contemporain. Louvain Peeters. 1843, in 8°

Etude sur la Lucrece de Pousard, etc.. Louvain. Fonteyn. 1. v. in 8° (Extrait des mémoires)

La prière civique. Louvain. Vanlinthout et Vandewande. 1844. 1 broch. 8°

(2e édition 1845; 3e édition 1877)

Opuscules de Georges Hépal, recueillis et publiées par Benoît Quinet. N° 1. Etude dramatique. Louvain. Ickx et Geerts. 1845. broch. 8°

Poésies. Mons. Masquillier et Lamir. 1852. broch. in 12°
Dartan chez les contemporains illustres ou la Ménippée révolutionnaire. Nouvelles édition. Mons. Manceaux. 1877

1 vol. 8°

Œuvres. 2e édition Mons Masquillier 1854. 2 vol. in 12°
3e édition ibid. 1856. 1 vol. in 8°

de ces effets visiblement cherchés que l'on rencontre dans les Burgraves (1843); aucune de ces arrivées inattendues, mais opportunes, que V. Hugo prodigue dans sa pièce, comme si tous les murs, toutes les portes, toutes les colonnes du Burg, renfermaient chacun une oreille de Denys; nulle part, dans Lucrèce, (1843) ce hâchis de scènes qu'offrent les Burgraves, surtout au premier acte." (3)

Cependant Victor Hugo a doté le théâtre d'œuvres vraiment grandes. On y trouve des rébellions contre le bon goût; ce ne sont, pour la plupart, que les débauches d'une grande intelligence; mais on y trouve "d'admirables choses jusque dans leurs imperfections, et, je regrette de le dire, jusque dans leur immoralité." (1) Vers la fin de sa causerie, Quinet était encore plus sévère. V. Hugo "s'est cru l'interprète du bien, du beau et du vrai, en réduisant avec un art souvent prodigieux, des invraisemblances, de monstrueuses horreurs, de pures impossibilités." (2)

De 1843 à 1850, la société ne publia plus de mémoires sur la littérature française contemporaine. Mais ces deux causeries suffisent pour montrer quel état d'esprit régnait à Louvain, plus religieux que littéraire, dont le souci était de connaître la piété de l'écrivain pour doser sa valeur littéraire. Nous en verrons d'autres marques probantes dans les 2 périodiques cités plus haut.

(1) Mémoires. Ibid. p. 278

(2) Ibid. p. 289.

(3) Ibid. p. 260

Trésor national. (1842 - 1843)

Pour classer ce recueil, il suffit de voir la signature de Louis-Vincent Raoul. (1) Victor Hugo dans son ouvrage sur le Rhin ajoute à sa matière, des contes de fées et une conclusion sur la manière dont l'Europe était constituée dans la première moitié du XVIIIe siècle, et cela

(1) Trésor national. T.V. p. 119. (1843)

Louis-Vincent Raoul. Né à Poincy, près de Meaux, le 2 février 1770, décédé à Bruxelles, le 25 mars 1848. Professeur aux universités de Gand et de Bruxelles, membre de l'Académie des sciences, etc. de Belgique. C'est en 1813 qu'il vient en Belgique où il fut bien reçu par le roi Guillaume qui voulait organiser l'enseignement.

C'était un classique dans l'âme, fervent disciple de Delille. Son auteur de fond est Virgile. Il "autorise" la lecture de Racine, mais la jeunesse ne doit toucher à Chateaubriand qu'avec bien des réserves. La douleur et la mélancolie n'ont pas de place en littérature. C'est un grammairien armé d'un code et non un homme de goût et de sentiment.

Deux mots pour illustrer cette opinion de M. Fritz-Ma soïn dans la Biographie nationale. Raoul écrit assez souvent au Mercur Belge qui est de l'époque précédente. Au tome I en 1817, il écrit un article de la critique. Le XVIIIe siècle mis à part, il reste comme critique: Delille, de Bonald, Constant, Jarry. Madame de Staël a une brillante imagination, mais son néologisme est hardi, sa profondeur trop affectée. Chateaubriand est original, mais "quelle enflure!" Delille, c'est le Milton, le Virgile français, et on sait quelle valeur ont ces noms sous la plume de Raoul. Au Tome VII, en 1819, à propos d'un poétique de Vida il écrivait: "il est dangereux d'écrire sur l'art poétique après Boileau." Au tome VIII, en 1819 encore, nous rencontrons cette phrase: "Le principe de l'unité de lieu, nous le savons, est de rigueur."

C'était le plus étroit des classiques d'alors.

Les principaux ouvrages de critique sont:

Les poètes anglais et les auteurs d'Edinburg Review, satire, traduite de l'Anglais de Lord Byron. Gand. Bounin 1821. 4 vol. 8°

Précis de l'histoire littéraire grecque, latine et française, extrait de différents auteurs et mis dans un ordre nouveau. Bruxelles Haumann 1837. (vol. 1840) in 8° 230 pp.

L'Anti-Hugo. Bruxelles. Kiessling. S.d. (1840) in 8°

P.S.

uniquement pour arriver au nombre de pages voulu.

Avec le baron Stassart, nous entrons dans un tout d'esprit différent: (1) Michiels s'est montré injuste,

Epîtres, satires, contes, fables, épigrammes etc... Bruxelles. Wauters. 1842. 2 vol. in 8°.

Il écrivit aussi des comédies - vaudevilles de collège et une tragédie, Guillaume-le-Conquérant.

A consulter sur Raoul: la Notice sur L.V. Raoul par Quetelet, dans l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1849. p. 99.

Van der Kindere L'Université de Bruxelles. Bruxelles - Weissenbruch - 1884 - p. 189

(1) Tresor national. T.4. p. 279. un article à propos de l'Histoire des idées littéraires en France, au XIXe siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs, par A. Michiels. Bruxelles. Méline. 1842. 2 vol. in 8°

Goswin-Joseph-Augustin, baron de Staassart. Né à Malines le 2 septembre 1780. - mort à Bruxelles, le 10 octobre 1854.

Ce sont ses fables et ses Pensées de Circé qui ont fait sa renommée. Ses fables, si l'on en croit Van Bemmel, furent complètement traduites en Anglais par Kean, en 1852, partiellement en hollandais, en allemand, en suédois, en provençal, en patois liégeois et namurois. Les Pensées de Circé furent traduites en allemand par Kohlman en 1816.

Il suivait la littérature moderne avec intérêt, mais son esprit se reportait toujours aux classiques. Chateaubriand est un magicien du style et d'imagination, mais n'a pas le goût sûr. Mme de Staël a une brillante imagination, un style entraînant, mais elle est trop orgueilleuse et égoïste, car le moi est toujours haïssable. Lamennais est, lui aussi, un magicien du style. Mais le "poète du XIXe siècle" c'est Delavigne. Delille a une brillante palette, il est un versificateur très habile, mais il manque parfois un peu de naturel ou d'intérêt. - Mais on trouve ces vers sur l'exemplaire des Primeveres que lui avait envoyé Van Hasselt.

"Que tu possèdes bien l'heureux secret de plaire!

Que j'aime tes charmantes fleurs !

L'immortelle à la primivère

S'unit pour couronner tes talents enchanteurs

Ta gloire n'est point éphémère,

Et la postérité, quoique toujours sévère,

Comme l'âge présent t'offrira des lecteurs."

(Cité par L. Alvin dans A. Van Hasselt. brux. Maquardt. 1877 in 8° p. 98, 99.)

Voici les principales œuvres du baron de Staassart:

- Bagatelles littéraires. Bruxelles. 1800. 1 vol. in 32°
- Bagatelles sentimentales. Bruxelles. 1802. 1 vol. in 18°
- Cent soixante-deux pensées, maximes, réflexions, observations, etc., extraites des mémoires sur les mœurs de ce siècle, par Cirbé, chienne célèbre, membre de plusieurs sociétés savantes. Paris. Didot. 1814. 1 vol. in 8°
- Id. 1^{re} édition augmentée. Bruxelles. Stapleaux. 1814. 1 vol. in 18°
- Id. 3^e édition. Ibid. 1815. 1 vol. in 18°
- Fables. Paris. Pain. 1818. 1 vol. in 18°
- Id. 8^e édition augmentée de 10 fables. Bruxelles. Decq. 1852. in 12°

Il publia des notices sur des hommes de toutes professions, militaires, marquis, princes, académiciens etc...

Note sur les descendants de Corneille. Bulletin de l'Académie des sciences. etc.. t. XVIII

Oeuvres diverses. Bruxelles. Mugard. 1854. 4 vol. 8° à deux colonnes.

On peut avantageusement consulter:

Dans l'Annuaire de l'Académie royale etc.. 1855. p. 91.
la notice de Quetelet

d'Héricourt Notice sur le baron de Stassart. Aras. 1855

Ad. Siret, Notice sur le baron de Stassart dans Annales de la société d'Archéologie de Namur T. IV. p. 143

Dupont-Delporte, Oeuvres complètes du baron de Stassart
Paris 1855

La notice d'E. Van Bèrrel dans les Mémoires Couronnés de l'Académie royale etc.. in 4° au T. XXVIII (1856)

Oettinger Bibliographie biographique universelle
Bruxelles, Lacroix. 1866. 2 vol. in 8°

pour Boileau, Racine, Voltaire, Marmontel, etc., et Stassart ne comprend pas ces continuel's sarcasmes contre Voltaire. Les auteurs du 17^e siècle ont son admiration. Mais la Henriade le fait encore tressaillir et il se plaint "souvent à se rappeler les peintures brillantes ou suaves de Delille." Mais il a l'admiration large, et ses vues sur les contemporains ne manquent pas de justesse: "Cela ne m'empêche nullement de prendre plaisir à la lecture du Genie du christianisme (1802), et, tout en donnant la préférence aux harmonieuses Messéniennes (1820) de Delavigne, d'apprécier les Méditations (1820) si touchantes de Lamartine, bien qu'empreintes d'un peu de monotonie.

Victor Hugo m'enchantait lorsqu'il ne tombe pas dans le rocailleux ou la niaiserie; ses Feuilles d'Automne (1837) ses Voix intérieures (1837) surtout me paraissent de ravissantes poésies. Toutefois, j'en fais l'aveu, je ne suis pas autant admirateur de son théâtre."

Si la Henriade fait encore tressaillir Stassart, il est, par contre, un des rares Belges de l'époque qui ont senti que Hugo était meilleur dans ses poésies lyriques que dans ses drames.

Revue de Liège.. (1844 - 1847)

La Revue de Liège, qui reçut les restes de la Revue Belge, reçut d'elle son allure sérieuse, et même un peu grave, mais non pas sa largeur de vue. Dirigée par Félix

Van Hulst (1) qui en fut le principal rédacteur, elle se rangea catégoriquement du côté des classiques. Le prospectus est très net. La langue du XVII^e Siècle "est assez riche pour exprimer tous les besoins intellectuels de cette époque, assez flexible pour se plier aux exigences du progrès." Mais la beauté littéraire ne peut résider que dans les cadres préparés par Aristote, Horace et Boileau: "Nous veillerons au maintien des vieilles règles, autant qu'il est possible de le faire sans exercer une censure vétilleuse et décourageante."

Et, tout à coup, voici Van Hulst qui, probablement à son insu, propose une idée romantique; les écrivains belges ne manqueront pas de sujets, car l'histoire nationale est une mine inépuisable. (2)

Van Hulst donne bien vite le ton. (3) Dans un article sur Sainte-Beuve, il montre aux collaborateurs comment on doit parler des romantiques, non sans accumuler bien des contradictions.

(1) Félix-Alexandre-Joseph Van Hulst. Avocat à Liège. Né à Fleurus, le 19 février 1799, décédé à Liège, le 13 avril 1872.

Son nom intéresse plus l'histoire littéraire que la littérature. Ses principaux ouvrages sont, outre ses mémoires d'avocat:

Histoires incroyables par Palephate, traduites et annotées. Liège. Jeunehomme. 1838 in 8°

Mélanges. Liège. Oudart. 1843. 8°

Vies de quelques Belges. Liège. Oudart. 1841 8°

(2) Revue de Liège. Prospectus. Tome. I. p. 1-6

(3) Revue de Liège. T. I p. 163

Voici Sainte-Beuve: "Il tremble de lancer une petite critique bien bénigne sur le chef d'oeuvre inconnu de quelque illustre poète-chevalu, et bientôt après, vous le voyez couloyer lourdement et brutalement les noms que nous sommes accoutumés à ne prononcer qu'avec le plus grand respect." voici Sainte-Beuve devenu l'âne galant. Evidemment il ne saurait rien faire avec grâce, et ses critiques "nous apparaissent, ce qu'elles sont réellement: des lieux communs historiques ou littéraires que nul n'oserait redire, tant ils sont rebattus, s'il s'agissait de les revêtir de l'expression qui leur est propre." Ceci est plus grave, Sainte-Beuve écrivain de lieux-communs. Mais Van Hulst n'en doit pas être fort assuré lui-même, car naïvement, il avoue que: "les arcanes de sa pensée sont tellement profonds qu'il se montrera rebelle à une seconde et même à une troisième lecture." Van Hulst a donc relu trois fois Sainte-Beuve avant d'en parler. Il est permis d'en douter, car la passion n'aurait sans doute pas duré aussi longtemps; en tous cas c'est flatteur pour nous qui comprenons Sainte-Beuve avant la troisième lecture.

Mais afin qu'on ne croie pas qu'il s'agit là d'une mauvaise humeur passagère, voici un peu plus loin, un autre article du même genre. (1) Dans La Revue des deux mon-

(1) Ibid. p. 329

des, Charles Labitte avait écrit un article pour réhabiliter la mémoire de J.M. Chénier. Sur le terrain littéraire, il avait fait remarquer que la versification d'Henri VIII (1791) était artificielle et prolixe, et que le Tableau de la littérature (1816) manquait "d'une esthétique ouverte et plus compréhensive."

Van Hulst accepte la réhabilitation historique, mais quant aux remarques littéraires, "il n'y a, dit-il, qu'un élève enthousiaste des paradoxes de M. Sainte-Beuve qui puisse tomber dans autant de monstrueuses hérésies littéraires, dans un aussi court espace !"

On sait que Van Hulst avait un faible pour Chénier et pour la littérature belge. Sont-ce des motifs de ce genre qui l'ont poussé à être si indulgent pour Ed. Wacken qui était plutôt romantique. A l'occasion de la publication des Fantaisies (1), Van Hulst écrit un article fort élogieux. (2) Nous y voyons paraître "l'inspiration spontanée du poète". Et Wacken "livré aux plus saintes inspirations de son art rappelle et par la noblesse de son art et par la portée de ses enseignements, tout ce que les anciens voyaient dans le ministère, dans le sacerdoce, dans la mission civilatrice du poète, de l'inspiré des Dieux."

(1) Ed. Wacken. Fantaisies. Liège. Oudart. 1845.

1 vol. 8°

(2) Revue de Liège. Tome III p. 209

Devant des exemples aussi caractéristiques, Alvin ne pouvait pas se donner tout entier. Ce n'est pas l'auteur d' "André Van Hasselt" qui devait parler, mais bien celui des "Recontemplations" (1)

Il donne en 1845, une étude sur la Divine Epopée (1840) d'Alexandre Soumet. (2) Avant de résumer l'œuvre, il s'écrit, en voyant que personne ne veut éditer ce poème: "Il importe de le répéter, de le crier bien haut: Alexandre Soumet, l'auteur des meilleures tragédies écrites dans ce Siècle, et bien connu de tout de qui lit en France,

(1) Louis-Joseph Alvin. Conservateur en chef à la Bibliothèque royale de Belgique. Membre de l'Académie royale de Belgique. Né à Cambrai, le 18 mars 1806

Les vers qu'il a fait ne sont pas mauvais. Son esprit, sans être des plus avancés, n'était ni rétrograde ni stationnaire. Ses principales œuvres sont:

- Sardanapale, tragédie, imitée de Lord Byron, représentée pour la première fois sur le théâtre royal de Bruxelles, le 11 janvier 1834. Bruxelles. Gambier. 1834. in 12°

Le folliculaire anonyme, comédie en trois actes et en vers. Bruxelles. Voglet. 1837. in 18°

Souvenirs de ma vie littéraire, recueil de vers et de prose. Bruxelles. Lesigne. 1834. in 18°

Les Recontemplations, par L. Joseph Van II. Moins de 12000 vers.

Galerie de contemporains. Eugène Robin, poète, critique, publiciste. - Louis Gruyer. Sa vie, ses écrits, ses correspondances. Fr. J. Navez. - Sa vie, ses œuvres et sa correspondance. Bruxelles. Bruyant, 1867. 3 vol. in 12°

- Notice sur F. J. Rétis. Bruxelles; Hayez. 1874. 12°

André Van Hasselt, sa vie ses œuvres. Étude. Bruxelles. Muquaardt. 1877. in 8°

Notice sur André Van Hasselt. Bruxelles Hayez. 1877. in 12°

(2) Revue de Liège. Tome III p. 413

n'a pas trouvé un éditeur pour sa Divine Épopée, pour la plus riche, la plus savante, la plus glorieuse production qui, depuis qu'il y a une langue française, ait illustrée le génie français."

Voici, un peu plus tard, (1) "les rêves d'un cerveau malade"; ce sont les contes fantastiques (1814) d'Hoffmann. Certes, il y a dans le livre des détails charmants.

"Il est bien peu de conteurs qui sachent exciter aussi vivement la curiosité: mais, il lui arrive si rarement de la satisfaire ensuite...." Car Hoffmann n'a pas^{le} goût très sûr, ni l'ironie très fine: "il parle si souvent du "rire homérique" de ses personnages, à propos de niaiseries qui ne nous ont pas même fait sourire, les résultats produits par sa féerie sont si vulgaires, si communs pour la plupart qu'en vérité, je ne comprends pas de quel front on ose rapprocher, de pareilles fadaïses, les noms de Voltaire, de Bernardin, de Lesage."

A cela, il n'y a plus rien à dire, sinon que Soumet, comme Hoffmann ne vivent plus que dans les histoires de la littérature.

(1) Id. T. VIII p. 94

Les périodiques de juste milieu ou sans opinion
précise.

La Papillote. (1832 - 1836)

La Papillote fut le meilleur journal de théâtre de l'époque, on pourrait dire le seul bon, car c'est le seul où l'on rencontre autre chose que des critiques d'acteurs, des faits divers et des mots pour rire.

Cependant, il ne faudrait pas s'exagérer la valeur des idées émises par les critiques. Il ne s'agit pas pour eux d'émettre leurs idées, mais, si on de plaindre à tout le monde, au moins de ne froisser personne. C'est le journal des mondains qui pensent peu, sont très polis, et veulent avoir quand même une notion vague des choses.

Si, au théâtre royal, les classiques et les romantiques se sifflent les uns les autres, le journal se tirera dans tous les sens pour mettre les gens d'accord. "Nous avons mal compris, dit l'auteur anonyme d'un article, (1) nous avons mal compris, nous, qui voulions qu'une réconciliation pût s'établir d'abord et durer ensuite entre l'administration et le public, nous avons mal compris, disons-nous, ces qualifications triviales appliquées aux siffleurs, et le terme de Bousingot ne nous a pas paru un raisonnement." Voilà pour les deux. Voici pour les classiques: "Le public a rendu son arrêt en accueillant froidement plusieurs artistes, qui ont trouvé dans d'autres personnes armées aussi vu l'axeux vers de Boileau et d'un sifflet en plus, une sévère opposition." Mais une phrase

(1) La Papillote. 24 Mai 1832 "Théâtre royal, débuts, la régence, les sifflets, la police."

aussi raisonnable et aussi modérée, eût peut-être froissé des partisans de la "Nouvelle école", selon une expression du temps, aussi, dans la conclusion, trouvons-nous à l'adresse de Boileau qu'il "n'était, du reste, ni artiste, ni entrepreneur."

S'il s'agit d'un auteur plus modéré que Victor Hugo, il sera accepté directement. Ainsi "Il pianto" (1833) d'A. Barbier est admiré sans réserve.(1) Et cependant c'est "un artiste rêveur et passionné" Mais revenant de "la patrie des Brutus et des Menotti" "il en a rapporté des chants grands comme les ruines qui les ont inspirés". Mais V. Hugo ne peut pas être admis.(2) La littérature ne doit pas "subir la loi que veulent lui imposer des romans bizarrement fantastiques,..... où l'on rencontre à chaque page le laid, l'horrible, le bizarre, l'obscur et le monstrueux des sentiments et des idées; où un néologisme effréné, symptôme de décadence et de barbarie, outrage la grammaire et l'art poétique." Et cependant on ne peut ne dire que du mal de Hugo. Il a tous les défauts imaginables, mais c'est un grand poète quand même. C'est un "homme extraordinaire dont l'esprit semble pétri d'ambrosie et de boue."

Ce journal est cependant, parmi ceux du même genre le seul qui ait vraiment une allure sérieuse et qu'il faille prendre en considération.

(1) Id. 24 févr. 1833

(2) Id. 13 janvier 1833. "Victor Hugo. Le genre hideux."

L'Artiste. (1853 - 1857.)

Mais en 1853, paraissait un autre journal plus intéressant. Au commencement, on peut lire un article qui promet. Il est de Ph. Bourson (1) qui dit, en effet, de C. Delavigne: "Il a fait une tragédie qui n'est ni de la nouvelle, ni de l'ancienne école, mais qui participe de toutes deux, qui est la conséquence de son système de transaction, et qui, comme toutes les choses transactionnelles, n'a ni grande élévation, ni profond abaissement." Malgré la cacophonie des consonnes et la lourdeur de la période, Bourson promet de n'être pas l'homme du juste milieu et d'avoir une grande élévation, à moins que ce ne soit un profond abaissement.

Continuons notre enquête. Voici Marie de G... (2) qui nous donne son avis sur la critique littéraire. En Belgique, elle n'existe pas. Tout le monde relève des défauts, mais personne n'examine systématiquement les qualités et les défauts des ouvrages. Et de fait, les critiques belges sont souvent des gens de bon sens qui nous disent leur avis, comme on le ferait dans une conversation, mais il ne faut pas exagérer le défaut. Il est des auteurs, nous le verrons, qui veulent faire mieux. Ce qui est le plus

(1) L'Artiste. T. I. p. 34. "Les Enfants d'Edouard - tragédie de Casimir Delavigne." — Pierre Philippe Bourson

En dehors de publications politiques, il a publié:
Encouragements à la littérature et à l'art dramatique.
Rapport à M. le Ministre de l'intérieur au nom de la
Commission. Bruxelles. Delompe. 1860. 8°

idem. 2^e rapport 1861

idem. 3^e rapport 1863

Ils sont extraits du Moniteur belge.

(2) Id. p. 61 "De la critique littéraire en Belgique."

caractéristique, dans l'article dont il s'agit, c'est l'exemple donné. Le modèle des journaux littéraires, c'est le Globe. L'exemple est audacieux. Allez trouver en Belgique des Chateaubriand, des B. Constant, des A. Thierry, des Thiers et des Sainte-Beuve ! Aussi l'Artiste n'en a-t-il pas trouvé et a-t-il dû se contenter de gens signant : A.B.; M.F.; R.; Bourson; Lefèvre ou Vautier. Nous allons voir ce qu'il en résulte.

Voici d'abord A.B. (1) Nous allons être renseignés immédiatement sur son esprit : "Lélia, amphigouri métaphysico-physico-mystico-poético-romantique en 5 parties et 45 ali-néas."

A.B. est de ces gens du monde qui nous donnent leur avis, leur impression à propos d'un ouvrage. On pourra admirer la profondeur et l'érudition avec laquelle il présente G. Sand au public : "On entend par Georges Sand, une dame titrée, probablement riche, qui habite Paris, qui j'aime à croire jeune, belle et bonne; d'ailleurs d'un esprit pénétrant et étendu, d'un style chaud et brillant, auteur de Indiana (1832) qui me semble un ouvrage distingué, de Valentine (1832) qui me paraît moindre, de Rose et Blanche (1831) que je n'ai pas lu, et de Lélia (1833) dont malheureusement je ne puis en dire autant." (2) Que ne peut-il

(1) L'Artiste. T. I. p. 85 Lélia, par G. Sand

(2) C'est moi qui souligne.

dire ? Qu'il n'a pas lu Lélia ? Ou bien, que Lélia lui paraît moindre ? Ou bien que Lélia lui semble un ouvrage distingué ?

Toujours est-il que l'Artiste, pour se faire "aussi gros" que le Globe ferait bien d'envoyer A.B. chez Sainte-Beuve.

M.F. ne fait pas autant d'esprit et reste dans des limites plus sages. (1) Il constate sans la juger l'attitude constamment triste et mélancolique de M. Desbordes-Valmore. Elle a d'ailleurs une profonde intelligence de l'âme. Mais elle a les défauts communs à l'école de Lamartine: un luxe d'images, une surabondance de métaphores accumulées, des expressions souvent vagues en entortillées et l'amour du néologisme (endeuiller, torser). Mais tant qu'elle reste dans l'expression des sentiments du cœur, elle est un excellent poète. Seulement si elle s'élance à travers les espaces du ciel, dans le vague de la pensée, on renonce à la suivre.

Monsieur Levêque est difficile, lui aussi. (2) Ecrivant un article sur R. Mérimée, il commence par faire une profession de foi classique, puis il résume la nouvelle: La double méprise (1833) il concède d'ailleurs que l'ouvrage se lit sans fatigue, sans émotions pénibles. Mais

(1) Id. p. 93. "Les pleurs, par Mme Desbordes-Valmore."

(2) Id. p. 118. "La double méprise par l'auteur du théâtre de Clara Gazul." - C. Levêque n'a rien publié qui soit connu.

Mérimée, et c'est là le malheur, n'est pas assez hardi pour repousser tout romantisme. On serait curieux de savoir quel romantisme Levêque a trouvé dans Mérimée, sinon celui des sujets. Levêque ne nous le dit pas, sans doute pour nous contrarier. Mais nous aurons notre revanche, car le voici qui, après s'être déclaré classique, va parler de Lamennais (1) et le prendre pour le plus grand poète de l'époque. Il cite un passage à l'appui de ses affirmations et conclut: "la main sur la conscience, dites si ce n'est pas beau, sublime, admirable." Boileau dût tomber en pâmoison sur le sonnet du Farnasse si ces lignes parvinrent jusqu'à lui.

Ph. Bourson écrivit, lui aussi, un article piquant et une superbe contradiction avec lui-même, dans un article sur E. Robin. (2)

D'après Bourson, Byron a eu une influence terriblement funeste sur notre littérature, et le Spectacle dans un fauteuil (1832-1833) d'A. de Musset ne prouve rien en faveur d'un théâtre libre. On trouve dans Robin quelques petites belles choses et il serait un poète s'il voulait "châtier un peu sa verve fougueuse et calmer l'ardeur poétique qui lui monte au cerveau; s'il voulait voir le monde tel qu'il est." Or le monde vit dans une époque de juste milieu. Voilà le réel.

(1) L'Artiste. — 29 Juin 1834

(2) Id. T. I. p. 134

E. Robin. Egoïsme. Poème dramatique. Paris. Chamerot;
1833 in 8°
Bruxelles et Mons. Leroux.

Donc pour faire oeuvre belle, Robin eût dû rester dans un juste milieu. Il me semble que c'est là le système des choses transactionnelles qui a empêché Delavigne de tomber trop bas, mais aussi de monter bien haut.

Nous rencontrons enfin quelques articles de J.B. Vautier. Il fait à Napoléon d'Abrantès, à propos de Deux coeurs de femmes (1) une "sermonce très verte".

C'est un élève des maîtres à la mode: "Même suffisance aveugle, mêmes prétentions à l'absurde. Avec cette différence toutefois que ces maîtres-là ont une langage qui embellit jusqu'à leurs erreurs, et que leur nouvel élève ferait bien de retourner pour un temps à l'école."

Un peu plus tard, (2) il remercie Nisard parce que son manifeste "est un arrêt de mort formulé d'avance contre la littérature facile. Le roman, le conte et le drame y sont déjà enterrés vivants; la poésie à la mode aura son tour, si tant est qu'on la puisse supposer vivante, à cause de l'espèce de faveur dont elle jouit encore dans le commerce."

Mais Vautier n'est pas encore apaisé. Voici que paraissent les Primivères d'A. Van Hasselt. Nous avons vu l'article un peu moqueur mais au fond très bienveillant que lui consacra Reirrenberg dans le Messager des sciences et des arts de la Belgique. (3) Avec Vautier, c'est un autre ton. (4). Il rappelle la dislocation de l'"Hexamètre"

1,2,3,4. voy. p.s.

par V. Hugo: "Puis on le remania, on le remit en scène, non plus souple comme un danseur, mais désossé comme un faiseur de tours. - Tel est le vers d'Alfred de Musset, vers grotesque s'il en fut jamais, véritable pantin disloqué, sans nerfs et sans articulations, qu'on a vu parader sur les tréteaux de quelques poèmes oubliés à présent, mais fort goûtés à l'époque dont je vous parle." Van Hasselt ne contrefait pas, sans doute, mais il copie V. Hugo. Croyez-vous cependant que l'oeuvre de Van Hasselt soit fort déplaisante ? Pas du tout: "Mais la lecture des Primevères, oeuvre nationale, a été pour moi un voyage de plaisir." Croirait-on que ce qui est folie au-delà de la frontière, ne le soit plus en deçà ?

La critique de l'Artiste est donc authentiquement fille d'Horace et de Boileau. Si nous avons classé ce périodique parmi les modérés, c'est qu'il va d'un excès à l'autre. Les articles de littérature pure sont d'un romantisme le plus échevelé qui soit, contes fantastiques, nouvelles macabres, littérature adultérine et impudique, se soutenant à grand renfort de chirurgiens, d'accoucheuses et d'assassins.

(1) Id. p. 197

(2) L'Artiste. t. I. p. 229

(3) Voir p. 29

(4) L'Artiste. t. I. p. 254

Il aurait été utile de faire pour cette revue une classe toute spéciale, car elle tranche nettement sur toutes les autres par ses excès, allant du classicisme le plus inexorable au romantisme le plus déchainé avec une facilité qu'aucun périodique de Belgique ou de France n'est parvenu à avoir pendant un certain temps.

Revue Belge. (1835 - 1843)

Voici, au point de vue littéraire, l'organe le plus important de l'époque. Ce recueil mensuel s'occupait de questions générales, d'histoire, de sciences, de littérature, de beaux-arts. Son but était d'affirmer la "Nationalité littéraire" belge.

Polain et Weustenraad la fondèrent en 1835 et la dirigèrent jusqu'en 1840, où elle se fusionna avec la Revue de Liège. (1)

Une vie de neuf années est une longue vie pour une revue de cette époque, surtout si l'on considère l'allure générale et comme la tonalité de la revue, grave et sérieuse; pas de petits cancans, pas d'articles pour rire, pas de satire politique, mais une ^{étude} ~~étude~~ ^{étude} et réfléchie des problèmes presque angoissants à cette époque.

(1) Cfr. Léridant F. Tables de la Revue Belge. op. cit.

On verra qu'elle ne fut pas l'organe d'une école ou d'un parti. Un auteur qui signe T. analyse dans le premier tome, l'ouvrage de De Decker: Religion et amour. (1) Il loue beaucoup de Decker et le défend d'imiter Lamartine, comme on l'en a accusé. Dans son second article il le félicite "de s'être écarté de la voie sombre et tortueuse où se sont égarés, sur les pas de Byron, tant de jeunes écrivains pleins de talent, qui croyaient avoir acheté, au prix de quelques souffrances domestiques communes à tous les hommes, le droit de maudire la société." Bref, il le félicite de n'être pas romantique.

La même année, (2) Van Hulst écrivait un article sur les Poètes latins de la décadence (1834) de Nisard. Certes ils sont souvent d'accord comme larrons en foire, et cependant Van Hulst n'est pas aussi conservateur que Nisard. il ne désespère pas de tous les poètes actuels et il estime beaucoup Chénier, Delavigne et Béranger.

Ysabeau, qui signe trois articles, est, avec des réserves de bon sens, nettement partisan des idées modernes. (3) Dans son premier article, il étudie le drame moderne. (4)

(1) Revue Belge. T. I. p. 188 et T. III. p. 583

(2) De Decker. Religion et amour. 1^{re} partie. Bruxelles Haumann. 1835. 1 vol. in 18°
Id. 2^e partie. id. 1836

(3) P. 245

(4) Victor-Frédéric-Alexandre Ysabeau. Né à Rouen, le 14 mars 1793, décédé à Paris, en mai 1873.

C'est un curieux personnage. Il écrivit quelques articles littéraires et les ouvrages suivants: Guide-Manuel de l'épicier-droguiste. - L'Aiguillon, - Chansonnier nouveau, dédié aux gueux. - Almanach du jardinier. - Le fermier. - Revue agricole. - Traité des engrais. - La ferme et le jardin.

(4) Revue Belge. "Du drame moderne" T. I. p. 2/1;
T. II. P. 11/

55
(est le premier

Pinto (1800) de Lemer cier des drames modernes. L'école des vieillards (1823) de C. Delavigne a toutes les conditions essentielles d'un drame. "Les scènes, mêmes les plus comiques pour la forme s'appuient au fond sur le pathétique. C'était du drame tiré de la comédie par une transition qu'on n'avait pas encore tentée. C'était une broderie comique sur un solide tissu pathétique naturel et vrai." L'industrie littéraire s'en étant mêlée, on eût vite fait d'aller au bout de l'horrible. Cependant quelques hommes cherchaient à faire vraiment de l'art; Il y en eût deux surtout, V. Hugo et A. Dumas, qui firent de véritables oeuvres d'art. Victor Hugo cherchant, après la polémique d'Hernani (1830) à produire un drame qui lui appâtât complètement, fit Marion-Delorme. (1830) C'est l'homme aux prises avec les imperfections de sa nature, c'est le besoin de l'infini, manifesté dans l'être fini, ...; et pour revers de la médaille, le vice; et pour résultat du vice, le malheur. Le drame entier pivote sur cette pensée, mais cette pensée est immense; en elle réside le germe de toute la poésie de l'humanité."

Certes, il y a des défauts. A une première lecture "les beautés accumulées de scène en scène masquent tout à fait les défauts. Celui dont on est le plus frappé après le premier éblouissement, c'est l'affection de bizarrerie, d'étrangeté, de trivialité;" "Malgré ces imperfections, Marion Delorme me paraît (j'en demande pardon au

romantisme) le type le plus éminemment classique du véritable drame,....comme la plus haute expression du beau sur la scène contemporaine."

Mais c'est pour Marion Delorme et non pour V.Hugo qu'Ysabeau dit ces choses, car il se demande immédiatement comment on peut, aussitôt après ce chef-d'oeuvre, écrire Triboulet, (1832) Lucrece (1833) ou Marie Tudor, (1833) étranges aberrations où des beautés du premier ordre et en grand nombre ne rachètent point le vice radical d'une conception exagérée et essentiellement fausse."

V.Hugo a cependant tenu en mains la matière d'un drame qui eût été supérieur encore à Marion mais il l'a sacrifié dans un article de revue, c'est Claude Gueux. Car la société n'est pas encore prête à recevoir tout V.Hugo. "Quand la société pourra sans pâlir voir jouer devant elle, non des crimes et des douleurs réveillées des temps barbares, mais ses propres douleurs, ses crimes à elle, qu'elle laisse ou qu'elle fait commettre en son nom, quand elle aura le courage de se regarder en face dans ce miroir, n'en doutez pas, le génie qui s'est emparé de Claude Gueux pour y puiser un cri si éloquent d'indignation et d'alarme, saura bien puiser dans ce fond de misère et de grandeurs ignorées."

Dans la seconde partie de son article, Ysabeau étudie l'histoire dans le drame. La société actuelle, avide de faits a obligé le drame à faire, plus qu'à toute au-

tre époque de fréquents emprunts à l'histoire, et le drame historique "a fait faire à l'art un pas immense dans sa véritable voie. Alexandre Dumas a écrit Henri III (1829)" Là se reconnaissait l'alliance du drame et de l'histoire, les éléments de l'antique tragédie: horreur, pitié; c'était une belle et réelle innovation, une route large et spacieuse ouverte loin des sentiers battus."

Malheureusement Dumas comme les autres tombe dans "ce mal nouveau" qui s'appelle l'actualité. Chez lui, comme chez les autres, l'histoire passe au second rang pour faire place à des éléments qui doivent simplement plaire au public.

Ysabeau n'a pas vu la presque incompatibilité de l'art et de l'histoire dans le drame comme dans le roman.

Son optimisme tombe quand il s'agit de la comédie. (1) La haute comédie n'existe plus. Scribe est faux. Il construit ses caractères non tels qu'ils existent, ni tels qu'il les voit, mais tels qu'ils veulent le "beau monde", celui qui dispense les succès dramatiques. Théodore Leclerc est peu curieux d'argent, il tâche toujours de se mettre au point de vue philosophique et ses petites compositions abondent en traits heureux. Mais, que voulez-vous ? il a ri du jury.

(1) Revue Belge. T.I. p. 175. "De la comédie en 1835"

Dans son troisième article, il s'oppose nettement aux pseudo-classiques. (1) Etudiant la poésie dans l'histoire, il trouve que c'est dans celle-ci que se trouve la fontaine de Jouvence de la poésie.

"Les survivants de la période accomplie se bouchent les oreilles et crient au scandale quand on leur démontre le ridicule énorme de ce qu'ils ont cru, enseigné, admiré. Mais quand même ils vous écouterait de la meilleure foi du monde, ils ne sauraient être amenés par la plus complète évidence à comprendre ces mots, littérature, philosophie, poésie, histoire, autrement qu'ils ont commencé à les comprendre. Pour eux, philosophie, c'est toujours l'ironie voltairienne; littérature, c'est toujours la reproduction des types convenus; poésie, c'est la langue versifiée, sonore, harmonieuse, douce ou ronflante selon le cas: point de poésie, pour eux, en dehors de ces limites, car, de leur temps, la poésie avait des limites, ni plus, ni moins qu'une figure de géométrie."

Nous avons analysé un peu complaisamment la prose d'Ysabeau, mais il y avait des motifs. C'est un amateur d'abord, et à ce titre, il fait partie du "grand public" dont il est intéressant de connaître l'opinion.

Mais ces articles ont un tour tout particulier. On dirait qu'Ysabeau n'a vu dans le romantisme qu'une introduction de l'histoire dans les genres littéraires,

(2) Revue Belge. T.I. p.1/. "De la poésie dans l'histoire."

et qu'il croit en elle comme en une régénératrice des vieilles formules.

A propos de la Jacqueline de Bavière de P. Noyer, (1) Demarteau fait remarquer que le désordre établi par la nouvelle école française ne peut convenir au théâtre belge qui doit être plus simple, plus aisé, plus viril. La raison qu'il donne a peut-être plus de portée qu'on ne le croirait à première vue: nous jugeons avant de sentir.

Je ne crois pas que ce soit le trait caractéristique du Belge, mais bien du classique. Il connaît ses modèles, il connaît ses règles et il en surveille l'application, il est heureux lorsqu'ils sont appliqués et il souffre de les voir violer.

Quant à Victor Joly, ^{qui,} en 1835, fit représenter son drame de Jacques van Artevelde, il est fortement critiqué par un auteur qui signe C.F., mais dont les avis, encore une fois, ne dépendent pas d'un système esthétique un peu lié. (2)

(1) Revue Belge. T. I
J. Demarteau, né à Liège le 7 février 1810, décédé le 16 novembre 1883, a publié de petites comédies: L'Electeur espagnol, comédie-proverbe (1835); Petit théâtre belge de la jeunesse (1852); une révolution dans les Ardennes, comédie-proverbe (1864); Robinson dans la lune (1870) La Jorger (1870)

(2) Id. T. II. p. 125
M. V. Joly Jacques Artevelde, drame en 3 actes et en 7 tableaux, précédé d'une chronique sur Jacques Artevelde et les troubles des Flandres au XI^e siècle. Bruxelles Wahlen 1835 in 18°. Le drame fut représenté pour la première fois à Bruxelles, le 24 juillet 1835.

L'année suivante, Louis Labarre publiait dans la revue sa satire sur Quelques écrivains du XIX Siècle. (1)

(1) Revue Belge. T. III p. 91

Cette satire fut insérée dans les satires et élégies de 1836.

Louis Labarre. né a Dinant le 1er mai 1810, mort a Ixelles, en 1892.

Poésies. Bruxelles Mertens. 1834; in 18°

Satires et élégies. Bruxelles. Maumann; 1836. 18°

Les feuilletonistes. Mémoire couronné au concours ouvert par l'auteur de Patrocle. Bruxelles. Impr. du Vert-Vert, 1840 in 12° 59 p.

Idem. Bruxelles Mertens 1867 in 8°

Une révolution our rire, comédie en 3 actes, représentée pour la première fois, a Bruxelles, sur le théâtre royal de la Monnaie, le 23 février 1843.

Bruxelles : Jamar et Hen. 1843. in 8°

La comédie parisienne. Revue illustrée des 1000 ridicules, travers, vices, parisiens, etc... Avril-juillet 1846. Paris.

Labitte. 1846. 2 vol. in 18°

Le point d'honneur, comédie en trois actes, en vers. Représentée pour la première fois, a Bruxelles, au théâtre des Galeries, le 23 juin 1854. Fleurus. Oudart. 1854. in 18°

Souvenir du drapeau. Bruxelles Brisruée 1855. 3 vol. in 12°

Au terme du voyage. Bruxelles. Lebègue 1859 1 vol. in 32°

Napoléon III et la Belgique. Bruxelles. Lacroix. 1860 in 12°

Waterloo. Seconde partie et fin de Napoléon III et la Belgique. Bruxelles. Lacroix 1860 in 12°

La Bourse des amis, comédie en un acte, Représentée pour la première fois a Bruxelles, sur le théâtre du Parc, le 8 mars 1862. - Bruxelles Vanderauwera. 1862 in 12°

Montigny à la Cour d'Espagne, drame en 5 actes. Représentée pour la première fois a Bruxelles, au théâtre royal des Galeries Saint Hubert, le 17 mars 1864. Bruxelles. Lacroix 1864. in 12°

Antoine Wiertz. Etude biographique, avec les lettres de l'artiste et la photographie de Patrocle. Bruxelles, chez l'auteur. 1866. in 12°

Idem. ibidem. 1867. in 8°

Vertus et gloires de l'Empire. Bruxelles, De Somer 1869. in 12° (en vers)

Panthéon Bonapartiste. Le livre d'or du bagne. Paris. Ghio Bruxelles, Vanderauwera, 1872. in 12° (en vers)

Théâtre. Le point d'honneur. Montigny à la cour D'Espagne, Jénneval. Bruxelles Office de publicité. 1880 in 12°

Reiffenberg suit le mouvement des lettres avec un esprit fort large.⁽¹⁾ Sous l'empire, la protection officielle, c'est-à-dire la censure, força les pauvres écrivains à s'occuper uniquement du mécanisme de la composition. Il n'y eut à cette époque qu'un grand poète que la religion récompensa, par les plus belles inspirations, du dévouement qu'il avait mis à relever ses temples."

Après l'empire, des jeunes gens pleins de zèle et de talent, à qui il ne manquait peut-être que de bonnes études (on comprend cette erreur à l'époque) se mirent à la recherche du vrai et du beau; la querelle entre classiques et romantiques était rallumée. "On comprenait que l'imitation exclusive des anciens était une source tarie." "En même temps, on voulait sortir du sensualisme encyclopédique; ces deux tentatives marchaient de front et dérivait d'une pensée identique. "Tous étaient d'accord sur ces points, mais on ne savait trop où aller chercher son inspiration. Les uns s'emparèrent des résultats auxquels étaient parvenus nébuleusement les philosophes rêveurs de la méditative Germanie. "Ils établirent la poésie subjective. D'après eux, le romantisme "peindrait l'homme interne, et le classicisme l'homme externe, définition juste en un sens, mais qui, réduite à ces

(1) Revue Belge. T.III p.261 "De la langue et de la littérature française."

termes, effacerait Racine de la liste des classiques."

Il y en eut qui regardèrent le sentiment religieux comme la base du romantisme. Pour d'autres le romantisme

serait l'éloignement de la forme matérielle. "Ce qu'on sent aujourd'hui au fond de tous ces aperçus, - c'est

que, quelle que soit la ~~sublimité~~ ^{sublimité}, la perfection d'un modèle, ce modèle ne peut poser une borne dans les voies essentiellement progressives de l'intelligence; c'est qu'il

il y a un modèle supérieur au génie individuel; la nature,

- qu'il faut imiter l'original avec toute la liberté de son imagination, avec tout le laisser aller de sa sensibilité."

Mais cela c'est le programme, "programme menteur comme la plupart des programmes." Certes il y a énormément

de talents, mais ils doivent refaire les arts, ils

manquent de convictions profondes. "On veut être vrai et

on va chercher la vérité dans la fange du vice et du crime.

On veut être vrai et l'on néglige cette vérité générale

de la nature humaine qu'avaient si bien saisie les

écrivains qu'on se flatte de surpasser, pour s'arrêter à

une vérité matérielle de temps, de lieu, de costume. - On

veut être moral et religieux et l'on caresse les mauvaises

passions, et l'on substitue le sophisme effronté

aux principes, et l'on grimace la foi sans rien croire."

Reiffenberg est cependant optimiste. La génération

actuelle aura ses successeurs. "qu'il est ^{une} liberté lit-

léraire comme une liberté politique, toutes deux renfer-
mées dans de justes limites; --- le scepticisme et l'i-
ronie ne flétrirons plus les nobles pensées, et leur souf-
fle aride cessera de dessécher la foi et l'enthousiasme."

Au fait les Belges, préférèrent toujours les justes
limites à l'enthousiasme exagéré et le XVIIe siècle au
XVIIIe.

Dans le même volume Noyer revient en question avec
Ch. Faider. (1) Faider craint que la littérature belge ne
soit la littérature française " à savoir celle qui sem-
ble vouloir défigurer le siècle et l'entraîner dans le
tourbillon d'une anarchie morale, dont quelques grands
génies, un Lamartine ou un Chateaubriand sont impuissants
à maîtriser la furie. " Il craint encore que la littéra-
ture belge ne soit la littérature allemande, " c'est-à-
dire, l'alliance d'une philosophie mystique et d'un radi-
calisme sans application actuelle. "

(1) Revue Belge. T. III. p. 514 "De la nationalité lit-
téraire en Belgique et du nouveau drame de M. Noyer."

Charles Faider. Né à Trieste, le 6 décembre 1811; mort à
Bruxelles, le 7 avril 1893. Procureur Général honoraire
à la cour de cassation, ancien ministre de la justice.
Paroles d'un Voyant. A. M. de la Lennais. Bruxelles. Méline
1834. in 16
C'est le seul ouvrage littéraire qu'il ait produit.

On peut consulter, dans l'Annuaire de l'Académie royale
des sciences, etc en 1894, p. 378. Une notice sur lui
par Alfred Giron.

Falder est difficile, mais c'est encore une idée courante en Belgique que la littérature doit être mi-française et mi-allemande. Et de fait nos grands auteurs sont des flamands écrivant en français, comme Van Hasselt, Rodenbach, Verhaeren, à moins que ce ne soit à peu près le contraire, comme avec Decoster.

Les Satires et élégies de Louis Labar venant de paraître (1), X, en profite pour faire remarquer qu'il manque de jugement en mêlant dans son anathème les écrivains de talent et les écrivains sans mérite. "C'est là une injustice qui atteste un défaut de jugement et un manque de goût." La chose est vraie en soi, mais il faut songer que Labarre n'a que 26 ans, qu'il vient d'oc de finir ses études et qu'il est plein encore des idées classiques et conservatrices au dernier point que lui ont inculquées des maîtres très dévoués mais trop arriérés. Il eut été bon de le faire remarquer et d'être plus indulgent.

Mais voici un nom plus connu: Lesbroussart. Les Portraits littéraires de G. Planche viennent de paraître (2) et Lesbroussart de les analyser (3) "M. Planche est un homme d'esprit et de savoir et le fait trop voir. Mais il est

(1) Un vol. in 18° à Bruxelles, chez Haumann

(2) Réimprimées chez Méliné en 3 vol. en 1836

(3) Revue Belge. T. IV p. 389.

franc,

65

et a un sens littéraire obtus." Lesbroussart est un homme expéditif. Parmi les portraits, il va en choisir un dont il connaît mieux le modèle et c'est d'après celui-là qu'il jugera le portraitiste. Le procédé est commode, rapide, mais pas toujours très sûr, surtout a cette époque.

Suivons Lesbroussart dans son étude. Il a choisi George Sand, et disons le tout de suite, il en est épris. On trouve rarement sous la plume d'un critique belge un passage aussi longuement élogieux pour un auteur contemporain. "Je l'avouerai, c'est au portrait de G. Sand que j'aurai couru d'abord, lors même qu'il ne se fût pas trouvé à l'entrée de la galerie, et beaucoup d'autres, j'en suis certain, partageront mon empressement. Il y a dans cet écrivain déjà célèbre, mais dont la renommée doit croître encore et s'affermir avec les années une telle réunion de qualités rares dans tous les temps: la puissance de l'invention et l'art de la composition, une raison sûre, haute, vigoureuse, qui se fait discerner à travers les élans d'une imagination ardente et féconde, l'intérêt le plus tendre ou le plus poignant obtenu par une extrême sobriété de moyens, l'observation pénétrante et aiguë des êtres du monde réel, la conviction triste et intime de leurs conséquences fatales, la sensibilité qui gémit ou l'équité qui s'indigne, une mâle énergie et une grâce toute féminine, enfin et surtout un style qui s'ajuste de lui-même a la pensée, souple, facile, harmonieux." Et cependant,

il paraît que l'admiration de Planché va au delà de toute mesure. Jusqu'où va-t-il alors ? Car Lesbroussart reprend encore son panégyrique. "Quoi que puisse ajouter à son oeuvre cette femme extraordinaire qui, à peine dans la force de l'âge, n'a peut-être pas encore donné le dernier mot de son talent, le style suffira pour assurer une longue existence à ses ouvrages, souvent austères par le fond, toujours attrayants par la forme, pleins d'enseignements, de poésie et aussi de dangers pour ceux qui n'en comprendront pas l'ensemble et la direction." Car voilà le malheur, c'est que G. Sand est immorale, ou du moins dangereuse pour des lecteurs non avertis. Il est impossible de ne voir dans ces lignes qu'un éloge de classique. Il faut bien voir là plus que l'application heureuse des règles de Boileau ou plutôt qu'une continuation géniale de la tradition romanesque du grand siècle. Le roman est devenu un genre sérieux digne d'entrer en ligne de compte, avec la tragédie devenue drame, plus utile, ou du moins plus philosophique que l'épopée. Lesbroussart a donc une vue large sur l'évolution de la littérature, il admet le romantisme.

Il n'en est pas de même avec l'amusant François Grandgagnage. Il nous donne une satire sur le romantisme (1), qui n'est qu'un résumé de son ouvrage: Voyages et

(1) Revue Belge. T. II. p. 418

aventures de M.A.Nicolas au Royaume de Belgique. Il intitule sa satire: "Alfred Nicolas ou la littérature monstre"

François Grandgagnage. Néa Namur, le 24 juin 1797. - Mort à Embourg, lez Liège, le 19 février 1877.

Un coup d'oeil sur l'ensemble des titres de ses principaux ouvrages montrera la diversité de ses occupations:

Voyages et aventures de M.A.Nicolas au Royaume de Belgique. Bruxelles, Leroux, 1835, 2 vol. in 12
Lettre sur le duel. Liège, Jeunehomme. 1836. 1 broch. 8°
De la Belgique en cas de guerre. Bruxelles. librairie polytechnique. Liège Jeunehomme 1840 Broch. 8°

Wallonnades. Liège. 1845. Oudart. 8°
Le Désert de Marlagne. Namur. Wesmael. Legros 1849 in 8°
Chaudfontaine. Bruxelles Decq. 1853. 8°
Le Congrès de Spa: Nouveaux voyages et aventures de M.A.Nicolas au royaume de Belgique. Liège Renard 1858-1872. 5 vol

Coutumes de Namur et coutumes de Philippeville. Bruxelles Gobbaerts 1869-1874 2. vol. 4°

Aduatica. Géographie ancienne. Bruxelles. Hayez. 1874. in 8°
La Vie champêtre de M.A.Nicolas. Liège. Grusé 1874 in 18-
La vie Urbaine de M.A.Nicolas. Liège Grusé. 1875 in 18-
Les nouveaux loisirs de M.A.Nicolas. Liège. Vaillant 1876 in 18.-

Une oeuvre nous intéresse particulièrement: les voyages et aventures de M.A.Nicolas. Classique au sens le plus étroit du mot, il se rachète par son esprit parfois tendu et dilué, souvent wallon et gros, mais toujours gai et amusant. Au fait, je crois qu'il couvrait souvent la colère, mais il n'y paraît guère. Mais Nicolas ayant eu du succès, il le fit servir à des théories sur tous sujets, philosophiques et autres. Dans son premier ouvrage, il fait voyager en Belgique le romantique belge Alfred Nicolas et son fidèle, mais peu intelligent secrétaire Gaspard, comme don Quichotte et Sancho Pansa. Il est plus grotesque, plus méchant et moins spirituel que Cervantès, plus pétulant et moins positif, moins ennuyeux et moins soigné que Bouvard et Pécuchet. Il n'a vu dans les romantiques, autre chose que la production étrangement abondante d'une littérature immorale et facile. Mais il généralise et reproche aux vrais littérateurs les fautes commises par les écrivassiers dont les noms ont disparus de l'histoire littéraire. Il apparaît nettement dans ses idées et dans son style qu'il manquait presque complètement de goût. Il peut cependant se lire encore facilement malgré cela.

Nous y verrons paraître tous ses griefs longuement développés dans son roman. Les voici tous résumés:

"Voyant donc aujourd'hui que la littérature,
Pour éclater au loin, brandit un gros tison,
Et jette avec fracas le feu dans la maison,
Nicolas fait un livre en baroque, en terrible,
En gothique, en nautique, en gazeux, en horrible."

Il y a l'abondance de la production, l'éternel grief aux auteurs:

"Le maître, en cheminant, fait quatre-vingt-cinq drames,
Cent contes, vingt romans, jette enfin feux et flammes"

Et ceci est à rapprocher de l'opinion de Raoul qui prétendait que V. Hugo n'avait fait que du remplissage dans son ouvrage sur la Vallée du Rhin.

Il y a encore l'immoralité des romantiques:

"Mais bientôt pour tâter du genre drolatique,
il conduit son Gaspard dans la maison publique,
Et le mettant à nu comme un méchant vaurien,
Dans un chapitre en blanc, qui partant ne dit rien,
Il fait monter le rouge aux pudiques visages
De ceux qui de Balzac n'ont pas lu les ouvrages."

Tous les grands noms doivent passer par ses fourches caennaises.

On peut utilement consulter sur Grandgagnage:
La notice que lui a consacrée Stecker dans l'Annuaire de l'Académie royale de 1878. Celle de M. E. Delmarmol, en 1877 au T. XIV, p. 133. Des Annales de la société Archéologique de Namur.
V. Rossel. Histoire de la littérature française hors de France. Lausanne Payot. 1894. 1 vol. in 8°

"Oh! Vraiment tout se trouve en ce livre divin.

voulez-vous du Hugo ? voulez-vous du Janin ?

Si vous voulez du Sand?...Mais voulez-vous du Sue?"

"Vous rejetez bien loin ce tas de bouquins neufs,

Et le chaud George Sand vivant de jaunes d'oeufs;

Et Soulié qui le suit en léchant la coquille,

Et Beauvau qui chez nous vient draper sa guenille

Et Royer qui veut mordre et n'a pas une dent,

Et Masson, pour nous plaire aux pendus se pendant,

Et Goslan, de Paris fatiguant la Revue,

Et le grand Lamennais, la suolime sangsue,"

"Et le voilà rimant le vers doux et coquet

De Marion de Lorme et de Monsieur Musset."

Voilà des vers comme il s'en lisait dans la haute société liégeoise où son esprit faisait rechercher leur auteur.

Pour nous reposer, lisons un article sur Paul et Virginie

(1787). Bernardin de Saint-Pierre est plus inoffensif, il

est déjà ancien, et puis l'auteur de l'article, Victor de

Mérex semble ne suivre les choses du jour que d'un peu

haut, d'où l'on voit les ensembles et d'où la certitude de

n'être pas en danger donne à l'âme plus de sérénité.

Mérex nous fait un joli tableau du XVIII^e Siècle.(1)

(1) Revue Belge. T. VIII. p. 62 "Quelques réflexions sur Bernardin de Saint-Pierre, à propos d'une nouvelle édition illustrée de "Paul et Virginie".
Victor de Mérex

===== Il n'est pas connu dans les bibliographies.

Il le fait sans haine ni bienveillance, avec un détachement remarquable. Il formule, en passant, un léger regret à l'esprit de salon, à "cet art de parler pour parler, d'aiguiser une épigramme, de narrer une aventure galante, riens délicieux, adorables cancans, dont le secret va s'éteindre avec la dernière grande dame d'autrefois." Malheureusement, cette société évoluant au milieu d'un papillotement de poudres et de reflets dorés était timide, pleine de vieux préjugés à l'égard des créations de l'art et de la pensée.

L'auteur nous brosse le tableau du salon de Madame de Necker, où Buffon montrait ses beaux habits et régénait les belles manières. "Autour de lui se groupaient Marmontel, La Harpe, Saint-Lambert, et tous ces hommes alors célèbres, oubliés aujourd'hui, auxquels on accordait le titre de poète et de philosophe, parce qu'ils avaient écrit un Madrigal pour l'Almanach des Muses et un article anti-religieux pour l'Encyclopédie." C'est dans cette société que le sauvage Bernardin vint lire son virginal roman. "Avant que l'auteur eût cessé de lire, M. de Buffon avait en baillant demandé sa voiture; Thomas s'était endormi; les plus rapprochés de la porte s'étaient esquivés sans bruit, et le jeune homme, après avoir, le cœur navré, achevé la lecture au milieu du silence glacial de l'assemblée, sortit convaincu qu'il s'était trompé et résolu à jeter son livre au feu." Il ne le fit pas, et eut

bien raison, car "cette publication fut le dernier grand événement littéraire, et comme le dernier adieu du XVIII^e siècle à la paisible gloire des lettres."

Depuis lors, en effet, il s'est étendu sur les champs de bataille et la littérature a suivi, elle a semblé avoir été écrite avec un scalpel ou un poignard. Heureusement nous revenons à Virginie, la douceur et la pureté de son amour ranimeront chez tous "les rêves les plus doux, les plus chères illusions de la jeunesse."

On ne peut dire que l'auteur ait pris parti, car il ne loue que Bernardin de Saint-Pierre, et en passant, la Nouvelle Héloïse. Avant et après, la littérature semble être nulle. Il est incroyable qu'un homme puisse se contenter pour toute lecture, de deux romans. Il serait plus étrange encore qu'il en parlât avec tant de détachement. V. de Mérex me semble avoir voulu faire simplement un peu de réclame à un livre qui lui plaisait, car nous retrouvons tout à fait le style des préfaces d'aujourd'hui.

Dans le même tome, nous trouvons une imitation bien faible des Voyages d'A. Nicolas, par Louis Labar. (1)

Nous assistons, la même année, encore à une tentative qui marque l'avancement des idées. Un auteur qui signe A. de V..... cherche à donner pour des poètes épiques comparables à Homère et Virgile: Chateaubriand, Walter-Scott,

(1) Revue Belge. T.VIII. 1838. "Un mois à Paris, ou le fameux petit tour de France du poète Marie-Amour-Janvier, recueilli et mis en lumière par Jacques Bienaise."

Cooper, Ballanche. (1) On rencontre des idées fort justes, par exemple: "Chez les modernes, les restaurateurs de l'épopée française, prenant la forme pour le fond, ne se souciaient guère, ni eux, ni leurs lecteurs, de la vérité, source unique de toute poésie, de l'épopée en particulier. On eut recours au merveilleux, au surnaturel, on fit converser la renommée et la discorde, Saint Louis et Henri IV; mais quand Homère mettait en scène ses dieux et leurs miracles, il y croyait, et son auditoire aussi. On tuait donc l'épopée, précisément avec les médicaments destinés à la ressusciter."

Quant au reste, l'auteur a simplement confondu le roman historique ou le roman d'aventures et l'épopée, les Natchez, Paul et Virginie, Ivanhoé, les Puritains, le dernier des Mohicans ne sont pas plus des épopées que Chatterton, Marion Delorme, Hernani, Lorenzaccio ne sont des tragédies. Pour J. de Saint-Génois, (2) le roman historique est une bonne chose, du moment qu'il ne ment pas trop im-

(1) Revue Belge. "De l'épopée au XIXe siècle."

(2) Revue Belge. T. XII p. 207

Jules de Saint-Génois. professeur-bibliothécaire à l'Université de Gand, ancien archiviste provincial de la Flandre orientale, membre de l'Académie des sciences etc..., né à Lennik-Saint-Quentin (Brabant), le 22 mars 1813, décédé à Gand, le 10 septembre 1867.

Il n'a écrit que des ouvrages d'histoire.

pudemment, c'est un vulgarisateur de premier ordre.

Dans ce genre, Walter-Scott, F. Soulié, Jacob, A. de Vigny sont admirables. Quant au roman de Coomans, (1) à part un peu de monotonie dans les luttes et les intrigues, il est bon de toutes parts, le dénouement, conforme à la réalité est hautement moral et quelques caractères sont tracés avec habileté et unité.

En 1840 parut l'Ecuelle et la besace d'Ernest Buschman (2). Le critique, qui signe C.F., (3) admire sa précision scientifique. Il lui trouve "un beau style au service d'une brillante imagination."

"On lui a reproché une imitation marquée du genre de M.V. Hugo; ce reproche est fondé: mais à mesure que M. Buschman avancera dans la carrière, il acquerra plus d'indépendance dans ses allures, et sa personnalité s'accusera avec plus d'énergie: en attendant, il faut reconnaître que notre jeune poète a pris pour modèle un poète illustre, dont la

(1) Coomans aîné. Richilde ou Episodes de l'histoire de la Flandre au XI^e siècle. Gand. Hebbelynck. 1839. 2 vol. in 12^e

2^e édition grand in 4^e avec 10 lithographies exécutées par Coomans, Correns, Melser, J. Jacops, Block.

(2) E. Buschmann. L'Ecuelle et la besace, scènes historiques du XVI^e siècle.

(3) Revue Belge. T. XIV p. 74

magnifique poésie mérite d'être étudiée, bien qu'il soit prudent de ne pas le suivre dans le vol hardi qui ne va qu'à ses fortes ailes."

Il semble qu'au fur et à mesure que nous avançons, la revue se fasse de plus en plus hospitalière aux idées nouvelles. En fait, elle n'avait pas d'opinion, et ce sont les collaborateurs qui résistent de moins en moins au romantisme.

La même année Adolphe Mathieu adressait une prière en vers à V. Hugo (1) lui demandant de faire pour De

(1) Adolphe Mathieu. Professeur agrégé de l'Université de Liège, conservateur de la bibliothèque ^(publique) de Mons, ensuite Conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences etc... Né à Mons, le 22 juin 1804, décédé à Ixelles, le 13 Juin 1876.

Il a écrit énormément, à peu près 197 volumes ou brochures. Nous ne donnons que ses principaux écrits littéraires:

La Dewezade. (Namur, 1822) in 8°

Poésies de Collège. (Mons Capront) s.d. 8°

Passe-temps poétiques, ou poésies diverses. Mons. Hoyois - Dérely (1833) in 12°

Deux mariages pour un, Vaudeville en un acte et en vers Représenté pour la première fois sur le théâtre de Mons le 11 mars 1836, etc... Mons. Piérart. 1836. in 12°

Roland de Lattre. (œuvre qui comprend une étude et un poème. ils furent remaniés et publiés cinq fois.)

Poésies de cloche. Mons, Piérart, 1846. in 18°

Biographie Montoise. Mons. Hoyois. 1848. 1 vol. 8°

Notice sur Frédéric-Auguste-Ferdinand-Thomas baron de Reiffenberg, conservateur de la Bibliothèque royale de Belgique, etc. Publiée par la société des bibliophiles belges, séant à Mons. Mons. Hoyois 1850. Broch. 8°

Roland de Lattre, épisode historique en un acte et en vers, mêlé de chant, représenté pour la première fois sur le théâtre de Mons, le 14 janvier 1852. Bruxelles Lelong. 1852. Broch. in 18°

D'aubigné, comédie en deux actes et en vers, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, à Bruxelles, le 23 avril 1853. Bruxelles Lelong 1853 broch. in 18°

Lattra, ce qu'il avait fait pour Palestrina. (1) Il avait dû bien évoluer depuis ses premières années de vie littéraire. Hugo, en homme poli, lui répondit quelques mots lesquels il promettait de faire un jour ce qu'on lui demandait, ajoutant que Mathieu était très capable de le faire aussi bien que lui.

Dans le même volume, nous avons une poésie à Lamartine, par Gaucet. Décidément la revue tourne au panégyrique, car voici en 1841, A.S. de Saint Valry qui écrit un article élogieux pour V. Hugo. (2) Le ton aurait-il tant

Oeuvres en vers. Trois volumes sans date à Bruxelles, chez Devroye, à des époques diverses.

- 4e vol. ibid. 1852
- 5e vol. ibid. 1856
- 6e vol. ibid. 1856
- 7e vol. ibid. s.d.
- 8e vol. Bruxelles. Gobbaerts 1866
- 9e vol. ibid. Truijts s.d.
- 10e vol. ibid. Berghmans s.d.

On peut consulter:

De Reume; Biographie belge, Adolphe Mathieu, de Mons, dans Biographie générale des Belges morts ou vivants.

Bruxelles-Muquardt 1849. 1 vol. in 8°

La notice d'A. Wouters sur Adolphe Mathieu dans le Bulletin de l'Académie royale des sciences, etc... 1880, p. 207

(1) Dans les Rayons et les Ombres.

(2) Revue Belge. T. XIX. "A mon vieil ami V. Hugo, après son discours de réception à l'Académie française, le 3 juin 1841."

Saint-Valry est le pseudonyme de M. A. Souillard. Adolphe Souillard de Saint-Valry (1802-1862). C'est un ami d'enfance de V. Hugo. Il aimait d'ailleurs en lui, autant l'homme politique que le poète. Voir Ch. De Desgranges. La presse littéraire sous la restauration op. cit. pp. 27, 99, 104, 111, 119, 203, et 261.

changé depuis 1836, quand Grandgagnage écrivait sa satire.

Bien sot qui le croirait, car en 1842, L.V. Raoul écrit un article sur la littérature dramatique. (1)

"Si le théâtre n'est plus qu'une école de corruption, les chers de famille nous saurons gré d'avoir cherché, autant qu'il était en nous, à préserver leurs enfants de

(1) Revue Belge. T. XX. p. 277. "Sur la littérature dramatique" (Extrait d'un cours fait à l'Institut Gaggia à Bruxelles).

Cet institut situé rue du Berger n° 21 au faubourg de la porte de Namur, avait un programme tout particulier. Il était partagé entre quatre divisions. 1^{re} division Maison Hollandaise ou Allemande; durée des cours; un an et demi; on y étudiait le hollandais ou l'allemand et le français, l'arithmétique, l'écriture, le dessin et la musique. Les récréations étaient toujours remplacées par des leçons de chaises. Les vacances étaient à peu près prosrites. 2^e division. On ne parle plus que le français. Les cours sont les mêmes. A la fin de l'année, on commence le latin et le grec. Durée des cours, un an et demi. 3^e division. Maison anglaise. Durée des cours, trois années. Pendant la première année, la langue parlée était l'anglais, puis, chaque semaine, une des langues apprises. L'étude principale était le grec et le latin. On y ajoutait la géographie, l'histoire, l'arithmétique et le dessin. En troisième année, on étudiait la prosodie, l'algèbre et la géométrie.

4^e division. Maison de Belles-Lettres. Durée des cours: deux ans. Pendant la première année on étudiait les mathématiques et la physique. Chaque semaine, les élèves faisaient des devoirs de latin et de grec. On répétait les leçons données dans la 3^e division et on y ajoutait l'étude de l'Allemand et de l'italien, du dessin et de la musique.

Pendant la seconde année, on étudiait la logique, les littératures grecque et latine, l'histoire, la physique, l'italien et l'espagnol.

Les élèves pouvaient alors passer à l'Université.

Ces renseignements sont tirés du prospectus qui a parue en 1829. Les cours commencèrent le 1^{er} Octobre 1829.

77

la contagion d'une aussi détestable école. C'est dans cette vue, Messieurs, que je vais vous faire passer rapidement sous les yeux les titres et le sommaire de quelques monstruosité dramatiques de notre époque. "Quelles sont ces monstruosité ? Marion Delorme (1830): "aucun des ornements qui peuvent enjoliver d'ignobles et scandaleuses aventures, ne fait défaut aux chastes crayons de l'auteur." Marie Tudor (1833) A qui fait passer le spectateur "par cette foule de sensations inaccoutumées, déchirantes, qui agacent si délicieusement les nerfs des femmes, et conviennent bien mieux que le goût trop délicat des anciens, aux mâles et vigoureux caractères des hommes de nos jours." Le roi s'amuse. (1832) Mais il y a d'autres auteurs que V. Hugo, il y a Dumas et Dineux dans Richard d'Arlington, (1832), il y a la Chambre Ardente, il y a le Philosophe et le bandit, il y a la Vénitienne, il y a la Tour de Nesle, (1832) il y a Lucrece Borgia (1833). Et Raoul termine: "que serait-ce si je vous disais ma pensée sur le Roman - 4"

On conçoit que pareille opinion puisse s'émettre devant des rhétoriciens, encore qu'on puisse y mettre plus de justice et moins de bile. Mais le faire lire, à des gens sérieux, c'est un comble

H.C. Analysant l'Histoire des idées littéraires en France d'A. Michiels, trouve qu'il juge sévèrement et

justement le XIXe Siècle.(1) Il est permis d'en douter. Cette opinion est à rapprocher de celle du baron de Stassart dans le Trésor national.(2) Stassart trouvait dans Michiels un blâme injuste à la littérature classique. En fait, Michiels n'est pas partisan des classiques, il déteste particulièrement Voltaire dont le scepticisme ironique détruit tout et ne construit rien, mais les auteurs ses contemporains ne lui plaisent pas toujours et il s'est parfois montré injuste à leur égard. C'est la littérature du commencement du siècle qui lui plaît. Michiels fait des théories, un peu à la manière de Mme de Staël. Il part de la même idée qu'elle, à savoir le perpétuel progrès de l'homme. Aussi le XIXe Siècle vaut-il beaucoup mieux que le XVIe et Sainte-Beuve s'est lourdement trompé dans son Tableau de la poésie française au XVIe Siècle. Le XIXe Siècle vaudra donc mieux, lui aussi, que le XVIIe. Michiels analyse finement les œuvres des romantiques, mais pour les derniers venus, il a parfois des paroles qui pourraient être plus justes et plus équitables.

En 1843, Melle. Louisa Stappaerts publiait une poésie dédiée à V. Hugo, en guise de condoléances pour la mort de sa fille.(3)

(1) Revue Belge. T. XXIII p. 380

(2) Cfr. p. 29

(3) v.-p.s.

La revue, dans son ensemble est l'organe de gens très modérés, sauf les deux articles de Grandgagnage et de Raoul, évidemment. On peut cependant marquer un léger fléchissement vers le romantisme. Isabelle au commencement est une exception, à la fin, Raoul détonne extrêmement. La revue commence par accepter timidement quelques idées novatrices, et elle finit par publier du Saint-Valry et des poésies en l'honneur de V. Hugo. Cependant, faut-il attribuer cet esprit à une directive des administrateurs ? J'en doute fort, car au commencement, Weustenraad, (1) romantique avéré,

(3) Revue Belge. T. XXV p. 140
Louisa Stappaerts. (Mme Louise Ruelens) née à Anvers, le 15 mars 1818, décédée à Ixelles, le 4 juin 1884.
Oeuvres poétiques 1. Poésies religieuses [parues en 1843]
 2. Les pâquerettes [parues en 1845]. Tournai Casterman 1858
 1 vol. in 12
Causariés. Bruxelles. Biénez, 1848. 1 vol. in 12
Fleurs des Blés. Tournai. Casterman. 1859. 1 vol. in 12

(1) Weustenraad Jean-Theodore-Hubert. Né à Maestricht, le 15 novembre 1805, décédé à Jambes (lez Namur) le 25 juin 1849.

Chants de réveil (poésies), par Charles Donald, Belge. Tongres, Billeu, 1831. Broch. 8°
Laruelle, drame historique en cinq actes. Liège, Jeunehomme 1836. vol. in 18°
La grotte de Tilff. Liège. Jeunehomme 1837. in 8° 32 pp.
Le Remorqueur, poème. Liège. Oudart, 1842, in 8° 22p.
Le haut-fourneau, poème. Liège. Redouté. 1844 in 8° 26 p.
Poésies lyriques. Bruxelles. Decq. 1848. 1 vol. in 8°

On trouvera tous les renseignements nécessaires dans l'ouvrage suivant:
F. Séverin. Theodore Weustenraad, poète belge. Bruxelles rue des Minimes, 1914. 1 vol. 8°

80

dirigeait la revue avec Polain (1) disciple de A. Thierry, tandis que en 1840, elle fut reprise par Lesbroussart et Colson. (2). Il faut plutôt voir dans cette évolution, un effet et un graphique de l'évolution littéraire des Belges.

Revue nationale de Belgique. (1839 - 1847)

Autant et plus que tout autre revue de l'époque, celle-ci était d'"intérêt général"; un coup d'œil jeté sur une

(1) Polain Mathieu-Lambert. Ancien archiviste de la province de Liège, administrateur, inspecteur de l'université de Liège, membre de l'Académie des sciences, etc., de Belgique, né à Liège, le 25 juin 1808; décédé dans cette ville, le 4 avril 1872.

Il a écrit d'innombrables brochures historiques et comptes-rendus qu'il serait long et peu utile de signaler ici.

On peut consulter:

La notice de De Decker dans L'annuaire de l'Académie royale des sciences etc. de Belgique. Année 1873 p. 189
A. Le Roy. Liber memorialis - L'Université de Liège depuis sa fondation. Liège - Carmanne. - 1869 - 1 vol. grd. in 8°. Colonnes 11 à 24.

(2) F. J. Henri Colson, professeur de rhétorique française à l'Athénée Royal de Liège, né à Liège, le 16 Juillet 1814, décédé en cette ville, le 30 juillet 1854.

Traduction interlinéaire de l'art poétique d'Horace. Liège. Collardin in 1826. Broch. in 8°

Il publia quelques extraits de la Revue Belge, des souvenirs, trois nouvelles et une notice sur Etienne Hénau.

Grammaire française élémentaire. Liège 183... in 8°

Maubert. Liège, Desoer 1851. 2 vol. in 18°

Mélanges. Nouvelles et poésies. Liège. Desoer, 1856. vol. in 18°

On peut consulter:

V. Hénau. Notice sur Henri Colson. Liège. Redouté. 1859.

Broch. in 8°

U. Capitaine. Nécrologie liégeoise. pour 1854

table de matières nous édifiera. Voici celle du tome troisième (1841): "La guerre de la marmite, sous Joseph II, en 1794 - Souvenirs d'Allemagne. Weimar; Goethe, Schiller; - Histoire et description des voies de communication aux Etats-Unis et des travaux d'art qui en dépendent, par Michel Chevalier. - Aperçu général sur l'Egypte, par Clot-Bey. - Notice sur un nouveau système de ponts en fonte, par C. Marcellis et Duval. Des systèmes de ponts. - Etude sur l'Espagne. - Description des Landes et des Steppes des Kirghez-Kazaks, par Alex. de Lerchine, traduit du russe. - Au grand concours des Collèges. - Entre l'Europe et l'Asie, Voyage dans l'Archipel, par le prince Pukler-Muskan. - Récits des temps Mérovingiens, par Augustin Thierry. De l'opinion de M. Thierry sur l'origine des communes belges. - La démocratie en Amérique par A. de Tocqueville. - Récits de l'histoire de la littérature française, par Nisard. - Politique Belge. De la neutralité de Belgique. - Des partis en Belgique, lors de la première invasion française en 1792 (suite) - Voyage du Maréchal duc de Raguse, Organisation militaire. Etude à faire en Belgique sur cette matière. Les régiments-frontières d'Autriche. - Les Colonies militaires de la Russie. - Politique intérieure. Le ministère, ses actes et ses adversaires. - Souvenirs de la Suisse. "

On le voit, la place faite à la littérature était relativement restreinte, et les articles insérés sont rarement signés.

Elle n'est pas, comme la Revue belge, le rendez-vous de toutes les opinions, mais tient le juste milieu, entre les deux extrêmes. Elle est classique-romantique, critiquant l'excès de l'un et l'excès de l'autre, et penchant plutôt vers les romantiques modérés, par un esprit de liberté. Plus amie de Chateaubriand et de Madame de Staël que de V. Hugo et de Lamartine, sans parler d'A. de Musset, naturellement. D'ailleurs voici un exemple significatif: (1) "Les inventions trop hardies de V. Hugo, dont quelques-unes étaient nécessaires, mais dont il sent lui-même la hardiesse, puisqu'il ne les applique qu'au style dramatique et n'en fait point usage dans ses compositions lyriques; des poèmes de longue haleine comme Jocelyn et la Chute d'un Ange, écrits au courant de la plume, comme l'idée et l'expression viennent, sans songer que ce n'est pas toujours la meilleure idée, l'expression la plus convenable qui vient la première, voilà ce qui a fait un mal incalculable au langage des vers."

La littérature française actuelle semble n'être plus rien. Chateaubriand, Béranger, Lamennais se sont retirés, Vigny, Mérimée courent leur gloire. Lamartine a écrit la Chute d'un Ange, puis est retombé dans les recueils poétiques. V. Hugo semble perdre courage. A. Dumas "semble

(1) Revue Nationale de Belgique. T. I. pp. 60; 236; 409.
"L'Avenir de la littérature en Belgique."

avoir à coeur de prouver qu'il est le plus merveilleux ourdisseur d'intrigues dramatiques dont puisse se glorifier le théâtre français, mais qu'il n'est que cela. "Th. Gautier résume le matérialisme et le sensualisme; il est le "fils aîné de V. Hugo dans la branche bâtarde."

Certains rédacteurs voient cependant très clair dans l'oeuvre de V. Hugo. (1) "Aujourd'hui, jugeons rapidement la vie et les ouvrages du poète réformateur. Si nous ignorons encore ce que la postérité acceptera de ses titres à la gloire, elle ne lui ôtera rien de cette gloire même. Il en sera de lui comme de Voltaire dont chaque génération rejette quelque chose des cent volumes que son activité constante a remplis et qui n'en est pas moins la flamboyante étoile du XVIII^e Siècle. "Et comme les distinctions ne font pas ^{un} tort pour voir clair, l'auteur distingue dans V. Hugo le dramaturge et le lyrique, ou comme le dit l'auteur, sa vie dans la réforme littéraire qu'il a faite et son âme, l'artiste pur et le penseur.

L'auteur montre les défauts du dramaturge; la fausseté des caractères, qui sont tous des exceptions dans la société et en qui chaque sentiment est un et absolu. "l'homme politique écrit bien, mais pense mal: "Ames ardentes, demandez-lui des chants, mais n'allez pas vers lui comme vers un conseiller, comme vers un consolateur."

(1) Revue nationale de Belgique. T. II. p. 293 (1840)

Ce qui est supérieur en V. Hugo, c'est le poète lyrique. "Écoutez l'homme supérieur qui, depuis vingt-deux ans, nous fait connaître en beaux et admirables vers tout ce qu'il a senti, tout ce qu'il a pensé."

"Niez en lui le tragique, analysez le romancier, rérutez le critique, commentez le poète intime, vous serez toujours forcé de plier le genou devant le poète lyrique, et ce mérite, quand il serait le seul, vaudrait tous les autres."

Il est fâcheux que les collaborateurs ne signent pas, car on voudrait connaître les auteurs d'articles aussi sensés et aussi pondérés.

Revue Catholique (1844 - 1884)

Si nous classons cette revue parmi les opinions modérées, il ne faut pas se laisser tromper, les opinions littéraires de la Revue Catholique dépendent plus du critère religieux que d'un critère littéraire.

Michelet n'a de valeur que pour arranger des matériaux volés, c'est un système malheureux qui, presque partout force et fausse le sens des faits pour les mettre violemment au service d'une idée préconçue." (1)

Il donne ensuite un extrait du Journal de Bruxelles sur M. de la Mennais (2). Son nouveau livre est un

(1) Revue Catholique. T.I. p. 87. "Histoire de France, par M. Michelet."

(2) id. T.I. p. 93

nouveau scandale. Partout c'est la malédiction. Puis elle donne un article de A. Laine dans la Revue de l'Armorique, intitulé: Etudes philosophiques et littéraires sur les romanciers modernes. George Sand. (1) Elle couvre l'homme de boue, puis elle en fait le portrait. Certes elle est adroite portraitiste, ses descriptions sont ravissantes, elle possède une verve incomparable de style. Mais les caractères sont incompris et incompréhensibles. (C'est naturel, ils sont couverts de boue!) Au point de vue philosophique et moral, c'est un résumé inconcevable de sophismes odieux. Mais il est plus intéressant de voir ce qu'on pense de la Lucrece de Ponsard à la Revue Catholique. (2) En même temps qu'un exemple des idées, nous aurons une idée du style. "En passant de la lecture de Marie Tudor, de Lucrece Borgia, etc., de V. Hugo, pour ne rien dire de quelques auteurs moins réservés encore, à la lecture de la Lucrece de M. Ponsard, on se sent soulagé; c'est comme si l'on passait d'un lieu infect dans une de ces plaines que dépeint le poète de Mantoue: *Largor hic campos aether et lumine vestit purpureo.*" Ponsard laisse deux actions et deux dénouements, mais le sujet est grand par la noblesse des personnages, par les suites importantes et tragiques qu'entraîne la mort de Lucrece. Certes, toutes

(1) Revue Catholique. T.I. p. 135

(2) Id. T. I. p. 456

les règles d'Aristote, d'Horace et de Boileau n'ont pas été suivies dans toute leur rigueur; Ponsard a tenu une sorte de "sage milieu". Ecrite en un style noble, simple, clair, naturel, facile et doux, sa tragédie est une oeuvre utile et morale.

Mais on n'y trouve pas ces mouvements grands et étonnants que l'on rencontre chez Corneille.

En 1847, un auteur anonyme donne un compte-rendu des conférences du R.P. Lacordaire dans sa chaire de Saint-Paul à Liège. (1)

Il souligne l'ardeur du prédicateur avec cette métaphore amusante: "la moindre opposition électrise cette organisation ardente que la plus petite étincelle allume et que l'inspiration emporte." Il fait ressortir le saccadé de la phrase brillante et éclatante de l'orateur qui ne fatigue jamais. "C'est un métaphysicien poète, ce n'est point un rhéteur."

La même année, Thonissen nous donne le critère le plus important: ses articles sur V. Hugo. (2) C'était un gamin

(1) T. V. pp. 123, 191, 240.

(2) T. V. pp. 250, 362, 461, 525, 641.

Jean-Joseph Thonissen, professeur à l'Université de Louvain, membre de la chambre des Représentants, ancien ministre de l'intérieur et de l'instruction publique. Membre de l'Académie des sciences, etc. de Belgique, né à Haseelt, le 10 Janvier 1816, décédé à Louvain, le 17 août 1891. On sait qu'il écrit quelques pièces fugitives. Mais toutes ses oeuvres traitent de la philosophie ou de l'histoire du droit.

Voici la notice de T. F. Lamy sur Thonissen dans l'Annuaire de l'Académie royale des sciences, etc. de Belgique 1892. p. 377

qui promettait beaucoup: "Né avec les plus heureuses et les plus rares qualités du coeur et de l'esprit, favorisé d'un instinct poétique dont l'histoire des littératures européennes offre bien peu d'exemples, possédant tous les secrets de la langue et tous les prestiges du style, doué d'une merveilleuse facilité à surmonter les difficultés les plus épineuses de la versification, V. Hugo pouvait se placer à la tête du mouvement intellectuel de son siècle." Que demande l'honnête homme au poète ? "Pourvu que la langue soit respectée, que le vers soit harmonieux et pur, que les mouvements du coeur humain soient peints avec noblesse et vérité, que l'esprit et l'oreille soient délicieusement émus aux accents du poète, nous ne demandons rien de plus, si ce n'est que la religion et la morale soient toujours entourées de la vénération à laquelle elle ont le droit de prétendre."

Nous allons voir que cette restriction n'est qu'un artifice de style et que la religion est tout pour l'honnête homme. Tous ces préambules terminés, il passe à l'étude des poésies lyriques. Les odes (1822) poésie politique: flatterie, donc dégradation, donc mauvais ! Soit. Les Balades (1826) sont charmantes (et comme Péronet des Faux bonshommes, il a toujours un "seulement"), seulement, l'auteur vise à la fécondité, il n'y a rien là pour l'âme, rien pour le coeur. "Cette poésie, quoiqu'on en dise, n'est plus de notre âge. À notre civilisation vieillie,

a nos âmes aguerries par les révolutions, a nos esprits blasés, il faut des sons plus graves, des émotions plus fortes, des impressions plus fécondes." Qu'eut-il dit de Sully-Prudhomme ? Dans les Orientales (1829) on trouve pour la première fois cette théorie de l'étrange et du bizarre, cet amour systématique de l'antithèse, cet affranchissement superbe de toutes les règles, "en un mot ce radicalisme poétique dont le roi s'amuse et Lucrece Borgia sont devenus le type et la dernière expression." Les disciples ont dénaturé la doctrine, mais les termes de V. Hugo prêtaient à trop de liberté. Mais c'est ^{une} poésie harmonieuse et limpide, riche d'images, brillante et colorée comme les rayons du soleil sur les plages de l'Orient : mais aussi n'est-elle rien de plus." Dans les Feuilles d'automne (1831) l'auteur n'est grand et beau que là où il retrouve la foi de sa jeunesse. Mais c'est à propos des Chants du crépuscule (1835) et des recueils suivants qu'apparaît la vraie idée "de derrière la tête" de Thonissen : "nous ne nous y arrêterons pas. C'est la poésie du découragement et du doute." On y aperçoit cependant quelques éclairs qui font mieux voir "que la perte du génie poétique a suivi la perte de la foi." Voilà le mot lâché. L'exemple a été mal choisi pour corroborer la théorie.

A propos de l'œuvre dramatique, le ton est loin d'être aussi bon. "Après avoir lu et relu les drames de M. Hugo, nous nous sommes souvent demandé, abstraction faite de toute question littéraire: Quel but s'est proposé le poète ? Quelles émotions, quelles idées a-t-il voulu jeter dans le parterre ? Quel résultat a-t-il espéré de ses efforts et de ses veilles ? Eh bien ! nous le disons dans toute la sincérité de notre âme, voici la réponse sévère que nous a constamment dictée notre conscience: "Abaisser tout ce qui s'élève, avilir tout ce qui est grand, avilir les passions populaires, conspuer les institutions qui entourent encore la vénération des peuples, - et pour y parvenir, dénaturer l'histoire, calomnier les morts, flatter les instincts corrompus de la foule, mentir à la conscience publique !" Voilà un réquisitoire qui ressemble singulièrement à celui de Raoul. Quant au vers, s'il ne faut pas la prudence qui ne sait pas appeler les choses par leur nom, il faut encore moins le vers libre qui ose tout dire sans honte, le vers ami de l'enjambement, sachant briser la césure importune. Et l'alliance du beau et du laid, du grotesque et du sublime sont deux choses inadmissibles.

Dans ses romans, et dans Notre-Dame de Paris (1831) en particulier, Hugo a voulu peindre tout le Moyen-Age. C'était une tâche digne de son génie. Il a su exalter le temple mais n'a prêté que des sentiments honteux ou ri-

dicules au clergé, à la noblesse et au peuple.

L'année suivante, Thonissen, qui devient presque rédacteur littéraire attitré de la revue, écrit un article sur Byron. (1) Pour la vigueur de pensée, l'originalité du style, la richesse du rythme, la force et la fraîcheur des images, il est insurpassé. Mais à quoi cela sert-il ? C'est toujours l'ironie, le dédain, le sarcasme, le scepticisme et l'exaltation du néant. Byron a de la grandeur, il dévient la vraie poésie; seulement, (oh Péponet !) Byron n'a aucune croyance religieuse, c'est le scepticisme le plus absolu, c'est le matérialisme le plus dégradant. Il n'y a aucune règle de composition, c'est le désordre systématique. Enfin Byron affecte le découragement, pousse la misanthropie au delà de toutes les bornes de la justice et de la raison. Thonissen avait une raison impérieuse.

Ne trouvera-t-on personne dans la littérature, qui puisse plaire à notre professeur ? Peut-être Lamartine.

(2) En effet, il sait être l'interprète des vagues mystères du cœur. Il ne recherche pas uniquement la cadence et les épithètes; il se recueille et écoute. Certes il a parfois payé le tribut aux passions du siècle, mais il n'a jamais érigé l'impiété en système. Il continue à charmer, et pourquoi ? Ah c'est que ses douleurs montent à

(1) T. VI pp. 18.233.484

(2) Revue Catholique. T. VI. p. 513-584

Dieu en prière, au sein des plaisirs les plus bruyants, l'homme rend un témoignage involontaire aux vérités chrétiennes. "Il s'est fait l'interprète de toutes les âmes généreuses et tendres." Son désespoir touche parfois au blasphème, ses images ne sont pas toujours assez voilées, ses poèmes ne sont pas toujours l'expression rigoureuse des dogmes de l'Eglise, mais sa foi est toujours positive, et c'est heureux de le rencontrer après les Hugo et les Byron.

Revue de Belgique. (1846 - 1850)

C'est la revue d'Ed. Wacken. Elle parut de 1846 à 1850, après les Fantaisies, et avant les Fleurs d'Allemagne.

Wacken y publia beaucoup de traductions en vers de poèmes de Schiller. Il avait fait jouer son André Chénier et avait eu du succès; c'est l'époque de son Serment de Wallace (1846) et de son Hélène de Tournon. (1848). (1)

Il ne fut pas toujours fort distingué envers ses confrères. Il admit en 1846, un article fort peu flatteur pour Van Hasselt. (2) A propos des Belges aux croisades

(1) Eduard Wacken Liège, 25 avril 1819, Bruxelles, 6 avril 1861.

Il serait trop d'étudier en détail les œuvres et la vie de Wacken.

Potvin en parle abondamment dans son histoire des lettres en Belgique. On peut consulter:

Louis Piérard. Eduard Wacken. (Expansion Belge, août 1913)

(2) v. P. S.

publiés par ce dernier dans la Bibliothèque nationale, A.Rs. se laisse aller à des qualifications tout simplement injurieuses. Le budget destiné aux lettres et aux sciences (44000 francs) est réparti à un tas d'honnêtes médiocrités, parmi lesquelles se trouve André Van Hasselt. Le but poursuivi dans l'encyclopédie belge est excellent, mais pour nommer un directeur il eut fallu examiner ses antécédents, examinons ceux de Van Hasselt.

Il a publié "Primivères" dont le nom seul provoque le sourire" Rs. a le sourire fort facile. Il cite deux strophes de la pièce intitulée: Découragement. La conclusion de cet examen est admirable d'ingénuité:

"Oui, le temps est mauvais; et ma barque égarée
Vire et fotte au hasard, toute désespérée,
Sur l'abîme mouvant.

Sous ma quille la mer tourne comme une roue,
La haute et large mer qui gronde et qui s'enroue
A crier dans le vent.

Le ciel toujours plus sombre amasse ses nuées;
Les vagues au dessous, se creusent remuées,
Double gouffre béant;

Ma carène tantôt, tantôt ma voile y plonge;

(2) Revue de Belgique. T.II.p. 217. "Bibliothèque nationale, sous le patronage du gouvernement. Encyclopédie belge publiée sous la direction de Monsieur André Van Hasselt. A.Jamar, éditeur, rue des minimes, à Bruxelles." Les Belges aux croisades par Monsieur André Van Hasselt. La suite au tome III. p. 19.

Et l'éclair dans la nuit se replie et s'allonge;

Comme un fouet flamboyant.

Etc., etc., etc., Il y en a ainsi neuf strophes ! Les vers cités ne sont peut-être pas les plus beaux du poète, mais on peut toujours rire d'une pièce en vers, il suffit de le vouloir.

"Si M. Van Hasselt a commis des vers assez drôlâtiques, sa prose, en revanche est digne... des plus grands éloges. Les preuves sont superflues." Mais Rs. en donnera quand même, il aime tant le superflu ! Il devient amusant, lisez plutôt. Dans l'ouvrage de Van Hasselt, intitulé: "Récits tirés de l'Ancien Testament. Livre de lecture, approprié à l'usage des écoles primaires et des familles chrétiennes." Rs. apprend bien des choses. Nous y avons appris entre autre choses intéressantes, qu'Eve était un homme. La 2e leçon (page 4) a en effet pour titre: "Les deux premiers hommes". et à la page 7, au N° 15 du questionnaire, on lit cette phrase à l'usage des écoles primaires et des familles chrétiennes: "Quand peut-on encore goûter en quelque sorte le bonheur des deux premiers hommes ?" L'auteur ne manque pas d'allonger la suite de ses citations, puis passant à un autre sujet accuse Van Hasselt de plagiat. Voici une partie du prélude oratoire:

"Non, vous n'êtes pas un écrivain belge, geai qui vous pariez effrontément des dépouilles d'autrui ! Non, vous

n'êtes pas un écrivain belge, vous qui faites un métier de ce qui doit être un sacerdoce religieusement exercé, surtout lorsqu'une littérature en est à peine à ses premiers pas ! " Et le thème recommence encore deux fois suivi d'une période qui va toujours s'allongeant. Il confronte alors une trentaine de phrases et deux passages tirés de l'Histoire des croisades de Michaux et de Geschichte der Kreuzzüge de Wilken.

Mais voici où R. s. se démasque. Il reproche à Van Hasselt de laisser dans l'ombre des faits qu'il aurait dû citer pour être sincère. "Monsieur Van Hasselt, guidé par ses documents contemporains qui contrôlent Guillaume de Tyr, a jugé à propos de supprimer ce passage et tous ceux qui ont rapport aux menées ambitieuses du clergé, lors de l'établissement du royaume de Jérusalem, afin d'éviter sans doute des allusions désagréables au parti dont la Bibliothèque nationale courtise la puissance mourante." Et l'on sait, qu'à l'époque, ceci devait être le bouquet final de ce feu d'artifice anticlérical.

Van Eck s'attaque à un auteur moins sérieux que Van Hasselt, (1) à Vacquerie, mais il commence par généraliser, Vacquerie fait partie du groupe Hugo, Dumas, Méry, Vigny, Soulié, etc.. Le mélange de ces noms, montre déjà à quel point l'auteur sait discerner les valeurs. Il ras-

(1) Revue de Belgique. T. III. p. 259

semble dans son article beaucoup de traits qui voudraient être spirituels, dont voici l'un ou l'autre spécimen, si l'on en veut:

"Un grand poète est venu qui attend de vous une part de cette renommée dont vous entourez le nom, le nom illustre de M. Sainte-Beuve." Ou bien: "M. Vacquerie est un homme énorme, pour me servir de l'une de ses expressions favorites. C'est le plus énorme critique de Paris, car il a le feuilletton de l'Époque, le plus énorme des journaux.." D'ailleurs le succès de son Antigone lui vient des peintres-decorateurs et des costumiers.

Certes je ne prendrai pas la défense de Vacquerie quand Van Eek cite quelques vers merveilleux de ce romantique chevelu, par exemple:

"C'est là que, dans leur flux de langue, — un flux
de ventre ! —
Les avocats vidant leur estomac trop plein...."

Ou bien:

"Il trouvait, comparant son cœur avec sa montre,

Que son cœur avançait...

Il avait fait tenir en un quart de seconde

Des révolutions à ruiner un monde

Jusqu'en ses fondements."

Il serait peut-être plus facile de sauver Banville que l'auteur éprouve le besoin d'oublier pour "lire une œuvre écrite dans une langue connue." Par exemple, du Sandeau.

A. Baron, étudie les passions dans Racine et prêche l'économie du pathétique. (1)

Ed. D. L. loue La mare au diable de G. Sand, (2) sans faire aucune restriction. "Attendez-vous à d'heureux développements de caractères, à des scènes toujours naturelles, touchantes quelquefois et quelquefois comiques, mais d'un comique de bon aloi et dont la vérité fait tous les frais; attendez-vous encore à de gracieux et intéressants détails, à plus d'un ravissant tableau comme en offre la vie rustique," et à côté de cela, nous rencontrons un article sur les Poésies de H. Delmotte (3) où l'anonyme qui écrit, reproche à l'auteur de manquer d'idées et de s'occuper trop

(1) T. I. pp. 95 et 143.

Auguste Baron, professeur de rhétorique et préfet d'études à l'athénée de Bruxelles, professeur de littérature à l'université de Bruxelles et à l'Université de Liège, né à Paris, le 1er mai 1794, naturalisé belge, le 25 mai 1838, décédé à Ans-lès-Liège, le 24 mars 1862.

Lettres et entretiens sur la danse ancienne, moderne, religieuse, civile et théâtrale. Paris, Dondoy-Dupréz, 1824. vol. 8°

Il donne une édition des Leçons de littérature de Noël et de la Place, qui aurait eu 25 rééditions.

Résumé de l'histoire de la littérature française. Bruxelles. Haumann. 1837. vol. in 12°

Poésies militaires de l'antiquité ou Callinus et Tyrtée. Bruxelles, Méline. 1835. vol. in 8°

Mosaïques belge, mélanges historiques et littéraires. Bruxelles. Haumann. 1837. in 18°

De la rhétorique ou de la composition oratoire et littéraire. Bruxelles. Jamar. 1849. vol. grd. 8°.

(2) Revue de Belgique. T. I. (1846)

(3) Ibidem.

de la richesse de la phrase. Il ne se fait pas faute d'ailleurs, de lui imposer des sujets. Il ne s'agit pas de venir chanter ses amours. C'est sacrifier à la personnalité, au Baal de la poésie; c'est de l'égoïsme proprement dit. Et puis, quelle vanité ! Ne sont-ce pourtant pas choses qui devraient rester cachées au fond de nous-même ?

"Qui de nous n'a dans sa mémoire et non dans son cœur un fantôme amoureux du passé ?" C'est flatteur ! Mais voici ce qu'il faut chanter : les actes de charité et les malheur des innocents.

Un autre anonyme s'amuse gentiment des mignardises d'Arsène Houssaye dans sa Galerie de portraits du XVIIIe Siècle, (1) et éclate tout à coup en une phrase furieuse : "car vous n'avez pas, je crois, la prétention d'avoir pour maîtres Voltaire, Diderot ou Jean-Jacques, qui eux aussi sont bien quelque chose dans le XVIIIe Siècle, et pourraient par hasard se trouver les chefs d'écoles plus durables que celles des faiseurs de petits vers, de bergeries, de madrigaux et des contes honnêtement licencieux."

Frédéric Schütz félicite Ponsard de n'avoir pas été l'esclave des "hautes convenances de la tragédie" (2). "Le poète, dit-il, a choisi pour sa tragédie la forme classique, mais en homme de génie qui a le courage de l'étendre afin qu'elle reçoive sa pensée et non pas en imitateur timide qui

(1) T. I. p. 231

(2) T. II. (1846) p. 217

Frédéric Schütz est inconnu par ailleurs.

inutile sa conception pour la faire entrer, étroite et guindée, dans le moule rigoureux d'un système."

L'opinion de Van Eck est à peu de chose près, celle que nous avons encore aujourd'hui sur l'Histoire des idées littéraires en France d'Alfred Michiels. (1)

L'ouvrage a de la valeur; l'éloge de Vigny, Vitet, Leroux, Deschamps, Pichot, Chasles, est mérité. Il ne manque à Michiels qu'un peu plus de bienveillance et de justice pour les auteurs vivants.

Wacken nous donne lui-même son avis sur les poètes, à propos de C. Delavigne. (2) Les grands poètes sont: Delavigne, Soumet, Lamartine, Hugo, Musset et Vigny. Il nous semble qu'il était si facile de faire ce choix, mais à l'examen on voit que bien des gens intelligents se sont lourdement trompés, et qu'il est difficile de juger de sang froid les auteurs contemporains.

Delavigne eut, selon Wacken, la bonne idée de ne pas se mêler au tourbillon romantique. Mais ici, encore, l'éloge sent de loin sa préface. C'est paraît-il, dans ses ballades qu'il s'est montré le plus original et le plus gracieux, et c'est à propos d'une édition des poèmes et ballades, que l'article est écrit.

Dans une étude sur les écrivains modernes, A. Wauquier (3) fait l'éloge d'Hégésippe Moreau. Il raconte la vie de

(1) 1849. T. III. pp. 46 et 115.

Van Eck est inconnu par ailleurs.

(2) T. II. p. 268

(3) T. IV. p. 60

Wauquier, Étienne - Omer, directeur de l'Académie royale

misère du poète indignement méconnu qui meurt à l'Hôpital. Dans Diogene (1833) il se posa comme poète et fit voir à quel degré d'énergie il pouvait atteindre". Mais c'est avec la satire politique que le poète est dans son élément. "Une noble chaleur puisée dans son âme naïve et franche, une certaine rudesse d'expression, des images hardies donnent à ses vers ce cachet d'originalité qui manque à la plupart des poètes ouvriers." L'auteur relève les "nobles sentiments", les "mouvements poétiques", "les traits de génie". Les pièces non satiriques sont charmantes, la poésie s'y mêle, au sentiment, la résignation à la souffrance. Ses plus beaux poèmes sont le nœveau incendié, et surtout souvenir à l'hôpital; "dans lesquels tous les sentiments tendres, la charité, la douce pitié, la reconnaissance, l'amour de la patrie, la confiance religieuse agitent tour à tour le poète et revêtent les formes les plus ingénieuses. Rien ne se lit avec moins de faugue que les œuvres d'Hégésippe Moreau; sa nature impressionnable lui permettait de passer avec facilité par tous les tons, d'aborder tous les genres.

des beaux-arts à Mons, secrétaire de la société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut. Né à Cambrai, le 16 octobre 1803, décédé à Mons, 24 avril 1869.

Plus que tous ses rivaux, il possède la variété, ce caractère essentiel du talent.

Reyntiens caractérise le P. Lacordaire. C'est l'orateur qui discute et là est la grande différence d'avec ceux du XVII^e Siècle. "Son style rappelle à certains égards celui de Chateaubriand que les meilleurs écrivains de notre siècle ont souvent imité malgré eux." Il manque un peu de simplicité et vise à l'effet dramatique. D'ailleurs, grâce à sa mémoire prodigieuse et à l'emploi qu'il fait de toutes ses connaissances, les idées prennent une forme neuve et saillante. Et il conclut: "Si je ne craignais de blesser certaines susceptibilités qui pourraient mal interpréter ma pensée, je dirais que M. Lacordaire a donné à l'éloquence sacrée un caractère philosophique avec une expression romantique. Comme tous les esprits supérieurs, il a subi l'influence de son siècle." Que de précautions il fallait prendre, à cette époque, pour dire des choses si naturelles!

(1) T. IV. p. 255 et 307.

Reyntiens. Nicolas-Jean-Ghislain, sénateur, né à Malines, le 2 novembre 1821, délégué à Saint-Josse-ten-Noode (Bruxelles), le 6 février 1879.

Il a fait d'assez nombreux écrits politiques.

101 -

En 1847 la Revue de Belgique donne un inédit d'Alfred Michiels. (1) Elle publie quelques pages qui allaient paraître dans la nouvelle édition de son Histoire des idées littéraires en France au XIXe Siècle.

(1). La nationalité d'Alfred Michiels, n'est pas facile à définir. Voici ce que dit Vapereau dans son Dictionnaire universel des contemporains:

Michiels, (Joseph-Alfred-Xavier). Littérateur français, né à Rome, le 25 décembre 1813, d'un père hollandais (flamand, d'après Quérard) et d'une mère bourguignonne, vint en France en 1817, et fit ses classes au collège Saint-Louis. En 1834, il visita à pied l'Allemagne. Au retour de ce voyage, il se jeta dans la littérature et se fixa à Paris. De 1843 à 1846, il passa trois années à Bruxelles, au frais du gouvernement belge. Il devint plus tard bibliothécaire à l'Ecole des Beaux-Arts. Il est mort à Paris le 28 octobre 1892.

En 1848, Retchezken classe encore Banville dans une Galerie de phénomènes littéraires, avec Vacquerie. (1) Elevés dans le même milieu, nourris des mêmes doctrines, M. de Banville et M. Vacquerie ont une communauté de défauts et d'erreurs qui s'arrête au partage des qualités. Ici, la part de M. Banville s'accrut de tout ce que l'organisation incomplète de M. Vacquerie ne peut saisir." Banville avait alors donné ses Cariatides (1842) et ses Stalactites (1846). Il est vrai qu'il fallait attendre le Sang de la coupe (1857) et les Exilés (1874) pour avoir le vrai Théodore de Banville. Et voici les défauts: de vains efforts pour être original, le burlesque de l'idée associé à la trivialité de la forme, "tout cela se retrouve chez M. de Banville, lorsque le déplorable manie du Pastiche, le désir d'exciter une curiosité puérile, l'entraînent à se reléguer au rang des imitateurs." Le critique se dépêche alors de relever rapidement les quelques qualités qu'il a rencontrées afin de passer tout ensuite aux défauts.

"Mais en dégageant tout ce fatras recailleux de l'école extravagante, on est étonné de rencontrer des idées belles et saisissantes, exprimées dans un style qui, sans être irréprochable, accuse néanmoins une préoccupation constante de la forme, un amour excessif du rythme et de l'har-

(1) Revue de Belgique. 1848. T.I. in-4° p.269
Retchezken, est inconnu par ailleurs.

nie." C'est tout, et l'auteur de l'article affirme qu'il ne veut étudier que les défauts du poète: "mais déclarons franchement, dit-il, que dans cette étude critique nous allons surtout à la recherche/ des excentricités et des folies du poète;" Cela suffit, me semble-t-il à classer le critique. On n'aborde pas ainsi un auteur quand on veut donner un avis juste à son sujet. C'est un article à tendance polémique. Dans le même numéro, Michiels avait donné quelques pages ajoutées à la nouvelle édition de son Histoire des idées littéraires, elles ont trait à la littérature française sous la restauration. (1)

Dans la revue du mois, on rencontre deux vives critiques de Sainte-Beuve à propos de sa candidature à la chaise de littérature à Liège. (2)

En 1849, la Revue publiait un éloge funèbre de Weustenraad. Il faut le signaler, mais cette éloquence académique et de circonstance ne vit que de lieux communs dont l'expression n'engage aucune opinion. (3)

Charles Potvin, l'année suivante, (4) fait un article sur le Chariot d'enfant, drame indien du roi Soudraka, traduit

(1) 1848. T. I. in 4° P. 163

(2) 1848. T. I. in 4° pp. 188 et 244.

(3) 1849. T. IV. in 4°

(4) 1850. I. VI. in 4° p. 60.

en vers français par Méry et G. de Nerval. Il leur reproche l'infidélité de leur traduction.

Revue de Bruxelles. (1837 - 1850)

Dans la première série de cette revue (1837-1841), il y a peu d'articles littéraires. Dans chaque numéro, la rédaction séparait nettement les articles originaux des articles empruntés à des revues étrangères. Elle avait pour directeurs spéciaux: Dechamps (1), membre de la Chambre des Représentants et De Decker, (2) docteur en droit. J. de Saint-Génois y donna beaucoup d'articles d'histoire.

Voici les choses les plus intéressantes qu'on puisse y rencontrer: Un article de Nisard sur Lamartine, (3) où il expose comment Lamartine qui est un grand poète n'est pas un génie parce qu'il n'a pas le sens critique.

On trouve également la Tettre sur le Saint Siège, du P. Lacordaire (4) et une étude de Polain sur Godefroid de Bouillon. (5) A. Van Hasselt y donne deux articles sur Albert

(1) A. Dechamps. Né à Melle-lez-Gand, le 18 juin 1807, décédé à Manage, le 19 juillet 1875. Ses publications sont toutes politiques, sauf une: Revue de Bruxelles, Table alphabétique des principales matières contenues dans les douze volumes. 1837-1838. Société nationale. Br. in 12°.

(2) De Decker. Pierre. Né à Zele, le 25 janvier 1812, décédé à Schaerbeek, le 4 janvier 1891. Religion et amour. (poésies). Bruxelles. Haumann. 1835 et 1836. 2 vol. in 12°. œuvres politiques.

Voir Notice sur De Decker, par Ch. Pilot, dans l'Annuaire de l'Académie royale etc. de Belgique. 1892. p. 215

(3) Octobre 1837. p. 169.

(4) Avril 1838. p. 163.

(5) même No. p. 1

Durer et la peinture a son époque. L'étude est intitulée: Albert Durer, a propos de son voyage en Belgique, lettre a Olympe. (1) Benoît Quinet, encore étudiant, écrit un morceau intitulé: Une fleur dans la vallée des larmes, mélodie. (2) Le professeur De Coudry fait une étude sur "les nouvelles théories sociales au XIXe Siècle". (3) On s'occupe aussi du moyen-âge. A. Couvez en étudie les légendes pieuses, (4) Van Hasselt, l'architecture. (5)

En 1842, il reste de la revue, son titre et son catholicisme. L'aspect a changé pour le reste. Quatre articles traitant "Des principaux romanciers modernes de la France", et extraits de la Revue de Dublin présentent G. Sand, V. Hugo, H. de Balzac, F. Soulié et P. de Kock, voulant, avec une imagination délirante, corrompre l'imagination populaire et le sens religieux des chrétiens. (6) On retrouve là cet esprit superficiel qui, sans souci du talent, de la bonne foi, et même de la vraisemblance, englobe dans une même condamnation un écrivain sociologue, comme Sand, un poète dramaturge et romancier comme Hugo, un observateur comme Balzac; qui, sans souci de la vérité et de la justice accuse d'intentions malveillantes, une Sand aussi bien qu'un Paul de Kock.

(1) Décembre 1838. p. 50 et Janvier 1839. p. 60

(2) Décembre 1838. p. 105

(3) août 1839. p. 100

(4) Février 1840. p. 33

(5) Février 1840. p. 48

(6) Revue de Bruxelles. Nouvelle série. T. I. (1842) pp. 238; 381, 515 et T. II. p. 116

Un auteur anonyme fait, au contraire, le panégyrique de Ballanche, (1) "penseur le plus profond, génie le plus original peut-être qui ait dans aucun temps honoré son pays." Faire une étude approfondie sur cet auteur serait trop long, évidemment, c'est pourquoi, dit l'auteur, "Nous nous contenterons de l'entrevoir comme érudit, de l'admirer comme poète, de l'analyser comme historien, comme publiciste, comme philosophe, nous réservant le droit de le juger aussi quelquefois au point de vue du plus rigoureux catholicisme." Ce n'est déjà pas mal comme programme. La partie littéraire de l'étude nous intéresse seule ici. Passant en revue les différents ouvrages de Ballanche, l'auteur nous le sens chrétien du poète dans le livre du sentiment. (1802) "Honneur, dit-il, à celui qui, à l'âge de 25 ans, n'a pas craint de proclamer le règne de Dieu, quand tout semblait adorer la matière." Quelle douce mélancolie s'exhale des Fragments, (1819) rien n'égale la suavité des regrets, la tendresse des souvenirs, le charme enfin de toute cette poésie virginale qui s'en épanche doucement.

Avec Antigone (1814) Ballanche franchit le premier échelon vers les idées sociales. Il renouvelle ce sujet admirable en substituant la justice au destin et la solidarité à la fatalité. L'auteur étudie alors les idées sociales que Ballanche expose dans son Essai sur les institutions sociales (1818) et dans sa Palingénésie sociale (1827-1828) "œuvre grandiose", la plus importante (1) p.s.

de l'auteur et même de l'époque.

Dans le même volume, un auteur encore anonyme étudie la "littérature papirante: Les mystères de Paris - les lectures du jour - Décadence de l'école scandaleuse." Est-ce faculté puissante de synthèse, ou incapacité à développer une idée? Il n'y a dans l'article, absolument rien de plus que dans le titre.

Au bout d'un an, la revue changea encore de rédaction et de direction. Elle s'intitula: Nouvelle Revue de Bruxelles, Bibliothèque périodique de la littérature, des sciences et des arts. Il en parut trois volumes grand in-octavo à deux colonnes. Amédée Gabourd (1) y fit une étude sur Chateaubriand. Après un bref récit de la jeunesse de l'auteur, il parle brièvement de l'Essai sur les révolutions. (1/97) Ce sont des pages de blasphème que le chrétien doit regretter pendant toute sa vie et qui doivent lui apprendre l'humilité.

Atala. (1801) parut à son heure, mais les passions y sont d'un idéalisme sans sincérité. Les descriptions ont un charme puissant et inattendu emprunté à la fidélité du peintre. René (1802) s'il est plus complet, est

(1) Revue de Bruxelles. T. II. pp. 96 et 216.

(1) Nouvelle revue de Bruxelles. T. I. (1843) p. 21. Etude des contemporains. Chateaubriand. Amédée Gabourd n'est pas connu par ailleurs.

plus dangereux. Le génie du Christianisme (1802) vint surtout à son heure, et Gabourd vint à l'heure où l'ouvrage avait perdu son à propos et où le départ n'était pas encore fait entre l'actualité et l'impérissable. Aussi remarque-t-il fort bien que l'œuvre est incomplète comme démonstration, puis qu'elle laisse de côté l'histoire, la science, la philosophie, la psychologie, la morale, la nature de l'homme, pour ne s'occuper que de l'esthétique. Comme exposition du dogme, il ne faut pas trop s'y fier car elle est souvent inexacte. Mais, tel qu'il est, le Génie du christianisme est remarquable dans sa forme et large dans son développement.

Dans Les Martyrs, (1809) Chateaubriand a le talent de nous donner encore des émotions nouvelles à propos de rites païens. Il est quelquefois moins heureux avec les pompes du christianisme, mais c'est une grande et majestueuse épopée dans laquelle on trouve d'admirables caractères. "L'éclat du style témoigne qu'à côté de la langue de Bossuet et de la Bourdaloue, il en est une dont le secret n'a été révélé qu'à un petit nombre, mais qui n'en est pas moins belle, pas moins sublime."

En résumé, comme poète, Chateaubriand a beaucoup de fraîcheur et de hardiesse, il fuit le néologisme et respecte les règles, mais il ne faut pas vouloir l'imiter; ce "serait s'exposer à demeurer enseveli dans des ornières qui n'allaient pas à ses genoux." D'ailleurs on ne

perfectionne pas le génie. Comme penseur, il est victime de sa puissante imagination et la foule a plus de bon sens que lui. Enfin, comme écrivain religieux, c'est un chrétien de coeur, de raison et de forme qui pourrait parfois donner dans ses ouvrages des idées plus justes.

Un auteur anonyme commence une autre série d'études. Il est bien entendu qu'on les commence toujours sans les continuer jamais. Il s'agit de l'art dans la littérature. (1) Sans se nommer il va parler de V. Hugo. Il commence, évidemment, par l'inévitable exorde sur la décadence de l'art contemporain. "L'art s'est fait mécanique; il ne procède plus que par commotions; le beau est devenu l'étrange; il ne charme plus, il saisit. - Il lui faut des surprises, des impossibilités et des phénomènes. Très souvent il se fait charlatan et finit par l'escamotage; il est aussi saltimbanque et développe des tours de force. C'est l'artifice que l'on habille du nom d'art." Certes V. Hugo, "le chef des égarés" est un écrivain de première ligne et un homme très éminent, mais pour le lire, comme pour lire tous les romantiques, il faut avoir un cœur bronzé, car si les êtres ne meurent pas, il ne reste d'eux que ce qui nous fait le plus horreur. L'auteur s'applique ensuite à montrer que tout est faux chez V. Hugo. On se souvient que lorsqu'on parle de Hugo, il s'agit de son théâtre et de ses romans, non de ses poésies, car l'auteur reconnaît qu'elles sont admirables. Il relève à plaisir les erreurs et les invrai-

(1) Nouvelle Revue de Bruxelles. T. II. (1843) p. 123

semblances de Notre Dame de Paris. (1831) Le dernier jour d'un condamné (1829) ne vise qu'à effacer du cœur humain, toute espèce de foi. Et tout le théâtre de V. Hugo est faux, parce que tout Shakespeare est faux. "Nous n'avons rien dit de Ruy Blas, (1838) qui indiquait un mouvement de l'auteur vers une marche moins insensée. Il est retombé dans le genre grotesque, avec les Burgraves (1843) trilogie, où de beaux passages sont payés par des combinaisons et des scènes qui n'ont pas de sens commun." La conclusion de l'article est amusante: "Il est dur de songer qu'avec une si riche étoffe, M. Victor Hugo se borne à n'être désormais, comme poète, qu'un grand phénomène."

Nous citerons pour mémoire un article anonyme où l'on ne s'occupe pas de littérature, mais où des littérateurs sont mis en question. Il s'agit d'une agression de philosophes. M.M. Eugène Quinet, Michelet, Barthélemy Saint-Hilaire, Libri; l'université de Paris, l'université de Bruxelles. (1) Si l'on veut un exemple du ton, on peut lire: "... on pensait qu'il n'y avait plus en France que les vieilles plumes fossiles du vieux Constitutionnel qui pussent radoter encore les idées momies nées de l'alliance des Philosophes, des protestants et des jansénistes."

(1) Nouvelles Revue de Bruxelles T.I. (1843) p. 142

A la page 231, on nous donne encore une étude d'art dans la littérature. (1) Il s'agit d'E. Sue. Chose curieuse, l'auteur lui trouve plus de qualités qu'à V. Hugo. Il lui reconnaît un talent de grand coloriste et il admet qu'il peint parfois les âmes avec vérité. Naturellement son immoralité répugne et il ne manque pas d'être souvent faux.

Dès 1844, la revue abandonne l'étude du XIXe Siècle pour celle du moyen-âge et des légendes historiques.

On trouve encore cependant un article signé de Faure sur Villemain (2) où l'on prétend que Villemain n'a pas de talent et que s'il a fait de la critique c'est parce qu'il avait l'intuition que là seulement sa médiocrité se verrait moins. En 1845, (3) A. Nettement écrit ses "lettres critiques sur le Juif errant de M. Sue". (4): Au point de vue littéraire, l'œuvre de Sue a le tort immense de mêler la réalité et la fiction et de faire ainsi un composé informe. Le moyen employé par les Jésuites pour éconduire les cinq héritiers est toujours le même, ce qui devient monotone à la fin. Mais le principal souci de l'auteur

(1) Nouvelle Revue de Bruxelles. p. 231.

(2) id. T.II. (1844) p. 557

(3) id. T.III. (1845) p. 23 et 118.

(4) Le Juif errant est de 1844-1845.

est de peindre les Jésuites.

Non seulement, il leur donne les principes les plus noirs, mais bien des défauts inconciliables. On ne saurait dire si c'est la puissance, la perversité ou la ruse qui est la plus grande chez eux. Et cependant, dans deux ou trois actes principaux si naïvement et si grossièrement maladroits !¹

Pendant cette période, les auteurs soignent fort peu le style de leurs articles.

A partir de 1846, la Revue reprit son ancien titre et son ancien format. Elle ne donne pas de littérature jusqu'en 1848, sauf la publication des conférences du P. Lacordaire. Elle devient d'ailleurs à peu près uniquement une revue de contrefaçon.

En 1848, elle publia l'article de Roux-Lavergne dans l'Univers sur les Libres penseurs de L. Veuillot. (1)

En 1849, "Le Berger et le Philosophe ou l'art d'être heureux" de L. Veuillot; (2) l'appréciation de l'Ere nouvelle sur le Raphaël (1849) de Lamartine; (3) l'appréciation de L. Veuillot dans l'Univers sur les Confluences (1849) et Raphaël de Lamartine, (4) celle de

(1) Revue de Bruxelles - Nouvelle série. T. VI (1848) p. 437 et T. VII (1849) p. 137

(2) id. T. VII p. 127

(3) ibid. p. 262

(4) ibid. p. 327

Paul de Molènes dans le Journal des débats sur l'Histoire des Girondins (1847) de Lamartine; (1) enfin, une étude sur Chateaubriand, extraite de Bibliographie catholique. (2)

En 1850, la revue publie une étude d'Albert de Broglie sur: M. de Chateaubriand.

Etude morale et politique. (3)

(1) Revue de Bruxelles - Nouvelle série. p. 313

(2) ibid. p. 550

(3) id. T.X. pp. 381, 447, 482.

Les Périodiques Romantiques.

Le Journal de Liège. (1759 -)

Depuis 1830, le journal publiait des annonces d'ouvrages, des réclames de librairie, et faisait les annonces de théâtre, comme tous les journaux se disant littéraires. De temps en temps, aussi, il discutait les opinions politiques des romantiques. C'est ainsi que dans le numéro du 11 novembre 1831, on étudie l'ouvrage de Chateaubriand: De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, (1831) et le 19 novembre de la même année c'est l'ouvrage Sur la politique rationnelle (1831) de Lamartine qui est étudié. Mais l'auteur, resté anonyme, ne persévéra pas dans cette voie.

Peu à peu, le journal publie des feuilletons plus ou moins longs. Il les entremêle d'ailleurs. En 1848, 49 et 50 il publie en "Variétés", les Mémoires (1849 - 1850) de Chateaubriand.

Le feuilleton commence en 1844, avec Maurice (1844) d'E. Scribe. En 1845, on peut lire, à la fois, Le Juif-Errant (1844-1845) d'E. Sue et Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, (1) d'A. de Musset. Il publie tantôt l'un, tantôt l'autre, des ouvrages, cessant parfois pendant une semaine la continuation du roman ou de la pièce de théâtre. En 1846: Piquillo Alliaga ou les Maures sous Philippe III de Scribe; (2) Madeline (1848) de Jules San-

(1) Publié en France en 1851.

(2) Publié en France en 1847.

deau et des extraits des Guêpes (1839-1849) d'Alphonse Karr.

En 1847, le journal commence la publication des Mousquetaires de Dumas (1845); elle ne sera pas finie en 1850. En même temps il publiait Les quarantes-cinq (1848) de Dumas et Un héritage (1849) de Jules Sandeau.

En 1848, on peut lire en outre, Mensonge et vérité, comédie en 5 actes et en prose d'Eug. Scribe. Cette année, on rencontre de temps en temps un peu de critiques littéraires, mais c'est de la simple information, les critiques signalent et résument les ouvrages, ou font de brefs comptes-rendus de théâtre.

En 1849, on peut lire Sacs et parchemins (1851) de Jules Sandeau, puis Françoise de Rimini, tragédie en 5 actes, en vers, traduite, de Silvio Pellico, par Auguste Clavaureau; enfin en 1850, Geneviève, (1850) de Lamartine, et les Contes de la Reine de Navarre ou la revanche de Pavie, (1850) comédie en 5 actes en prose, de Scribe et Legouvé. Cette année aussi, la critique littéraire prend pied dans le journal. Les auteurs qui signent leurs initiales, cherchent plus que l'impartialité, l'impassibilité, pourrait-on dire, la lutte romantique n'apparaît pas.

On peut voir par cet exemple, ce qu'était la presse politique au point de vue littéraire.

Méphistophèles. (1831 -)

Cette petite feuille qui paraissait deux fois par semaine, éditée chez Mignolet, se faisait une spécialité de l'anticléricalisme. Voici l'avis inséré dans chaque numéro: "Avis. Méphistophèles n'a point de correspondant obligé, il reçoit avis de toutes mains, malices de toutes parts; sa boîte est ouverte à tous les mauvais esprits qui sentent le besoin de médire et surtout à ceux qui ont quelque rancune contre notre saint-père le pape ou ses fidèles sujets."

La vignette du titre représente un diable tenant un prêtre par le cou et le forçant à plier le genou.

En 1831, on avait joué: le Joueur et la fête du village; le public était ~~xxxxx~~sans doute resté assez froid, car nous lisons dans le numéro du 7 septembre 1831: "Et comment voulez-vous que le public prenne goût aux pièces que vous représentez, lorsqu'il ne sent aucune de ses sympathies remuées, développées?" Rien ne l'intéresse dans ces comédies. "Ces vieilles comédies sont bonnes pour mémoire et histoire; je les ai dans ma bibliothèque, je les lis, je les savoure, je les admire, mais, par Dieu! délivrez-nous en au théâtre. Le suis comme Montaigne: parlez-moi de moi."

Quant au romantisme en lui-même, les rédacteurs n'ont sur le sujet que des idées fort vagues. A propos de la peau de chagrin (1831) de Balzac, l'un d'eux fait remarquer le manque d'unité dans la littérature.

"Parcourons les ouvrages de nos jours, étudions attentivement ces pages où souvent, sous une amère plaisanterie est cachée une vérité importante et nouvelle, ne serons-nous pas frappés d'abord d'une incohérence souvent incompréhensible, et ne devons-nous pas en rechercher la cause dans une lutte violente entre ce qui est et ce qui devrait être ?" Cette incohérence perdure parce qu'on est dans une époque de transition. Il y a des entraves dont on ne se défait que lentement. Mais l'auteur ne nous dit pas quelles sont ces entraves. "Que l'on étudie J. Janin, Lamartine, Sainte-Beuve, V. Hugo et tant d'autres dont les noms nous échappent, et l'on saisira d'abord une idée commune, quoique différemment développée. C'est l'homme d'une époque avec les avantages et tous les défauts de son siècle, en lutte avec la société qui le presse, l'étreint péniblement, l'étouffe enfin." Mais encore une fois, quelle est cette idée, l'auteur ne nous le dit pas. (1)

Ce qui est curieux, c'est que nous trouvons, le mois suivant, une poésie de Lamartine à Chateaubriand. Elle est insérée sans commentaire. Lamartine et Chateaubriand ne devaient pourtant pas être en odeur de sainteté aux bureaux de Méphistophéles. (2)

A propos de l'Antony (1831) d A. Dumas, un premier numéro trait de l'esprit. (3) On sera peut-être curieux de

(1) No. du 18 septembre 1831.

(2) No. du 13 octobre 1831.

(3) 24 novembre 1831.

connaître l'esprit de Méphistophéles, voici: "Pour le coup, en voilà une sévère: une pièce contre laquelle on pestera, on criera, on tempêtera et que tout le monde voudra aller voir. Une pièce à faire trembler, frémir, évanouir toutes les femmes sensibles de la banlieue, et qu'elles dévoreront en s'écriant quelle horreur ! mais c'est affreux, épouvantable, une pièce à la fois très morale et d'une crudité révoltante, enfin, une conception satanique, riche d'émotions atroces et qui prouve d'une manière horrible, comme quoi il est très dangereux pour les jeunes femmes, d'accueillir des gens qui n'ont pas de nom, et de courir la poste pour aller rejoindre leurs maris." Et voilà l'esprit de Méphistophéles. Mais Antony passe difficilement, et notre feuille se fâche (2) "Il y a encore des gens bégueules qui sifflent Antony au nom de la morale publique". Et cependant il y a de l'intérêt dans cette pièce, elle est vraie, la thèse est bonne et répond aux besoins de notre époque. Nous retrouvons les mêmes louanges à propos de la Tour de Nesle.

(1832) C'est un drame "puissant d'intérêt" et "riche en beautés du premier ordre." (3) Quinze jours plus tard, il lance un nouvel article, à ce sujet, contre un spectateur qui siffla. (4)

Par contre, V. Hugo n'est pas assez sanatique. Le roi s'amuse (1832) est ennuyeux et pas naturel. Peut-être l'

- | | | |
|-----|------------|------|
| (1) | 4 décembre | 1831 |
| (2) | 7 octobre | 1832 |
| (3) | 25 octobre | 1832 |

une ou l'autre scène est elle bonne, mais que V. Hugo
laisse-là le drame ! (1) Dans Lucrece Borgia (1833) (2)
Hugo conçoit deux superbes scènes en poète. Il les re-
joint en mauvais dramaturge. D ailleurs, l'amour m atern-
nel de Lucrece ne la purifie pas, comme l'amour pater-
nel de Triboulet ne le purifie pas non plus.

Il reste enfin A. de Musset. A propos de son "Specta-
cle dans un fauteuil" (1829). Le rédacteur trouve des
pensées qui brûlent (toujours l'enfer), des images qui
frappent, de la poésie qui enivre. (3)

On voit par là quels auteurs plaisent à ces Mes-
sieurs. Voltaire battant la mesure, c'est le concert des
démons. Les auteurs qui détruisent toute croyance, ceux
qui conçoivent des scènes infernales sont bien reçus, les
autres sont des "péqueules" tout au plus bons à jouer ou
à lire ^{dans} des pensionnats de nonnettes.

(1) 27 décembre 1832.
(2) 28 février 1833
(3)

Annales littéraires et philosophiques. (1837)

Il n'a paru qu'un volume de cette revue. Elle se fusionna aussitôt à la Revue de Bruxelles.

Nous y retrouvons un esprit qui ressemble à celui de la revue catholique mais qui est beaucoup plus large. On y aimait beaucoup Lamartine, mais le voici dans une époque de semi-rationnalisme (p. 58). Il pense avec des sentiments encore plus qu'avec des idées, d'où il tombe dans de nombreuses erreurs. "Le rossignol a reployé ses ailes; avec les notes harmonieuses que Dieu lui avait mises dans la voix, il a voulu faire de la logique, et il a terminé par une thèse son hymne déjà commencé". Dans le voyage en Orient (1835), il est sublime tant qu'il reste poète, mais quand il veut juger il tombe dans erreurs inexcusables. "La vue des lieux saints lui a rappelé les grands mystères qui s'y sont accomplis, et trop souvent les connaissances positives lui ont manqué quand il a voulu parler de dogmes qui ne supportent point le vague de l'idée ou l'incertitude des expressions". Le sentiment était chrétien, l'idée finit par ne l'être plus.

Quant à la littérature actuelle elle commence à s'assainir: "En 1830, une centaine d'auteurs se levèrent qui, éclos sans la moindre réflexion, déclaraient qu'ils écrivaient pour eux. Aujourd'hui on ne conduit plus les spectateurs dans les mauvais lieux, on ne veut plus être bizarre, à tout prix on s'efforce de revenir à la simplicité de style" (2) P. 200. Mais il n'y pas encore de conviction ni de foi. Dans la poésie actuelle on trouve des talents vigoureux, mais ils n'aspirent qu'à être des peintres brillants, de chauds coloristes". Dans leurs ouvrages on trouve peu de choses pour l'esprit ou l'âme. Le roman est devenu un objet de commerce. Et au théâtre, le public ^{redemande} du sim-

121
ple et du naturel. Ces opinions sont extraites de la
Revue du XIX^e siècle.

C'est le malheur qui a fait Reboul poète (P. 217)
Il n'a pas eu d'éducation littéraire, mais cette infé-
riorité se traduit en qualités solides, une spontanéité
plus mâle et une certaine verdeur. Mais quoique ouvrier
il n'est pas l'interprète du peuple, aussi bien le but
de la poésie n'est-il pas là, il est civil et humain
et non pas matériel.

La revue publie deux contes en vers de Charles
Nodien (P. 289) Baboukou l'homme heureux et Retirez-vous
de mon soleil.

Elle publie encore des extraits des Voix intérieures
(1837) de V. Hugo (P. 247) Mais pour qu'on ne s'y trompe
pas, un peu plus loin (p. 455), un auteur anonyme a soin de
faire remarquer que la poésie romantique, trop absorbée
par la couleur locale, a préféré la matière à la pensée,
qu'elle proclame la supériorité de la forme sur l'idée.

Il ajoute que les voix de ce recueil ne sont pas
plus intérieures que celles des Orientales (1829) des
Feuilles d'automne (1831). D'ailleurs le style a trop
de relief pour quelque chose d'intérieur. La lyre est
payenne et sceptique. Aussi son style est-il moins
brillant que dans les précédents recueils.

R E N A I S S A N C E 1839 - 1850.

La Renaissance fut beaucoup plus une revue artis-
tique que littéraire. Elle tenait assez bien au courant
du cours des lettres, mais on y discutait peu les questions
de doctrine littéraire. On peut cependant la déclarer
favorable au romantisme en s'appuyant sur des textes

dont voici les principaux.

Coromans ayant donné Richilde (1839) C.Y. le déclare historien, d'après ce principe un peu dangereux, mais qui flottait dans l'air à l'époque de Chateaubriand et d'A. Thierry que l'histoire c'est la narration du passé et non pas la discussion des textes. Il conclut donc que Walter Scott et Coromans sont des historiens et il leur fait confiance. (T.I (1839-1840)p. 16.)

Le même répondit au concours sur la critique de la critique, ouvert par Wiertz. Il relève les défauts des critiques et en particulier leur engouement et leur passion. (T.I (1839-1840)p.87.)

Un autre critique signant H.L., prétend que la poésie est bien plus dans l'amétancolie que dans la joie ou les sentiments légers. (T.I. (1839-1840)p.99.)

Un auteur anonyme annonce les nouvelles satires (1840) d'A. Barbier, la Fille du Cid (1839) de Casimir Delavigne, les Rayons et les ombres (1840) de V. Hugo et les Poésies d'A. Chénier (TII (1839-1840)p.31.)

Barbier est l'auteur des Fambes (1838) l'auteur satirique par excellence. Il Pianto (1833) est une lourde chute. Dans ses Nouvelles satires (1840), il cherche l'inspiration avec une sorte de colère, mais son style a quand même perdu une partie de son âpreté et de son énergie.

La Fille du Cid est la dernière étape de Delavigne.

Dans le chemin ascendant de la gloire. C'est une tragédie extrêmement remarquable. On y trouve la verve, la vigueur "une parfaite entente de la scène, des caractères, une action ^{la} à la fois énergique et simple".

Enfin et voici le principal critère, Victor Hugo est le maître de l'heure "Comme les Rayons et les Ombres" sont dans toutes les mains, nous croyons inutile de donner

une analyse de cet admirable livre. Qu'il nous suffise de dire que V. Hugo a encore grandi de dix coudées dans l'estime publique. Désormais, à moins d'afficher une insigne mauvaise foi, on ne peut plus révoquer en doute le génie de l'auteur des Feuilles d'automne 1831. N'eût-il écrit que cette pièce étonnante, modestement intitulée la statue, qu'il faudrait considérer V.H. comme le premier poète lyrique de l'époque."

En 1830, au moment où parut Marie, de Brizeux, on mettait en tout beaucoup d'affection¹³²: "C'était des vers en corset, à talons rouges, sentant le pachouli, et faisant la petite ~~la~~ bouche comme on dit aussi. En général beaucoup d'affectation et peu de naturel. Les Feuilles d'automne n'étaient pas encore connues alors. -- "Au milieu de tout cela parut Marie, un petit livre naïf, ingénu, plein de simplicité et de vers délicieux. --- (T II (1840 1841) P. 124)

Un autre auteur verse une larme sur le roman moderne (De la décadence du roman moderne T. IV (1842 1843)). Notre Dame de Paris (1830), la Maréchale d'Ancre auraient pu faire espérer un^{re} nouveau dans le roman. Mais en réalité le roman est mort. Il ne se propose plus que d'exciter la curiosité afin de rapporter de bonnes pièces d'argent. Ceux qui l'exploitent furent "l'école du scandale et de l'impudeur". Pour qu'on se représente un peu ce qu'est cette école, voici deux ou trois titres de romans qui ont paru vers l'époque où cet article était écrit (1843) En 1841 Balzac donne Ursule Mirouet; En 1841 paraît Consuelo de G. Sand et en 1843; Les Mystères de Paris de E. Sue.

Un auteurs signale les Souvenirs de ma vie littéraire (1843) de L. Alvin. Il y trouve une puissance lyrique peu commune, de la verve, du mouvement et une puissante énergie d'expression. "Il abonde en pensées nobles, pures

124

et patriotiques, sans abuser comme nos jeunes littérateurs ne l'ont que trop fait, de la poésie intime et égotiste." (T.V 1843 1844 p. 90.)

Un autre auteur semble un peu embarrassé pour parler de la bataille des éperons de Mathieu (1845) (T.VII 1845 1846 p. 23.)

La forme est classique son vers est compassé, plein, sonore, bien coupé; jamais une idée neuve exprimée nouvellement; c'est un flot paisible qui coule limpide et pur entre le bruit monotone des césures et des rimes qui en bordent de toutes part les rives. Il y a cependant une certaine verdeur d'exécution dans le poème de M. Mathieu, mais on arriverait à y trouver quelques tournures^{et} poétiquement audacieuses s'élancer par-ci par-là; au milieu des distiques."

On rapporte, au tome neuvième, le discours prononcé par V. Hugo sur la tombe Frédéric Soulié (T.IX 1847 1848 p. 89). "De ce côté de la frontière on savait apprécier le mérite de l'homme éminent que la France vient de perdre, et on rendait justice à la puissante organisation qui a produit des œuvres éminemment pensées éminemment écrites."

On l'a vu, les réticences sont rares dans cette revue. On y sait admirer quelque chose, même si l'on y trouve quelques défauts.

LE PRÉJUGÉ LITTÉRAIRE.

=====

I

Après avoir lu l'article que Marie de G***, dans l'*Artiste*, consacre à la critique en Belgique, on pourrait se demander ce qui est vrai et ce qui est faux dans cette opinion. (Cfr. p. 47)

C'est ce que nous chercherons à voir dans les quelques pages suivantes. Mais si nous jetons un coup d'oeil sur l'ensemble de la critique, nous verrons qu'elle a des principes et même souvent qu'ils sont beaucoup trop rigides; que si elle a manqué de génies, elle a eu beaucoup d'hommes intelligents. Malheureusement la plupart d'entre eux ont gâté leur talent par leur ~~l~~partialité. Partialité double, car les auteurs sont rares qui relèvent des qualités d'une oeuvre autrement qu'en passant et comme par un reste de bienveillance, et d'un autre côté ils cherchent les défauts des auteurs, quelque fois où ils sont, souvent où ils ne sont pas. Pour tout en un mot une bonne partie de nos critiques jugent l'oeuvre avant de la lire, et la lisent pour corroborer leur jugement. Les préjugés sont d'ailleurs assez divers. Pour les uns, ce sont les règles classiques qui seules ont valeur de critère. Elles sont supérieures à l'art, elles sont supérieures au génie, elles sont une religion intangible. Nous ne disons pas si ces règles sont plus ou moins souples, car elles avaient à faire à trop forte partie pour avoir le temps de chercher les nuances. C'est le préjugé littéraire dont Monsieur Des Granges a suivi si minutieusement la marche dans son étude sur la Presse littéraire sous la Restauration.

CH. M. Des Granges .Le Romantisme et la Critique.
La Presse littéraire sous la Restauration 1815-1830.
Paris. Mercure de France 1907 I vol in 8°

Il y a des critiques pour qui la religion et la morale ne sont pas ces limites que l'on^{ne} peut dépasser, ces lois que l'on ne peut enfreindre, mais des dogmes que l'on doit chanter dans ses verset, chose bien plus étrange, les conditions indispensables du génie. Il en est d'autres pour qui la religion et la morale ne sont que dogmes pour bégueules, pour ^{qui} avoir le souci de ces deux domaines et le stigmate indélébile de l'imbécillité. Tous ceux-là transportent toujours la lutte sur le terrain religieux.

L'un ou l'autre se perdant encore plus dans les profondeurs de son coeur, juge la littérature d'après ses opinions politiques. Oh, Non pas qu'il discute~~ne~~ plus ou moins âprement les ouvrages littéraires, mais son "parti" n'a que des génies, tandis que les autres n'ont que des nullités ou des vauriens.

Il n'a pas cependant manqué d'hommes intelligents pour juger les oeuvres avec sang froid et bon sens. Il ne leur eut fallu qu'un peu plus de finesse, d'érudition et d'amabilité pour être des disciples dignes de Sainte-Beuve. Mais il est si rare de trouver toutes ^{ces} qualités réunies en un seul homme.

II

On a pu voir dans le relevé historique à quel point certains esprits étaient hostiles au romantisme. Le gilet rouge de Th. Gautier faisait sur eux l'effet du voile rouge sur les malheureux héros des corridas. H. Delmotte dans la préface à ses Scènes populaires montaises, écrivait cette phrase typique: "Cette oeuvre est vulgaire,

s'écrieront tous les rococos - Non, elle est romantique -
Dénuée d'intérêt - Romantique - Sans noeud ni conduite -
Romantique - D'un style abject - Romantique - Enfin,
puisque'il faut trancher le mot tout à fait ...canaille.
On ne peut plus romantique".

Mais ce que Delmotte écrivait en souriant, Raoul ne le pensait pas sérieusement ? Il ne faut sans doute pas trop en vouloir à ce Français qui ~~vient~~ enseigner en Belgique à un moment où les professeurs cultivés n'étaient ^{pas} fort nombreux dans notre pays, mais on peut dire avec M. Ma soie, qu'il a arrêté bien des initiatives, lui qui allait jusqu'à "autoriser" la lecture de Racine, mais qui avait si peur de laisser aux mains des jeunes gens un exemplaire de Chateaubriand. On peut dire qu'il a pris le romantisme au tragique, l'extrait de cours qu'il a publié dans la Revue Belge (Cfr p. 76) le montre suffisamment. N'est-ce pas lui-même qui écrivit un Anti-Hugo dont le titre est suffisamment significatif. Certes, l'auteur de fond qu'il propose, Virgile, est un maître dans l'art de former les esprits et les littérateurs, mais il n'est pas le seul. D'ailleurs on ^{peut} lui pardonner une antipathie pour les auteurs récents, on pourrait comprendre qu'un esprit ne puisse évoluer assez rapidement pour se mettre au niveau d'un tel génie contemporain, et nous voyons le fait se produire tous les jours sous nos yeux, car la littérature contemporaine exige un effort d'adaptation qui peut parfois paraître téméraire. Mais Raoul a soin de nous montrer qu'il ne laisse aucune latitude à la littérature. Pour lui, quand Horace ou Boileau ont parlé, il n'y a plus rien à redire. Boileau surtout lui tient au cœur. On sait que les règles de son art poétique n'étaient pas toujours respectées à son épo-

que, mais le 18^e siècle ayant passé les avait beaucoup consolidées et Raoul se croyait autorisé à dire "Il est dangereux d'écrire sur l'art poétique après Boileau"

[Mercure Belge 1819 article sur la poétique de Vida]

L'application des principes est d'ailleurs fort logique par la suite. En effet en 1817 Madame de STAEL affecte souvent la profondeur, si elle a une brillante imagination, Chateaubriand est original mais il est plein d'enflure. Le critique le plus sérieux du temps est Delille, mais au moins celui-là à les faveurs de Raoul et il le compare à deux hommes qui pour lui sont les plus grands de l'humanité entière, Virgile, et Milton. [Mercure Belge T.I 1817 Article de la critique]

Il oubliait Homère et Dante, l'oubli est d'ailleurs pardonnable, ces deux génies n'étaient pas si peu connus à cette époque.

Mais laissons Raoul pour un classique non moins exigeant mais beaucoup plus amusant, pour Justin++, pour G.G.G.G. pour l'auteur d'Alfred Nicolas, pour l'inventeur de la wallonnade, en un mot pour François Grandgagnage.

Il est aussi de ceux pour qui le ^{nom de} Hugo est le drapeau d'une armée sur laquelle il faut charger sans pitié; tout ce qui s'intitule romantique fait partie d'une organisation puissante et malfaisante contre laquelle toutes les armes des gens sensés ne sont pas ^{de} trop pour ramener dans la littérature les opinions saines, les oeuvres belles et durables. Dans l'armée classique Raoul tiendrait le mousquet ~~de~~, Grandgagnage commanderait la cavalerie légère. Habitué en effet aux succès de salon où l'on prisait fort ses traits d'esprit,

il écrivit des satyres anti-romantiques. Nous avons vu celle qu'il inséra dans la Revue Belge sur la littérature monstre. Mais ce n'est qu'un résumé de ses Voyages et Aventures d'Alfred Nicolas au Royaume de Belgique.

[par Justin +++. Bruxelles Leroux 1835 2vol. in 12°]

Qu'on sache donc qu'Alfred Nicolas est un poète belge qui s'est donné corps et âme au romantisme le plus échoué. Il dicte à son secrétaire Gaspard, bonne bête qui a un petit grain de bon sens et pas mal d'innocence pour ne pas dire de sottise, le type un peu lourdeau du bon peuple en un mot, il lui dicte donc des ~~contes~~ contes à faire dresser les cheveux sur la tête à des spadassins ou à faire monter le rouge au front des plus éhontés. Gaspard ose parfois faire des remontrances au maître, il n'aime pas les "jurements vilains", "les mots tout crus", les bureaux et les saletés. Nicolas répond gentiment qu'il faut au public d'aujourd'hui une littérature au poivre et à la moutarde, comme à un palais blasé: il faut des mets à la moutarde et au poivre. Point n'est besoin de comprendre d'ailleurs, on remédie à cela par l'extase. "Tu ne sais donc pas ce que c'est que l'extase ?" L'extase entends-tu est une chose admirablement découverte, il y a quelques années, au profit de la jeune littérature. L'extase est un état extraordinaire, surnaturel qui a sa source dans certaines causes inconnues, un état qui... tu comprends enfin. A telle enseigne qu'au moyen de l'extase on peut ^{faire} dire et ~~faire~~ faire à ses personnages mille extravagances inimaginables; "Or, voici que Nicolas qui habite près de Liège reçoit de son ami Léon, de Namur, une invitation à assister à une exhumation de cercueil pour retrouver le cadavre d'un Espagnol (c'est pour Grandgagnage l'occasion de faire discuter par correspondance Nicolas et Léon

qui par hasard est disciple de Horace). Nicolas qui a du temps devant soi va aller à Namur en passant par Bruxelles et Dinant. Au cours de son voyage il aura des aventures plus burlesques les unes que les autres. Jules Janin interviendra, lui aussi, pour griffonner un ~~conte~~ conte à la manière médiévale dans les combles d'un château, semant les vieux mots dans son langage, bourrant ses poches de pierres et de vieux mortier. Nicolas assiste à l'exhumation et Janin arrive trop tard (il y avait en effet une véritable course aux sujets romantiques) Janin ne peut saisir que l'odeur: "Quelle odeur! dit il; Vrai Dieu! qu'icelle eût été bonne pour mon ami Soulié, l'auteur des deux cadavres!" L'odeur est tellement bonne que Nicolas en a le choléra et doit rentrer tout de suite à Tilf où il arrive après quelques nouvelles aventures, "La machine à vapeur de Mr Nicolas se mit aussitôt en mouvement, machine à haute pression, de 15 à 20 atmosphères, avec échappement et soupapes, laquelle manufactura de suite un riche assortiment de contes, de romans et de drames. M. Nicolas se dispose à recommander le grand toit de sa grange, ses produits vont paraître, ils s'écouleront sans peine; pendant quinze ou vingt jours, ils seront tout palpitants de vogue. Mais comme après cela il viendra autre chose, il est bon d'enregistrer ici les titres de ces ouvrages pour les sauver de la commune destinée. Ce sont: 1° La journée de têtes, conte rouge, adultérin et incestueux ^{Le} 2° Louisine ou les ribris de Louise, conte spiritualiste, 3° Le lupanar conte drôlatique; 4° Euphémie au lymphomane, drame biliaire et utérin 5° Main froide ou neuf et vieux, aventure gallo-gothic

et bibliophilique; 6° Le cimetière, conte-cadavre; 7° le capitaine La-Rose, marinade. L'ouvrage à une conclusion qu'un auteur moderne eut réservée pour une série de conférences-réclame et que Grandgagnage met simplement au bout de son livre. On pourrait l'intituler: comment j'ai été amené à écrire Alfred Nicolas.

"Hélas il est trop vrai, la licence dégoûte de la liberté. Quand je vis la tourbe des littérateurs ^(se réunir en masse) pour accaparer le pouvoir, tremper sa plume aux égouts, dans le sang, ^{uer} rem~~en~~er la boue des passions, en répétant les mêmes déclamations de sentiment et de morale que les bouches de Robespierre et de Marat avaient proférées, quand la ~~fi~~ Revue de Paris, ce fidèle miroir de l'époque ne fit plus que refléter les teintes fausses et les couleurs livides; quand je vis les maîtres eux-mêmes, les plus beaux talents de la nouvelle école, se fourvoyer sur les routes qu'ils avaient tracées, écrire à la course et se cogner partout; Victor Hugo, le Phaéton moderne, s'emporter sur le char du Soleil dans le ciel en désordre et du haut de la nue retomber brûlant sur la terre; Balzac se noyer dans le débordement de son propre génie; Alfred de Musset, à la verve poignante et énergique, j'allais ^{dire} byronienne, se jeter dans l'absurde en pleine gaîté de coeur; Alexandre Dumas, Georges Sand, abaisser leur prose, si pleine de sève et de vie à des sujets qui en étaient indignes; Jacob le bibliophile, perdre son talent remarquable dans le fatras des vieux mots, qui, enchâssés

comme ils se sont dans la langue moderne, feraient
pouffer de rire, s'ils entendaient quelque chose,
les divers personnages que l'auteur fait ainsi
parler; quand je vis enfin (j'aurai bientôt tout
vu) quand je vis la plume séduisante de Jules
Janin courir à rebours sur un papier transparent
de trente six couleurs en se moquant de nous avec
une incroyable audace, Oh! ^{alors} je me dis: voilà qui
est trop fort. ^{Et je} fis Nicolas. "Ne sommes-nous pas
vraiment en face de la généralisation à outrance qui
supprime toutes les nuances et même toutes les
différences, qui, ne sachant pas tenir compte des
valeurs et des talents, englobe dans ~~une~~ une même
réprobation les bons écrivains avec les "écrivains-
siers" qui n'ont pu ["]exagérer les défauts inévitables
sans savoir même imiter les qualités de leurs
maîtres? Grand gagnage, parti sur ce terrain, et
menait avec acharnement ce qu'il croyait être le
bon combat. Dans ses Wallonades [par l'auteur d'A.
Nicolas, Liège Oudart 1845 I vol. in 8°], même il
attaque le romantisme "J.B. Rousseau n'était qu'un
pleutre, au dire de Sainte-Beuve. N'est-ce pas aussi
ce Monsieur qui a voulu démolir Boileau? Ayez donc
la bonté de me dire si vous savez encore ce qu'a écrit
ce grand Sainte Beuve, et quel est le grand ouvrage
qui restera de ce grand homme." [Wallonades p. 8]
On trouve encore des choses comme ceci "Nos wallons,
je le dis, nos wallons, je le répète, gens trop sensés
pour être bien poétiques, n'ont qu'une estime assez
médiocre pour les vagues et creuses poésies pour
le cliquetis et le tapage des mots, pour la mêlée
Hugonienne de 20 métaphores diverses qui se heurtent
sur la même idée, qui se croisent se brisent, se jettent
l'intelligence dans un chaos d'images où elle a grand

peine à comprendre." [idem p.II.]

Il y avait d'ailleurs un peu de chauvinisme dans cette opinion ^{scp} du romantisme. Grandgagnage redoutait comme la mort, une influence française en Belgique. N'allait-il pas jusqu'à vouloir inventer une langue Belge, qui n'aurait pas été autre chose que du français wallonisé. Il devait donc rentrer dans une catégorie subséquente, mais c'est le classique qui domine en lui, le classique farouche et tout d'une pièce, spirituel jusque dans sa colère.

Les critiques dont nous avons à nous occuper maintenant sont beaucoup moins intéressants, bien qu'ils soient moins rigides. On sent chez eux un léger fléchissement, Oh! ~~très~~ léger, nous allons le voir. Vautier n'est pas tendre pour les poètes de la nouvelle école. Il avait bien de la peine à admettre les Contes d'Espagne et d'Italie (1830) d'Alfred de Musset. ⁿ Il estimait que peu de gens sympathiseraient avec une muse tour à tour horrible et bouffonne, sublime et grotesque, pathétique et dégoûtante. [Revue Belge. T.II P.51.] c'est lui qui trouve un caractère de "bonhomie prétentieuse" à tous ceux qui ne sont pas classique, "qui se chargent", selon ses paroles, de mettre à la refonte quelques unes de nos vieilles pièces d'or littéraire. [R.B. T.I 1830 P.255.] Laissons-lui son avis sur les Contes d'Espagne et d'Italie car nous ~~serons~~ heureux allons trouver mieux tout de suite. Il ne sait comment remercier suffisamment Nisard pour son manifeste contre la littérature facile où le roman, le conte et le drame sont déjà enterrés vivants. ~~R.B.~~ [L'Artiste P.229 T.I.] ce qui n'est pas absolument

Exact. A propos de primevères d'A. Van Hasselt c'est encore Gautier qui a dit que l'hexamètre avait été remis "en scène, non souple comme un danseur, mais déssosé comme un faisseur de tours" "Tel est le vers d'Alfred de Musset", disait-il, "Vers grotesque - qu'on a vu parader sur les tréteaux de quelques poèmes oubliés à présent" [idid p. 254.] Ceci était écrit au commencement de 1834. Gautier avait bien donné Albertus en 1832, mais en 1833 Hugo avait publié Lucrèce, Borgia et Marie Tudor, Musset avait donné Rolla, et Gautier devait s'attendre à bien des surprises encore. Pour cette année-là, il allait avoir Volupté, Fantasio, Lorenzaccio, Jacques et aussi heureusement pour lui les poètes latins de la décadence. On voit qu'il n'était pas au bout de ses peines. Mais Van Hasselt était un Belge, et voilà pourquoi tout en copiant, Victor Hugo, tout en se servant de l'horrible alexandrin déssosé il est parvenu à faire une oeuvre nationale dont la lecture soit un "voyage de plaisir"; la raison est loin d'être péremptoire, ce me semble. Ce n'est qu'à propos de Napoléon d'Abrantes qu'il daigne rendre hommage aux romantiques "Même suffisance aveugle" écrit-il "mêmes prétentions à l'absurde. Avec cette différence toutefois que ces maîtres ont un langage qui embellit jusqu'à leurs erreurs, et que leur nouvel élève ferait bien de retrouver pour un temps à l'école". [L'Artiste T.I P.197.]

Moins étroit nous semble Van Hulst. Oh! certes, Sainte-Beuve, nous l'avons vu est loins d'avoir ses faveurs. C'est la lourdeur en personne. Il y revient

Mais pour Wacken il y a des eloges peu ordinaires entre Belges. Cependant il trouve que dans cette chose qui voulait être un drame, se montre un défaut brillant, séduisant peut être, mais un défaut, c'est le lyrisme de la diction. Il faut bien reconnaître qu'au théâtre ce n'est pas une qualité.

Nous avons vu Vautier remercier Nisard d'avoir enterré le drame. Van Hulst n'est pas aussi matamore. A propos des poètes latins en décadence [Revue de Liège T.I p. 245], il fait remarquer que Chénier, Delavigne, Béranger ne sont pas négligeables. Faible concession si l'on pense que Hugo avait donné ses Odes et Ballades, ses Orientales, ses Feuilles d'Automne, ses Chants du crépuscule, ses Voix intérieures et les Rayons et les Ombres, que l'on possédait de Lamartine, les Méditations, les Nouvelles Méditations les Harmonies, Jocelyn, La Chute d'un ange, les Recueils, sans compter que Vigny avait édité trois fais^{ses} Poèmes antiques et modernes et Musset son Rolla, ses Nuits sous Espoir en Dieu, Tristesse et Souvenir pour ne rien dire de ses Comptes d'Espagne et d'Italie. On voit pas ce simple tableau que Van Hulst n'est pas des plus avancés. Mais il faisait quand même à la littérature moderne des concessions que n'eussent faites ni un Raoul, ni un Grandgagnage, ni un Vautier.

Nous ne parlerons pas de Baron qui s'est trop peu occupé de littérature moderne pour qu'on puisse

voir une opinion sur la question. Les poètes du jour ne l'intéressaient pas. D'ailleurs il estime nettement que les Grecs avaient la poésie et que nous n'avons que les mathématiques [1] A. Baron Poésies militaires de l'antiquité ou Callinus et Tyrtée texte grec, traduction polyglotte, prolegomènes et commentaires; Bruxelles Méline 1836. 4 vol. in 8°. Dans son ouvrage de la rhétorique, il cite aussi bien Rousseau, M^e de Stael, Nodier ou Thierry que les anciens, les classiques ou les auteurs du 18^e siècle. Mais il dit dans sa préface: "On fête trop le talent, et la tête lui tourne. Les événements poussent à produire trop vite, sans peine et sans effort." A. Baron de la Rhétorique 1849 in 8° préface p. 8. Il est impossible d'extraire une opinion d'affirmation si rares et si contradictoires.

On le voit la Belgique n'était pas hostile au romantisme, ou du moins à une marche plus libre de la littérature. Il ne faut cependant pas croire qu'elle accepta les auteurs français sans faire beaucoup de réserves. Les catholiques furent particulièrement réfractaires à la poésie romantique, nous allons voir pourquoi.

LE PRÉJUGÉ RELIGIEUX.

Que l'on revienne ici l'exposé que nous avons fait à propos de la revue catholique, tout y est à reprendre au point de vue qui nous occupe. A. Baron [page 84.]

Au fait de quoi s'agit il, pourquoi nous donnons-nous l'épithète de préjugé au critère religieux

134

Il est excellent d'étudier la religion, la morale d'un auteur. La chose en soi a une importance capitale, puisque, malgré tout, une oeuvre littéraire porte toujours en elle des idées qu'elle propage.. Dans ce sens le critère religieux est la chose la plus nécessaire mais nous intéresserait peu dans ce travail purement littéraire. Nous irons plus loin. La religion et la morale, dans l'ordre réel des choses, ne sont pas complètement séparées de l'esthétique. Que l'on nous comprenne bien, cependant. Si dans l'être infini, la beauté, la bonté, la vérité se tiennent au point d'être une même chose nécessaire mais nous intéresserait peu dans ce travail littéraire. Nous irons plus loin. ~~La religion et la morale dans l'ordre réel des choses ne sont pas complètement séparées de l'esthétique. Que l'on nous comprenne bien cependant. Si dans l'être infini la vérité, la bonté, et la beauté tiennent au point d'être une même chose, l'esprit limité de l'homme doit faire, pour avancer une distinction très nette entre ces trois attributs et pour employer une belle image de Verhaeren dans sa poésie les Cordiers~~ E. Verhaeren. Poèmes 3^e série. Mercure de France 1 val 8^e

" Là-haut parmi les loins sereins et harmoniques
Un double escalier d'or suspend ses degrés bleus,
Le rêve et le savoir le gravissent tout deux,
Séparément partis vers un palier unique".

Et cependant il est certain que ^{ce qui,} dans une oeuvre d'art, choque le sens moral ou le sens religieux, diminue d'autant l'impression esthétique de l'oeuvre et par conséquent aussi sa valeur artistique. Taine ne faisait pas avancer de beaucoup la philosophie de l'art en disant qu'à valeur esthétique égale l'oeuvre la plus

la plus morale était aussi la plus valable, car il ne nous apprenait pas de quelle mesure intervenait la morale dans l'esthétique.

Mais quelle distance il faut franchir pour affirmer que la religion, ou même simplement la morale, sont non pas même la condition sine qua non mais l'origine et la source perpétuelle du génie.

C'est pour n'avoir pas voulu faire ces distinctions, pédantes peut être, mais en tout cas indispensables, que Thonissen, est arrivé à développer une pareille théorie. En donnant un avis général sur V. Hugo [Revue catholique T.V 1847-1848 p.250;362;461;525;641], il a voulu donner une appréciation unique, toute d'une pièce, qui pût frapper les lecteurs, qu'ils pussent retenir. Il n'était pas possible de le faire. L'étude est sérieuse fouillée, sinon bienveillante, mais l'auteur a essayé de réunir le beau, le vrai, le bien en un seul critère, de faire une sorte de dosage du bien et du mal, avec des tables de compensations. L'entreprise était trop hardie, et les limites trop floues entre ces trois domaines. Aussi a-t-il tout confondu et a-t-il posé cette conclusion à propos des Chants du crépuscule "Quelques éclairs font mieux voir que la perte du génie poétique a suivi la perte de la foi."

Nous ne parlons pas des intentions qu'il prête au dramaturge; outre qu'elles sont d'une indélicatesse extrême, elles sont affirmées là gratuitement et prouvent au moins une incompréhension totale des essais dramatiques de V. Hugo.

Il est curieux de remarquer à propos de Byron [Id. T. VI 1849 PP 233 428.] que l'auteur ne semble pas vouloir lancer

un manifeste. L'article sur V. Hugo est vraiment le développement d'une théorie à propos d'un exemple; ici nous ne trouvons pas de déclaration de principes, mais même, une certaine mansuétude et une certaine bienveillance pour Byron. Certes il lui reproche son ironie, son dédain, son sarcasme, son scepticisme et son exaltation du néant. Il y revint et il ajoute des épithètes peu agréables, mais il lui reconnaît un génie supérieur. Je ne m'explique pas cette ~~prédication~~ prédication.

Toutes ses bontés on le comprend vont à Lamartine, [id. T-VI pp 513 584] à Lamartine qui a parfois payé le tribut aux passions du siècle, à Lamartine qui se laisse parfois aller à un désespoir approchant du blasphème, à Lamartine qui ne voile pas toujours assez ses images, à Lamartine encore qui est parfois trop libre avec les dogmes de l'Eglise. Tous ces reproches, il les formule, et cependant Lamartine continue à le charmer. C'est que, malgré tout Lamartine a une foi positive et que ses douleurs et ses joies montent à Dieu en prière, c'est qu'au sein même de ses plaisirs les plus bruyants (nous voudrions ~~savoir~~ savoir quels furent les plaisirs bruyants de Lamartine) l'homme rend un témoignage involontaire aux vérités chrétiennes.

Voilà de nouveau le mot lâché. Nous n'en voudrions pas à Thonissen d'aimer Lamartine pour ce motif, mais qu'il ne dise pas que Lamartine est beau à cause de cela, il y a cent manuels de piété qui sont plus chrétiens que les Méditations, les Harmonies ou les Recueils et qui n'ont rien avoir avec l'art.

J'ai choisi Thonissen comme type. Il est d'autres cri-

tiques de la même école. Tous sont plus ou moins intelligents ou plus ou moins exigeants. L'aimé par exemple, [Revue catholique T.I N°3 P.135 Georges Sand (extrait de la Revue^{de} l'Armorique)] ~~pour~~ pour qui le dévouement la générosité, la vertu dont parle G. Sand, ne sont que d'insolents et hideux travestissements. Il ne se fait pas faute de conclure^{de} là à l'incapacité de produire le beau, parce que les caractères (dans lesquels il doit reconnaître la vérité) sont laids. Max Deprez ira jusqu'à mettre Jean Reboul et Turquetty au dessus de Lamartine et Hugo parce que ceux là sont poètes chrétiens et ceux ci uniquement poètes ~~et~~ de la religiosité. [Mémoires de la société littéraire de Louvain, Volume II. Quelques mots sur la poésie lyrique en France.]

On vient de voir une manière de juger la littérature au moyen de la religion. Il en exista une autre à cette époque. Nous en ferons une brève mention, sans nous attarder, car c'est à peine si, par un étrange abus de mots, les auteurs parviennent à introduire un peu de littérature. Satan n'a jamais perdu tous ses droits, mais il s'est rarement montré avec tant d'audace qu'au commencement du siècle dernier (Nous parlons de l'ère chrétienne, évidemment) C'est à cette époque, qu'il se mêle lui-même à la bataille romantique. Et à quoi ne se mêle-t-il pas ? Il avait tout avantage, lui surtout, à brouiller les concepts à mêler ~~à mêler~~ les idées et à prendre exactement le contre pied des catholiques. Oh! il eût été plus rusé et peut être plus habile, s'il avait exploité leurs erreurs, mais il avait le droit de tout dire, et il essayait une première manoeuvre. Satan, donc, ou les antéccléricaux, si l'on ne veut plus d'images, estimant que seules les oeuvres infernales valent^{si} la peine qu'on en tint compte. C'est pourquoi le grand auteur du jour ~~était~~ était Dumas, avec Antony, et la tour de Nesle. Antony est à la fois une pièce morale et d'une crudité révoltante, enfin une conception satanique [Méphistolès du 24 novembre 1831]. C'est dans la

Tour de Nesle qu'on trouve des beautés de premier ordre [Id. du 7 octobre 1832] Et, gare aux "bégueules" qui avaient encore l'innocence de siffler ces pièces au nom de la morale publique. Méphistoles [voir page 118] se chargeait de leur donner leur bulletin d'entrée dans un asile d'aliénés. On a vu que Musset avait des pensées qui brûlaient, et que V. Hugo même dans le Roi s'amuse ou dans Marion Delorme n'était nullement satanique. On sait que même dans ces pièces, V. Hugo cherchait à faire triompher la vertu.

Il est parfois difficile dans ce journal de savoir où finit la pure plaisanterie et où commence l'idée sérieuse mais l'état d'esprit n'en existe pas moins. Il faut en faire mention pour l'histoire générale des idées plus que pour l'histoire littéraire proprement dite.

L E P R É J U G É P O L I T I Q U E .

Nous ne ferons que signaler ce critère parce qu'il n'a aucune importance littéraire. Il a cependant une importance puisque les motifs politiques furent parmi ceux qui ^{firent} laisser Van Hasselt dans l'ombre. C'est, dans notre histoire, la seule page qui ne soit pas à notre honneur, car depuis 1830, si nous n'avons pu produire d'Homère de Virgile ou de Dante, si nous n'avons pas encore eu de génie s'imposant à l'humanité, nous avons ^{fait} tout ce qui était en notre pouvoir pour leur permettre de se développer, nous avons créé un milieu. Depuis cent ans, c'est notre tâche de chaque

jour et nous arrivons au but .On peut suivre l'avancement régulier de la production intellectuelle de la Belgique parallèle à son effort méthodique vers le perfectionnement de l'esprit.

La tache n'en^{est} ressort que mieux, la faute envers notre meilleur poète de ce temps ne se montre que d'autant plus étrange.

On a pu lire [voir page 91], l'essence de l'article consacré à Van Hasselt dans la Revue de la Belgique

Historiquement le fait paraît vraisemblable. Il s'explique plus difficilement d'une manière psychologique et nous ne comprenons plus une mentalité comme celle là. L'auteur, on l'a vu, montre une évidente mauvaise foi.

Le fait est probablement unique, du moins à ce degré. Peut être parmi les opinions de juste...ou injuste milieu y a-t-il bien des réticences provoquées par cet esprit de parti; politique, ~~mais au moins, il n'y a pas de cet esprit de parti politique~~, mais au moins, il n'y paraît pas et nous devons, par conséquent supposer un motif irréfutable à toutes ces critiques, jusqu'à ce jour où le contraire sera solidement démontré. Cette discussion est trop délicate pour que nous puissions la traiter ici.

L'OPINION MOYENNE.

Il nous faut parler ici de l'opinion la plus répandue en Belgique et que d'aucuns ont voulu prendre pour l'opinion caractéristique des Belges, nous voulons dire la position de juste milieu. Il est vrai que la plu-

plart des Belges éprouvent bien des difficultés à s'appréhender d'un auteur; ils voient plus vite des défauts que des qualités et il est malaisé d'établir une école en Belgique. On a vu dans les paragraphes qui précèdent et on verra encore dans celui qui suit, l'erreur de cette généralisation.

Mais parmi tous ces gens à réticences, que de nuances il faut observer ! Il nous faudra partir des classiques un peu larges pour arriver aux romantiques les plus modérés. On pourra remarquer cependant que la littérature du jour n'a pas de fidèles et que tous ces critiques attendent avec circonspection que le temps ait marqué les talents.

A l'extrémité classique de cette courbe nous placerons le baron de Stassart, l'auteur de ces jolies petites fables qu'on rencontre encore dans certaines anthologies récentes. Sous certains aspects, il apparaît comme un pur classique. C'est ainsi qu'à propos de l'encyclopédie poétique de Chapelle qui, au tome II, devait contenir les poètes badins il disait : "L'éditeur a très judicieusement pensé que le premier des poèmes badins (le lutrin) ne devait pas trouver place dans ce recueil, parce que tout le monde possède dans sa bibliothèque et même, pour ainsi dire, dans sa mémoire les oeuvres de Boileau. Ces citations sont tirées des oeuvres complètes du B. de Stassart. A propos de L'école des vieillards de Casimir Delavigne, il écrivait : "il serait fâcheux, malgré tout le mérite de son drame, qu'il abandonnât les vrais principes classiques."

publiées par Dupont-

Delpont Paris Didot 1855 I vol. gr 8° p. 822.

Il reconnaissait à M^e de Stael une brillante imagination un style entraînant, mais lui reprochait d'occuper trop le public de ses petits intérêts, il lui reprochait sa confiance orgueilleuse et sa fureur de ne pouvoir && transformer son salon en foyer d'intrigues. Il aimait à relever les couleurs brillantes et l'art de versificateur chez Delille, il le faisait avec un plaisir visible, sans toutefois omettre de dire qu'il est parfois peu naturel ou peu intéressant [Id. p. 876]. C'est lui encore qui disait de Béranger : "Passerai-je en revue ces mille et un mémoires biographiques dont chaque phrase nous présente en vedette, l'orgueilleux monosyllabe moi, plus en vogue que jamais dans ce siècle de réputations équivoques et de vérités contestées?" [Id. page 851] Tous les siècles ont eu leurs réputations équivoques et leurs mérites contestés, mais n'oublions pas comme Stasart l'a fait, que nous n'avons plus sous les yeux que des sommités littéraires, et qu'il ^{est} toujours embarrassant et hasardeux de donner un avis sur une école contemporaine ; on risque de prendre les petits pour les grands.

N'allons pas croire cependant que &&& Stasart se soit enlisé dans sa littérature classique, au point de ne rien admettre de neuf en dehors de la tradition. Certes, il a peu de confiance dans le goût de Chateaubriand, mais il lui concède : "une grande magie de style, et une brillante imagination. Il le place à la tête des prosateurs du 19^e siècle. Et ce n'est pas une manière d'abaisser les littérateurs ses confrères, car il dit clairement que les Aventures du dernier des Abencérage forment un roman qui est un petit chef d'oeuvre. Pour terminer le tableau nous citerons ces quelques vers qu'il &

écrivit sur un exemplaire des Primevères. [cité par
Alvin Dans A. Van Hasselt .Bruxelles Muquardt 1877
vol 8° p. 98.]

"Que tu possèdes bien l'heureux secret de plaire
Que j'aime tes charmantes fleurs!
L'immortelle à la primevère,
S'unit pour couronner tes talents enchanteurs.
Ta gloire n'est point éphémère,
Et la postérité quoique toujours sévère
Comme l'âge présent t'offrira des lecteurs."

Pour n'être pas obligé de nous contredire nous n'affirmerons pas que Lesbroussart ait une plume authentiquement classique, et cependant son fond était antique. Ses modèles étaient les anciens et leurs imitateurs dégénérés. Quand Sainte-Beuve eût fait la généalogie romantique, lorsqu'il eût essayé de montrer les premiers pas du romantisme dans les poètes de la renaissance, il mit le bon Lesbroussart hors de ses bonnes habitudes et Lesbroussart se fâcha. Non pas que les poètes de la pléiade lui portassent ombrage, mais Sainte Beuve faissait un saut périlleux vraiment trop gamin au dessus du XVII^e S, il avait "avec une ardeur que beaucoup ont dû regarder comme sacrilège risqué une nouvelle appréciation des vieilles gloires qui se réfléchissent avec tant d'éclat sur le trône de Louis XIV". C'était évidemment une faute impardonnable et Lesbroussart comme dernier trait, ne trouva rien de mieux que d'insinuer l'ânerie ou la paresse des auteurs du jour. Il en est beaucoup qui parmi eux trouvent commode "de faire leurs poétiques avec les fautes de leurs ouvrages" puisqu'aussi bien sans doute, ce qui n'est pas classique chez eux n'est que défauts. Lesbroussart

147

est persuadé que l'on peut transformer perfectionner le génie, il ne sait pas, sans doute, que ce qui est une de ses caractéristiques c'est l'originalité. Il oublie aussi que les moyens employés, que l'art, doit être en rapport avec la pensée même de l'auteur et qu'il est aussi peu esthétique d'exposer une âme tourmentée dans une forme reposée, de mettre des ~~pensers~~ nouveaux sous des vers antiques, que d'habiller de costumes lugubres les convives rieurs d'un festin joyeux.

Et cependant ne dit-t-on pas de lui qu'il cherchait son inspiration dans Ossian [Lietrecht Op.cit p.247]; Et on a pu lire dans un article de la Revue Belge [cfr p. 64] une appréciation fort étrange sur G. Sand, qui n'était pas pourtant un romancier classique.

Il est vrai qu'à travers les élans de son imagination ardente et féconde Lesbroussart trouve une raison haute, sûre et vigoureuse "que l'intérêt le plus tendre ou le plus poignant est obtenu par une extrême sobriété de moyens" ce qui contraste avec le reste du genre narratif et avec le genre dramatique de l'époque. Mais de là à dire que Sand est classique, il y a un pas que personne n'a jamais franchi. Aussi nous pouvons ranger Lesbroussart parmi ceux qui ont peur de l'excès comme de la mort et qui tâchent toujours d'atténuer toutes les opinions, tempérant les éloges par des critiques, lénifiant les critiques par des éloges, tout en estimant qu'il est plus permis de critiquer que de louer.

Reiffenberg est peut-être plus avancé. Cherchant dans un article ce qu'est le romantisme, il observe qu'"à la fin de l'empire" on comprenait que l'imitation exclusive des anciens était une source tarie. On sentait que "quelle

que soit la sublimité, la perfection d'un modèle, ce modèle ne peut poser une borne dans les voies essentiellement progressives de l'intelligence.

Malheureusement ce n'est qu'un programme. Les auteurs du jour voulant être plus vrais que leurs prédécesseurs, sont allés chercher les vérités dans la fange. Mais au moins nous aurons averti nos successeurs "qu'il est une liberté littéraire comme une liberté politique, toutes deux enfermées dans des justes limites"; le ~~scepticisme~~ et l'ironie ne flétriront plus les nobles pensées et leur souffle aride cessera de dessécher

la foi de l'enthousiasme [Revue Belge T. III p 261] et suivantes.]. Ailleurs, il ne craint pas de parler de la pompe orgueilleuse du style dramatique du siècle de Louis XIV et ne regrette pas qu'on veuille ~~s'en~~ s'en défaire, loin de là... Là où Vauclier trouvait un ver disloqué, Reiffenberg trouve un sentiment heureux de l'harmonie de la grâce, du mouvement.

Il n'avait donc pas peur de la nouvelle école. Oh! certes, beaucoup de choses lui déplaisaient et à qui la production de cette époque pourrait elle plaire si l'on fait abstraction des grands maîtres ?

La lecture de E Sue, de F Soulié et d' A. Dumas n'est pas faite pour réjouir tout à fait l'esprit de ceux qui cherchent la beauté de la littérature. Mais le renouvellement littéraire en lui-même, la révolution littéraire pour ce qu'elle apportait de vie nouvelle dans les lettres lui semblait la chose la plus nécessaire car, "il y a, disait-il un modèle supérieur au génie individuel la nature", qu'il faut imiter "avec toute la liberté de son imagination avec tout le laisser ^(aller) de sa

149

sensibilité .N'est ce pas là tout le programme Romantique?N'est ce pas le programme de toutes les écoles non classiques ?

Mais il y a bien d'autres critiques anonymes qui n'ont pas cette largeur de vue,sans doute parce qu'ils ne se mettaient pas si haut.E.Delmotte,dans ses Poésies, chanté ses amours." Quelle vanité ! On nous sert ses amours,chose qui devrait être cachée au fond de nous même.Qui de nous n'a pas dans sa mémoire et non dans son coeur un fantôme amoureux du passé."Revue de Belgique T.I 1846

[p. 138.]Ce sacrifice à la personnalité c'est l'égoïsme moral proprement dit.Et le critique nous dit,dans sa candeur,ce qui doivent chanter les poètes ce sont les actes de charité et les malheurs des innocents qui ont seul le droit à la célébrité que peut procurer la rime. Il ne sait pas qu'une des plus grandes qualités de la Poésie c'est la spontanéité et la sincérité et que par conséquent il ne faut pas s'imposer de sujet au poète. Il est vrai que pour beaucoup,à cette époque,le poète lyrique était J.B. ~~Rousseau~~ Rousseau.

Dans la Revue Belge,Demarteau,qui juge avant de sentir et prétend que tout les Belges font de même ,estime qu'au théâtre il faut plus simple plus aisé et plus viril que le théâtre romantique.

Dans cette même revue un critique confondant ce qui fait souffrir et l'homme qui souffre félicitait De Decker se s'être écarté de la "voie sombre et tortueuse" des disciples de Byron"qui croient avoir acheté aux prix de quelques souffrances domestiques communes à tous les hommes,le droit de maudire la société."Et qu'est-ce qui nous charme dans les poètes,si ce n'est de voir nos souffrances et nos joies transposées par un homme dont

la sensibilité est plus délicate que la nôtre et coulées dans des formules inoubliables parce qu'elles sont profondément empreintes de mystère et d'infini.

On avait parlé autrement de De Decker dans la même revue. Deux ans auparavant un critique sous ^{la même} initiale de T. avait dit du premier volume du même ouvrage (Religion et amour), qu'on y trouvait la grâce, un charme émouvant, une exquise délicatesse de sentiments.

Ch. Faider défendait la littérature Belge contre l'anarchie morale de la littérature française, la philosophie mystique et le radicalisme de la littérature allemande.

Les petits poètes du romantisme ont fait bien du tort aux grands dans l'esprit des Belges. C'est parce que, ^{dans} des recueils aujourd'hui inconnus, on rencontre des vers comme ceux-ci, que les Nuits ou les Orientales ont eu tant de peine à ^{se} faire prendre au sérieux.

"Sanglot de Veuve... d'orphelin....

Que mange le plus fort parce qu'il n'a pas faim,"

[Hendrickx, Le Siècle, poésies. Brux. Périchon. 1845. in-12°.]

Pour un autre, le mal sera dans la facilité avec laquelle écrivent les poètes du jour. Il ne se rend pas compte du travail de style que se sont imposés les romantiques. La vigueur de l'expression, la somme de pensée qu'elle renferme parfois dans une formule concise l'ont moins frappé que l'air d'abandon que prennent parfois certains poètes.

" Des poèmes de longue haleine comme Jocelyn, et la Chute d'un ange, écrits au courant de la plume, comme l'idée et l'expression viennent sans songer que ce n'est pas toujours la meilleure idée, l'expression la plus convenable qui vient la première, voilà ce qui

a fait un mal incalculable au langage des vers."

151

L'auteur ajoute d'ailleurs une seconde cause plus raisonnable celle-ci: "Les inventions trop hardies de Hugo, dont quelques unes étaient nécessaires, mais dont il sent lui-même la hardiesse puisqu'il ne les applique qu'au style dramatique et n'en fait point usage dans les compositions lyriques."

Nous avons dit, à propos de la Papillote [Voir p. 45] ce que nous pensions de sa position dans la lutte. Il n'y a ~~pas~~ pas chez elle, nous semble-t-il, d'autre principe qu'une certaine bienséance qui n'a guère de rapport avec l'art.

Avec F. Schütz nous ^{nous} rapprochons insensiblement des romantiques. Insensiblement, car Schütz est pour Ponsard contre Hugo. Mais n'étant pas partisan des "hautes convenances de la tragédie", il félicite l'auteur d'avoir élargi le cadre traditionnel pour y mettre toute sa pensée et non rutilé sa conception pour la faire entrer dans le "moule rigoureux d'un système".

Tout le monde n'est pas partisan non plus de la critique à outrance de Labarre dans ses Satires et Elégies. Certes le romantisme mérite l'anathème, mais il faut tenir compte des écrivains de talent et de mérite, ce que ne fait pas Labarre.

Benoit Quinet est lui aussi pour Ponsard contre Hugo. [Mémoires de la société littéraire de Louvain. Vol. III Page 260 et suiv.]. Il analyse avec une complaisance marquée la simplicité, le naturel et la moralité de Ponsard.

Il met tellement en évidence la supériorité de Lucrèce sur les Burgraves, ce qui ne l'empêche pas de trouver d'admirables choses dans V. Hugo, tout en l'acablant de reproches écopants.

Avec Alvin nous sommes à la dernière limite de la résistance classique. Alvin est bien moins ce que j'appellerais volontiers un classique avancé, qu'un romantique modéré. Romantique modéré quand, dans la Revue de Liège il combat Hoffman et sa littérature fantastique. Hoffman excite vivement la curiosité, c'est un talent qu'il a, mais il ne la satisfait que rarement. Alvin sourit à peine là où les personnages de Hoffman sont secoués d'un rire homérique. Les résultats produits par sa féerie sont vulgaires et Alvin ne comprend pas "de quel front on ose rapprocher de pareilles fadaïses, les noms de Voltaire, de Bernardin, de Lesage...".

Mais, au fait, Voltaire, Bernardin, ou Lesage provoquent ils un rire homérique ?

Avec Alvin nous en avons fini de ces réticences perpétuelles. Non qu'il accepte tout, mais il a gardé assez de jeunesse encore pour s'enthousiasmer parfois. Il a deux auteurs de prédilection : Alexandre Soumet, et A. Van Hasselt. Dans un article publié dans la Revue de Liège [T. 3. 1845. p. 413.] et tiré à part, [L. Alvin. La divine épopée par Alexandre Soumet. Liège. Oudart. 1845. Broch. 8°] il s'indigne contre le silence de la critique aveugle qui laisse dans l'ombre la Divine épopée "celle qui répond à tous les besoins de mon âme, dans quelque situation d'esprit que je me trouve."

Il faut lire son livre sur André Van Hasselt

[André Van Hasselt, sa vie et ses travaux, Etude. Brux.]
Muquardt. 1877. in 12°], pour voir avec quel coeur il écrit
cet ouvrage qui n'entre pas dans le cadre de notre
travail. Mais on se sent tout réjoui à lire enfin une
prose qui soit autre chose que sèche distinction de
critiques pointillieux, tâtillon et vétillieux toujours
à l'affut de l'infraction aux règles étroites de l'Art
poétique.

Avec Alvin nous sommes dans l'école romantique. Georges
Rodenbach a écrit une bien belle lettre sur Alvin. Il y dit:
"L'administration avait tué le poète." Peut-être si le poète
n'est que celui qui écrit des vers. Mais non, si le poète
peut être aussi celui qui sait lire et goûter la poésie.
Certes Alvin ne fut pas un "rond-de-cuir" et malgré la
monotonie alourdissante d'un travail qui est toujours
le même, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,
d'un travail dans une administration bien établie
qui n'a plus qu'à fonctionner régulièrement.

LES ROMANTIQUES

Il y eut très tôt une opinion romantique en Belgi-
que. On a vu [voir page 45] que le théâtre Royal était
parfois, en 1832, le théâtre de chaudes luttes, à coups
de sifflets et d'ingures, où intervenaient le terme de
"Bousingot" et la police. En 1830 déjà le Chroniqueur
dramatique de la Revue Belge d'alors attendait la lutte
d'Hernani. Scribe sur lequel il ne s'aveuglait pas d'ail-
leurs lui plaisait par l'esprit ~~sa~~ étincelant et par
la grâce dans le dialogue et l'art de faire avancer

¹ Voir LIEBRECHT. Histoire des lettres belges. op. cit. p. 286.

avancer l'intrigue. Henry III et sa cour est reçu comme avant-coureur d'Hermès, et dans la bataille théâtrale, comme ~~en~~^{qu'} autres choses, l'avantage devait rester à la nouvelle génération". Il ne reste plus à nous donner, dit-il en substance, des théories claires et impartiales et de bons ouvrages indigènes pour faire tomber tout les préjugés de l'ultra-classicisme. Un autre auteur qui signe A de V. tâche de démontrer l'existence de l'épopée dans la littérature du temps; de l'épopée dont la source principale est l'histoire, parce qu'on y croit. Et voici quelles sont les épopées modernes: Paul et Virginie, Ivanhoé, Les puritains, le dernier des Mohicans. Enfin le poète épique du jour c'est le sage et modeste Ballanche qui aborde l'épopée par son côté le plus sévère.

Vacquerie excite les quolibets de Van Eck. Vacquerie, il faut l'avouer a commis des vers drôlatiques et même tout à fait grossiers, et il est certain que dans un débat entre cet écrivain et Racine, on ne peut hésiter à prendre position. Malheureusement pour lui l'auteur semble mettre sur le même pied les Cariades de Banville "J'éprouve, dit-il, le besoin d'oublier toute cette poésie et de lire une oeuvre écrite en langue connue". Cependant Van Eck loue beaucoup l'Mistère des idées littéraires en France d'~~Alf~~ Alfred Michiels. L'éloge d'A. de Vigny, de Vitet, de Pierre Leroux, de E. Deschamps, d'Amédée Pichot, de Philarète Charles et d'autres encore est tout à fait mérité. L'ouvrage serait parfait s'il ne faisait preuve d'un peu de parti pris et de malveillance pour les auteurs vivants.

Les Annales littéraires et philosophiques qui n'ont paru

~~que comme,~~ ont la vu⁴⁾ pendant un an, en 1837, renferment quelques articles favorables à Chateaubriand, leur auteur préféré et à Lamartine, à côté d'opinions du genre de celles-~~ci~~ de Thonissen. Un auteur reproche à Lamartine de vouloir philosopher; il pense avec des sentiments bien plus qu'avec des idées. Aussi son Voyage en Orient a-t-il des vues très vastes, mais vagues et très souvent erronées. Le sentiment était chrétien, l'idée finit par ne plus l'être. "Le rossignol a reployé ses ailes; avec les notes harmonieuses que Dieu lui avait mis dans la voix, il a voulu faire de la logique et il a terminé par une thèse, un hymne déjà commencé". La même revue constate encore une amélioration dans les tendances de la littérature. "Aujourd'hui on ne conduit plus les spectateurs dans des mauvais lieux, on ne veut plus être bizarre à tout prix, on s'efforce de revenir à la simplicité du style. Alfred de Musset en avait fini, en effet avec ses premières poésies. Il avait donné en 1836 sa Confession d'un enfant du siècle, il était à l'époque de ses Nuits. Mais Gautier avait publié Mademoiselle de Maupin en 1835, Balzac le Père Goriot en 1835, Quinet Prométhée en 1836 et Vigny rééditait ses poèmes en 1837.

Un auteur qui n'a pas signé a vu clair dans l'œuvre de V. Hugo. C'est un grand homme. Chaque génération rejettera quelque chose de son œuvre, il n'en restera pas moins l'étoile de son siècle.

Comme réformiste de la littérature, c'est à dire comme dramaturge, V. Hugo a bien des défauts dont le principal est la fausseté des caractères. Tous ses personnages principaux sont des exceptions dans la société; ils ont

⁴⁾ Voir page 90.

les sentiment de Hugo, ^{lui-même,} pour qui " chaque sentiment est un absolu". Ce sont , me semble-t-il, les principaux reproches que l'on fait encore aujourd'hui au théâtre de Hugo.

Dans sa poésie "personnelle", au contraire, il est transcendant: "Ecoutons l'homme supérieur, qui, depuis 22 ans, nous fait connaître en beaux et admirables vers tout ce qu'il a senti, tout ce qu'il a pensé."

Dans sa poésie politique il y a des vers admirables mais dont la lecture est a déconseiller aux esprits faibles ou indécis: "Ames ardentes, demandez lui des chants, mais n'allez pas vers lui comme vers un conseiller, comme vers un consolateur." Nous ne serions nullement étonné de rencontrer ces mots sous la plume d'un critique moderne un peu sérieux. L'auteur conclut: "Niez en lui le tragique, analysez le romancier, réfutez le critique, commentez le poète intime, vous serez toujours toujours forcé de plier le genou devant le poète lyrique, et ce mérite quand il serait seul, vaudrait tous les autres". Aujourd'hui, seul le poète lyrique vit en dehors des histoires de la littérature et on laisse aux philologues le soin de lire Ruy Blas, Hernani ou Notre Dame de Paris. A. Dumas n'a pas eu le même sort car on joue encore assez fréquemment en province la Tour de Nesle et d'autres pièces du même genre, où vont pleurer toutes leurs larmes les femmes d'un peu sensibles des environs. D'aucuns permettent que l'on fasse encore des tragédies, mais il faut y mettre de la vie, et dans ce cas-ci, la vie c'est le mouvement théâtral. G. Sand trouve aussi des admirateurs. On a déjà vu que Lesbroussart avait un penchant particulier pour cet auteur [Voyez page 65] Théâtre de la

~~Revue de Belgique T.I 1830 p. 183.~~, mais il faisait encore des réserves. Ed. D.L. qui fait un compte rendu de la Mare au Diable, dans la Revue de Belgique [T. I] [1846.] accepte tout. "Attendez-vous à d'heureux développements de caractères, à des scènes toujours naturelles, touchantes quelque fois et quelquefois comiques, mais d'un comique d'un bon aloi dont la vérité seule fait les frais; attendez-vous encore à de gracieux et intéressants détails, à plus d'un ravissant tableau comme en offre la vie rustique". et l'article se termine sur une citation.

Pour un autre la poésie de V. Hugo mérite d'être étudiée. V. Hugo est un poète illustre mais il est cependant prudent de ne pas le suivre dans le vol hardi qui ne va qu'à ses fortes ailes.

Jules de Saint-Génois loue franchement Boomans pour son roman historique Richilde (Gand 1839). D'ailleurs, et J. Saint Génois était historien, le roman historique est une bonne chose, du moment qu'il ne ment pas trop impunément impudamment. Walter Scott, Soulié, Jacob, Vigny sont " admirables ".

Pour un autre, [le chroniqueur théâtral de la Revue [Belge. T.I 1830 p. 183.] "grâce aux progrès du romantisme" on ne s'astreint plus à l'unité de lieu et "l'inévitable vestibule tragique est démoli".

Faisons enfin mention de T. Ysabeau, l'agronome, qui, pendant l'année 1835 tint la tribune romantique à la Revue Belge. Il faisait l'éloge du théâtre de V. Hugo et des premiers drames d'A. Dumas. Il défendait l'introduction de la poésie dans l'histoire, il prêchait l'élargissement des cadres poétiques, bref des idées générales.

assez vagues et décousues, précises sur un point: la réaction contre les pseudo-classiques, "les survivants de la période accomplie". Il nous faudrait parler ici d'A. Michiels, l'ennemi de Sainte-Beuve. Sa collaboration aux revues Belges est à peu près nulle mais ses ouvrages y furent souvent analysés. L'opinion générale lui était favorable. On lui reconnaissait beaucoup de pénétration, beaucoup d'idées justes, mais de la partialité pour les contemporains.

Il croyait comme M^e de Staël, à la perfectibilité humaine. C'est en partant de ce principe qu'il admettait la supériorité du XIX^e siècle sur le XVII^e S. Le XVII^e réfléchit le monde grec et romain. Son art n'est donc ni général ni absolu. "On n'a pas le droit de réclamer pour lui l'empire universel, car s'il est plus parfait que ses devanciers il l'est moins que son successeur, moins que tous ses ^{tu} descendants".

A. Michiels
Histoire des idées littéraires en France au XIX^e S.
et leur origine dans les siècles antérieurs. Bruxelles.
 1842. 2 tomes. I vol. in 12^o T.I.P. 1.

Donc, à plus forte raison, le XVI^e siècle sera-t-il inférieur, puisqu'il est plus ancien! Le système qui fait naître la poésie romantique au XVI^e S. est une erreur grossière; non seulement il prouve que son auteur a peu de sagacité, mais on pourrait s'en servir comme d'une pierre de touche; quiconque s'y laisse prendre est un homme totalement dénué de coup d'oeil philosophique.

[Ibid. P. 2.] La base du système est fausse, mais bien des opinions sont justes dans cet ouvrage. Ce serait trop nous écrater de notre sujet que d'en faire l'analyse, mais Michiels ne mérite pas tout l'oubli où on le laisse.

Arrivée à ce degré la critique ~~pour~~ être plus élogieuse, s'écrit en vers. Nous n'avons plus qu'à enregistrer les poésies laudatives adressées à Lamartine ou à V. Hugo.

La Revue Belge en publia trois dédiées, [T. XV;] [p. 103 & 286 et T. XXIV (1843) p. 156.] à Lamartine. V. Hugo s'en vit dédier une par V. Mathieu [idem XV] 1840 p. 393] une par Louis Stappart [Revue Belge TXXV 1843 p. 140]. Les autres revues en publièrent également de nombreuses. Ce qui prouve que dès avant 1850, les romantiques avaient en Belgique de solides partisans. Seulement ils ne formaient pas une école "ils ne se connaissaient pas" dirait-on aujourd'hui. Ils n'auraient pu se réunir qu'au prix de nombreux sacrifices, car on l'a vu les opinions étaient fort nuancées pour ne pas dire différentes.

Il leur restait toujours de la défiance : défiance envers les Français, tant le ~~pratiisme~~ patriotisme belge était surexcité, la défiance envers eux-mêmes, car ils cherchaient leurs voies dans la littérature.

C O N C L U S I O N .

160

De 1830 à 1850 les Belges ont donné aux lettres françaises un poète de réel mérite, A. Van Hasselt. Ils leur donnèrent encore Weutenraad qui ne manqua pas de talent, Benoit Quinet, Anthoine Clesse, Edouard Wacken, pour ne citer que les principaux, car les versificateurs abondèrent.

Ceux qui suivirent les règles pseudo-classiques ont eut le sort de tous les poètes de cette école. Les autres eurent plus ou moins de talent et surtout beaucoup de courage. On ne leur épargnait pas la critique en effet. Ceux qui tenaient le haut pavé étaient surtout Labarre, Grandgagnage et Raoul. Il fallait affronter des phrases comme celles-ci : "Ce ne sont pas de grands retentissements comme dans Mr Van Hasselt, de grands flamboyements comme dans Mr Weustenraad, de grands roucoulements comme dans Mr De Decker, de grands gémissements comme dans Mr Siret". Ou bien : "La botanique est grandement à la mode aujourd'hui. Mademoiselle Louisa Stapparts à ses jolies Bâquerettes, Madame Félix de la Motte de très humbles Violettes, Madame Van Langendonck ses Aubépines, Van Hasselt ses Primevères, et Bourriau ses Algues, Siret ses Genêts, Busschmann ses Rameaux, Morren ses Fleurs éphémères, Gancet ses Fougères, et la jeune Souche Leroy ses gentilles Printanières et Van Stoygenhoven son Heliotropia et Foundrin ses Dulcamaras. Je ne conçois pas qu'on ait oublié le foin et le chardon." Grandgagnage.]

Wallonades. Liège. Oudart. 1845. Br. 8°. Préface. p. III.]

Mon Dieu! c'est peut être Grandgagnage qui les écrivait les chardons. Qu'on le prenne par n'importe quel bout, il pique.

Et malgré toute cette charge, les poètes ont écrit. La critique en parle peu. C'est à peine si elle note en ^{passant} l'apparition d'un recueil de poésies belges. Elle le fait sans grâce, d'ailleurs. Elle donne tous les reproches qu'elle a à donner et sa miséricorde - quand elle en a - prend la teinte d'une pitié de grand seigneur.

En 1830 le chroniqueur ^{de la} théâtral, Revue Belge réclamait des chef-d'oeuvre autochtones. En 1850, on les réclama encore. Les yeux toujours tournés vers la France, on aura jeté un regard distrait sur les oeuvres de son pays. On aura dit "imitation" ou bien "nullité", tout ce qui n'est pas imitation étant nullité et tout ce qui n'est pas nullité étant imitation. On aura dit et on aura attendu.

Que de peine, que d'efforts cependant ! Que de médiocrité aussi ! C'est que la Belgique devait faire en 50 ans la besogne énorme que les grandes nations ont mis des siècles à accomplir : se créer des génies. Les imitatives politiques ou industrielles furent inombrables, elles furent parfois de véritables audaces puisque au moment où Westeraad lisait son Remorqueur (1840) chez Charles Rogier, au milieu de l'enthousiasme de l'assemblée, Thiers n'osait presque pas en parler en France. Mais l'enthousiasme suscité par Weustenraad n'échauffait qu'un petit nombre d'auditeurs choisis. La masse belge avait trop à faire ^{pour} se créer une situation sociale et les plaisirs de l'esprit étaient encore plaisir d'oisifs.

Quant à ceux qui devaient diriger le goût national, ils étaient eux mêmes désorientés. Les yeux avidement tournés vers la France qui se reflétait fidèlement aux vitrines de nos libraires, ils ne savaient trop ce qu'il fallait prendre de toute cette littérature. Était-on classique ? On tombait dans la morne platitude, dans l'ornière de la banalité. Romantique alors ? Mais E. Sue, F. Soulié et d'autres romanciers dont les noms sont perdus V. Hugo, A. Dumas et d'autres dramaturges, Vacquerie, Hendricx et d'autres poètes obligeaient les moins prudes et les moins difficiles à détourner les yeux. Entre les deux, pas de milieu honnête. Il fallait être ou classique ou romantique, car en 1830, la lutte était à son plein. Hernani venait de se jouer pendant les derniers soubresauts de notre révolution. D'un autre côté les Belges exigeaient un jugement, une opinion justifiée. Quelques critiques firent les sacrifices nécessaires. Ils se rangèrent du côté de la banalité. Abandonnant leurs goûts, leurs préférences, pour sortir de ce mauvais pas il brandirent l'art poétique, la grammaire et le dictionnaire et se mirent à juger, comme un gendarme le ferait avec ses règlements. Au nom de la grammaire de l'art et de la morale, ils condamnèrent à l'oubli A. de Musset, V. Hugo, A. Dumas et tous ceux qui voudraient faire comme eux.

Il en est qui firent à peu près le contraire. N'écoutant que leurs préférences ils donnèrent à la morale plus de jeu qu'elle n'était peut-être habituée à en recevoir. Ils virent avec joie la vie pénétrer dans la littérature et lui rendre ainsi une originalité artis-

tique plus forte. Quittés à se tromper parfois et même souvent, ils firent confiance au poète. Ils voulurent croire que tous ces vers coulaient du coeur et ils firent aux vieux classiques une guerre sans trêve. Ils leur suffit de prendre quelques précautions. D'abord pour ne pas attaquer les grands classiques., et leur montrer toujours du respect et de l'admiration tout en conservant leur entière liberté, pour ne pas descendre trop bas aussi dans l'admiration romantique.

Mais la grande majorité des belges conservait son effroi des opinions extrêmes, parce qu'elles sont extrêmes, sa faveur pour les opinions moyennes, parce qu'elles ne sont pas extrêmes. Ne trouvant pas en France le juste milieu qu'il leur fallait, ils essayèrent de le créer eux-mêmes et ce milieu plus ou moins juste prit toutes les nuances d'un arc-en-ciel littéraire, avec une teinte grise fondamentale, allant d'un classicisme mitigé à un romantisme affadi, selon l'expression de Mr Rossel. Les uns prenaient en théorie le parti des règles et déploraient l'oubli dans lequel on les laissait mais en pratique admiraient Chateaubrian, d, V. Hugo, Lamartine, même Musset, Vigny et Dumas. D'autres allaient jusqu'à vouloir un renouvellement littéraire, exigeaient plus de mouvement, plus de foi artistique, plus de vie dans littérature, mais déploraient la mise en pratique de tous ces beaux principes, ils ne pouvaient supporter Dumas ni même V. Hugo, ni même Lamartine; Chateaubrian trouvait à peine grâce devant eux.

Devant pareille diversité d'opinions que faisait le public belge ? ^(Mais au fait, que faut-il entendre par public belge?) Entendons d'abord les auteurs, et ils sont nombreux, qui ne faisaient pas de critique. Nous y verrons aussi les critiques d'occasion. Quant aux sim-

ples lecteurs des revues il serait difficile de connaître leur opinion puisqu'ils n'ont rien écrit.

Les auteurs devaient être aussi embarrassés devant la critique belge que cette même critique l'était devant la littérature française. Ils prirent la question par un autre bout. Et d'abord ils produisirent sans s'inquiéter de ce que pensaient les impuissants. (Entendez les critiques) Et ensuite quelques-uns leur dénièrent le droit de juger. Ils étaient groupés sous la direction de Wiertz, âme fougueuse et désordonnée, tempérament indépendant et combattif au plus haut point. Quant à leur opinion, il se la faisait eux-mêmes, en suivant leurs préférences, leurs inclinaisons personnelles, sans tant juger.

Quant aux critiques amateurs, ils furent aussi troublés que les autres à cette différence près que n'ayant pas la puissance des autres, ils se sont souvent trompés. C'est encore avec eux que nous aurons une idée de ce que pouvait être l'opinion du public lettré d'alors.

Si nous croyons les poètes, le public était bien restreint; mais il n'en faut pas trop croire les poètes. Quand on a écrit un livre, on croit si vite à de ^{la} mauvaise volonté si, par hasard, l'édition ne se vend pas aussi bien qu'on l'avait prévu. Et puis la même plainte retentit en 1880; Et ne l'entendons nous pas encore aujourd'hui? Je crois, pour ma part que les Belges d'aujourd'hui n'ont pas encore le souci de la lecture au point où l'on pourrait le demander; mais en 1840, il ne fallait pas être trop exigeant. Trop de questions pressantes se posaient dans toute leur acuité pour laisser le temps de beaucoup s'occuper de littérature. Les beaux arts qu'ils

soient littéraires, plastiques ou musicaux demandent des loisirs. On peut se faire une idée de la curiosité du public d'alors en considérant la durée des revues sérieuses. Nous ne parlerons pas des journeaux car ceux-ci répondaient à tous les besoins du moment.

On a vu, cependant, que la littérature y était nulle ou n'y occupait qu'une place fort restreinte jusque vers les années 1846 ou 1847. Mais les revues proprement dites ont la vie fort courte. Si nous ne considérons que les revues vraiment sérieuses et d'intérêt général; nous aurons un tableau significatif.

LES ANNALES LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES (1837) durent 1 an
LA RENAISSANCE (1839-1850) dure douze ans.

LA REVUE BELGE (1836-1843) dure un an.

LA REVUE DE BELGIQUE (1846-1848) dure trois ans.

LA REVUE DE LIEGE (1844-1847) dure quatre ans.

LA REVUE NATIONALE DE BELGIQUE (1839-1847) 9 ans

LE TRESOR NATIONAL (1842-1843) dure deux ans.

LE REVUE DE BRUXELLES (1837-1850) a dû changer trois fois de rédaction, de format et de tenue. Il faut donc la considérer dans quatre périodes:

1837-1841: cinq ans; pendant 1842: un an; de 1843 à 1845: trois ans; de 1845 à 1850: cinq ans.

On le voit les revues avaient peu de lecteurs. Il ne faut pas s'étonner si les poètes en avaient moins encore. Ils avaient d'ailleurs à soutenir comme les revues, la concurrence des réimpressions françaises

Table des périodiques belges.

Annales littéraires et philosophiques. — 1-12-120-154

Annuaire dramatique. — 1-13

Annuaire de la littérature et des Beaux-Arts. — 1-12

Nouvelles archives historiques, philosophiques et
littéraires. — 1-13

L'Artiste. — 1-12-14-47-133-134

La Belgique littéraire et industrielle. — 1-13

Le Courrier des Pays-Bas. — 1-12

Le Courrier des théâtres. — 1-13

Le Dandy. — 2-13

L'Entracte. — 2-12

L'Echo. — 3-13

L'Echo. Spectacles..... — 3

L'Echo des théâtres. — 3-13

L'Echo de Bruxelles. — 3-12

Esmeralda. — 20-12-

Le Follet belge. — 3

Le Fashionable. — 4-12

Le Flambeau. — 4-12

Le Foyer. — 4-13

La Gazette de Liège. — 4-12-44

Le petit homme gris. — 5-12

L'Indiscret. — 5-13

Le Journal de la Belgique. — 5-12

Le Journal de Liège. — 4

Le Journal historique et littéraire. - 6 - 12 - 32 -

Le lutin. - 6 - 13

Mémoires de la Société littéraire de Louvain. - 6 - 13 - 14 - 32

Méphistophèles. - 7 - 12 - 116

Messenger des sciences et des arts. - 7 - 12 - 13 - 18

La nouveauté. - 7 - 13

La Pandore Liégeoise. - 7 - 12

La Papillote. - 8 - 12 - 45 - 151

La Phalange artistique. - 8 - 13

La Presse libre. - 8 - 13

Recueil encyclopédique belge. - 8 - 12

La Renaissance. - 9 - 13 - 14 - 121

Revue belge. - 9 - 12 - 14 - 24 - 152

La Revue belge -(Liège). - 9 - 12 - 14 - 53 - 124 - 129 - 147 - 148 - 149

Revue de Belgique. - 9 - 13 - 91 - 149 - 157

Revue de Bruxelles. - 9 - 13 - 14 - 104

Revue catholique. - 10 - 13 - 14 - 84

Revue de Liège. - 10 - 13 - 14 - 30 - 135 - 152

Revue nationale de Belgique. - 10 - 13 - 14 - 80

Robert le Diable. - 10 - 12

La Ruche. - 10 - 12 -

La sentinelle des théâtres. - 11 - 13

Trésor national. - 11 - 13 - 14 - 37

Vert-Vert. - 11 - 13

Table des noms d'auteurs belges.

Alvin. Louis. - <u>29-43-123-152</u>	Delmotte. - <u>96-126-149</u>
Baron. Aug. - <u>19-23-96-135</u>	Deprez. M. - <u>33-141-</u>
Barthels. - <u>2</u>	
Blaess. - <u>2</u>	Demarteau. J. - <u>59-149</u>
Bogaerts. - <u>22</u>	de Merex. V. - <u>69</u>
Bourson. Ph. - <u>47-50</u>	de Reiffenberg. - <u>28-61-147</u>
Buschmann. E. - <u>73</u>	de Saint-Génois. - <u>72-104-157</u>
Byse. F. - <u>5</u>	de Saint-Firmin. L. - <u>8</u>
Césair. Abbé. - <u>1</u>	Desellier. - <u>5</u>
Claes. - <u>2</u>	de Stassart. - <u>5-38-78-144</u>
Colson. - <u>80</u>	d'Ham. - <u>1</u>
Coomans. - <u>30-73-122-157</u>	Dopp. - <u>15</u>
Coreman. - <u>8</u>	Falder. Ch. - <u>63-750</u>
Couvez. A. - <u>105</u>	Fallise. - <u>5</u>
de Béthune. L. - <u>2-5-8</u>	Fétis. - <u>22</u>
De Brouckere. - <u>2</u>	Frère. - <u>5</u>
Dechamps. A. - <u>104</u>	Froment. Ch. - <u>2</u>
Decoster. Ch. - <u>15</u>	Gabourd. A. - <u>107</u>
De Geux. - <u>105</u>	Gaucet. - <u>75</u>
De Deckker. - <u>54-104-150</u>	Gaggia. - <u>76</u>
Dekeyser. J. L. C. - <u>22</u>	Gaussoin. A. - <u>1</u>
Delbouille. - <u>5</u>	Gobert-Avins. <u>29</u>
Delhasse. F. - <u>1</u>	Grandgagnage. F. - <u>66-79-128</u>
de Lignae. L. - <u>4</u>	Huet. - <u>1</u>
	Jobard. - <u>2</u>

Joly. V. - 21 - 59

Jottrand. - 2

Just. in. - 1

Kaplan. - 1

Labarre. L. - 60 - 64 - 71 - 151 -

Lemonnier. C. - 15

Lenz. - 1

Lesbroussart. Ph. - 2 - 23 - 25 - 64
80 - 146 - 156

Leuridan. F. - 6 - 9

Levêque. - 49

Louis. J. - 1

Mackintosh. - 2

Masoin. F. - 124

Mathieu. A. - 74 - 124 - 159

Michiels. A. - 19 - 38 - 74 - 98 - 101
154 - 158

Milou. - 5

Moke. - 1

Muller. - 5

Noyer. P. - 29 - 59 - 63

Papillon. - 1

Pirmez. O. - 15

Polain. - 53 - 80 - 104

Potvin. Ch. - 103

Quetelet. - 18 bis -

Quinet. B. - 35 - 104 - 151

Rampelberghs. E. - 5

Raoul. V. - 23 - 34 - 76 - 79 - 124

Retchezen. - 102

Reytiens. - 100

Robin. - 18 - 50

Schütz. F. - 94 - 151

Schütz. F. - 1

Stappaerts. L. - 78 - 159

Schütz. F. - 1

Thonet. - 2

Thonissen. - 86 - 138 - 156

Ubachs. C. - 1

Van der Weyer. S. - 2

Van der Weyer. S. - 2

Van de Weyer. S. - 2

Van Eck. - 94 - 98 - 154

Van Hasselt. A. - 29 - 38 - 51 - 91 - 104 - 133 - 142 -
146 - 151

Van Hulst. F. - 10 - 40 - 54 - 134 - 135

Van der Weyer. S. - 2

Van Meenen. - 2

Van Roosbroeck. F. - 1

Vautier. J. B. - 24 - 29 - 51 - 133 - 135 - 148

Van der Weyer. S. - 2

Wacken. E. - 42 - 91 - 98 - 135

Van der Weyer. S. - 2

Wanquier. - 98

Weustenraad. - 31 - 53 - 79 - 103

Wiertz. - 60 - 122

Ysabeau. - 54 - 79 - 154

Table des noms d'auteurs français.

Altaroche - 16

Allanche - 71-106-154

Balzac. - 68-105-116-131

Barbier. - 46-122

Barthélémy. - 10

Bastide. - 16

Bauchery. - 21

Beauvou. - 69-

Béranger. - 10-54-82-135-145

Bernardin-de Saint-Pierre - 44
69-

Boileau. - 37-39-46-132

Brizeux.

Buffon. - 70

Cabert. - 16

Charles. Ph. - 98

Chateaubriand. - 19-37-39-62-63
71-82-100-107-113-114-117-127-145-

Chénier. A. - 33-54-122-135 155

Chénier. M. J. - 42

Clavareau. A. - 115

Clavel. - 21

Cormenin. - 16

Corneille. - 33-86

Cuvillier-Fleury. - 27

d'Abrantes. N. - 51-134

d'Andely. A. - 21

Davin. R. - 21

de Bauville Th. - 95-102-154

Degeorge. F. - 16

de Kock. P. - 105

Delavigne. C. - 10-38-39-47-54-55
98-122-135-144-

Delille - 37-39-745

de Musset. - 19-21-28-33-34-52-69-82
98-114-119-131-133

de Necker. Mme. - 70

de Nerval. - 104

de Saint-Valry - 75-79

Desbordes-Valmore. Mme. - 19-49

de Staël. Mme. - 37-78-82-136-145-158

Diderot. - 97

de Vigny. A. - 73-82-94-98-157

Dumas A. - 19-21-23-24-55-77-82
94-115-117-121-141-157

Dupaty. - 10

Gallois. N. - 16

Garnier-Pages. - 16

Gautier. Th. - 19-21-83

Gozlan. - 21 - 69 -

Houssaye. A. - 19 - 97

Hugo. A. - 19 - 30

Hugo. V. - 10 - 19 - 21 - 33 - 34 - 35 - 37 - 39
46 - 52 - 55 - 69 - 73 - 74 - 75 - 77 - 78 - 82

Jacob. - 73 - 131 - 157
83 - 86 - 94 - 98
105 - 109 - 117 - 118

Jadin. - 21
121 - 122 - 124 - 131 - 139
142 - 151 - 153 - 155 - 157
159

Janin. J. - 19 - 69 - 117 - 120 - 132

Karr. A. - 21

Labiche. E. - 21

Labitte. Ch. - 42

Lacordaire. - 86 - 100 - 104 - 112

La Harpe. - 70

Laine. A. -

Lamartine. - 19 - 32 - 34 - 39 - 49 - 54
63 - 75 - 82 - 90 - 98 - 104 - 112 - 114
115 - 117 - 120 - 140 - 150 - 155 - 159

Lannennais. - 16 - 22 - 50 - 69 - 82 - 84

Laurent. - 16

Leclerc. Th. - 57

Lemercier. N. - 55

Leroux. - 98

Loeve-Weilmars. - 21

Marmontel. - 39 - 10

Masson. - 69

Mérl. - 10

Mérimée. P. - 49 - 82

Méry. - 94 - 104

Michellet. - 19 - 84 - 110

Moreau. H. - 99

Napoléon.

Nettement. - 117

Nisard. - 19 - 21 - 57 - 54 - 104 - 133 - 135

Nodier. Ch. - 19 - 121 - 136

Pichot. A. - 98

Planche. G. - 64

Ponsard. - 35 - 85 - 97 - 157

Reboul. J. - 35 - 121 - 141

Rousseau. J. J. - 33 - 97 - 136

Roux-Lavergne. - 112

Royer. - 69

Sainte-Reuve. - 26 - 40 - 95 - 103 - 117 - 132 - 134
146 - 158

Sand. G. - 16 - 19 - 21 - 48 - 65 - 69 - 85 - 96
105 - 121 - 141 - 147 - 156

Sandeau. J. - 95 - 114 - 115

Scribe. - 10 - 24 - 57 - 114 - 115

Soulié. Fr. - 19 - 23 - 69 - 73 - 94 - 105 - 124 - 130
157

Soumet. A. - 43 - 98 - 152

Sue. E. - 21 - 23 - 69 - 117 - 114

Thierry. A. - 19 - 80 - 81 - 136

Turquety. - 35 - 141

vacquerie. - 94 - 102 - 154

veulliot. L. - 112

Villemain. - 111

Vitel. - 98

voitaille. - 24 - 57 - 44 - 92